

La Mission Champlain

AUX ÉTATS-UNIS ET AU CANADA


A Rodin
LA
FRANCE

"LA FRANCE"

HAUT-RELIEF DE

A. RODIN

SCELLÉ SUR LE MONUMENT DE

S. CHAMPLAIN

AU LAC QUI PORTE SON NOM
PAR LA DÉLÉGATION FRANÇAISE
DU COMITÉ FRANCE-AMÉRIQUE,
LE 3 MAI 1912.



GRAVÉ EN DEUX PLANCHES
PAR AUGUSTE LEPÈRE

Gabriel HANOTAUX, Louis BARTHOU, René BAZIN, Baron P. d'ESTOURNELLES de CONSTANT,
Etienne LAMY, Général LEBON, VIDAL de LA BLACHE, CORMON,
Comte Ch. de CHAMBRUN, R. DANDURAND, P. FULLER, GOSSELIN, E. MONTPETIT,
Louis BLÉRIOT, Gaston DESCHAMPS, Régis GIGNOUX, Maurice MURET,
Gabriel LOUIS-JARAY.



La Mission Champlain

AUX ÉTATS-UNIS ET AU CANADA

AVRIL - MAI 1912

Avec 23 portraits hors texte de CORMON
2 planches hors texte de LEPÈRE
Dessins dans le texte de G. HANOTAUX fils
Culs-de-Lampe et Ornements par Mme Camille HANOTAUX.



ÉDITIONS FRANCE-AMÉRIQUE
21, RUE CASSETTE
PARIS
—
1913

JUSTIFICATION DU TIRAGE

Ce livre a été tiré à deux cent trente exemplaires numérotés, sur papier vergé à la forme B. F. K. Rives, avec filigrane France-Amérique ; *les hors-texte gravés par M. Lepère ont été tirés par la maison Wittmann; les portraits dessinés par M. Cormon ont été gravés et tirés par M. Marotte; le texte a été imprimé et tiré par la maison de Malherbe. Les dépenses de cet ouvrage ont été couvertes par M. Antoine Girard, membre de la délégation Champlain.*



EXEMPLAIRE N° 193

RÉSERVÉ

à l'Hon. SETH LOW





AVERTISSEMENT

Au cours du voyage de la Mission Champlain aux États-Unis et au Canada, l'éminent artiste, membre de l'Institut, Cormon, qui ne sait pas rester inactif, fit, au crayon, le portrait de quelques-uns de ses compagnons de route. Une fois entraîné, le maître eut la pensée gracieuse de compléter la série et d'offrir, à chacun des membres de la mission, le dessin original le représentant. M. Antoine Girard, dont la haute compétence en bibliophilie n'a d'égale que la générosité, partit de là pour proposer, à son tour, de faire reproduire les vingt-trois dessins et de distribuer la série des épreuves tant aux membres de la mission qu'aux personnes qui s'étaient intéressées à son succès. Fai-

sant un nouveau pas, on en vint à l'idée d'un livre où seraient reproduits les dessins eux-mêmes et les principaux morceaux littéraires ou oratoires inspirés par le voyage. Ce pas fut franchi, toujours grâce à la munificence de M. Girard qui se chargea de tous les frais de l'œuvre, et qui la conçut comme devant présenter, en un tirage à petit nombre, tous les raffinements d'une publication de haut luxe.

Voici donc ce livre qui restera comme un témoignage de ce que peut une pensée d'action internationale secondée par une manifestation de sympathie cordiale : l'histoire de ce livre se confond intimement, en effet, avec l'histoire de la mission elle-même.

Les États de New-York et de Vermont ayant décidé d'élever un monument à la gloire de Champlain, initiateur de la civilisation européenne sur les bords des grands Lacs, le Comité France-Amérique, *invité aux fêtes de l'inauguration, décide d'y participer et d'offrir au Comité américain un buste représentant* « la France », *dû au ciseau du maître Rodin. Un appel est adressé au public et une souscription, en tête de laquelle s'inscrivent le président de la République, M. Fallières ; le président du Conseil, M. R. Poincaré ; le président du Sénat, M. A. Dubost ; le président de la Chambre des députés, M. P. Deschanel, produit en quelques jours la somme nécessaire pour faire face aux frais de l'œuvre d'art. Le Comité* France-Amérique, *encouragé par ce succès et obtenant le concours libéral de la Cie Générale Transatlantique, décide qu'il désignera parmi ses membres une mission, agissant à titre particulier, sans attache officielle, sans subvention d'aucune sorte, pour se rendre aux États-Unis et pour aller sceller le buste de* « la France » *dans le socle du monument élevé sur les bords du lac Champlain. Cette mission, recrutée dans les diverses branches de l'activité française, portera le salut de la France aux États-Unis et au Canada.*

Au même moment, le congrès du Parler français, qui allait tenir ses assises à Québec, invitait l'Académie française à se faire

représenter. M. E. Lamy, qui reçoit la délégation des quarante, décide de se joindre à la Mission Champlain. Celle-ci se trouve donc composée ainsi qu'on le verra indiqué dans l'appendice premier de ce volume.

L'Institut, le Parlement, les Lettres, les Arts, l'Armée, l'Université, l'Industrie, le Commerce s'y trouvent représentés. Les descendants des familles dont les aïeux ont combattu pour l'indépendance américaine complètent la liste. M. le comte de Chambrun, secrétaire d'ambassade, représente M. R. Poincaré, président du Conseil.

Dire ce que fut le voyage de la mission, quelle hospitalité elle reçut à bord des paquebots la France *et* la Provence, *quel accueil lui fut fait aux États-Unis et au Canada, rappeler ce qu'elle doit aux personnes qui l'entourèrent d'attentions et de prévenances, exprimer ses sentiments à l'égard de notre ambassadeur aux États-Unis, de notre consul général au Canada et des agents diplomatiques et consulaires français, traduire sa gratitude envers le président de la République des États-Unis, M. Taft, le gouvernement canadien, le gouvernement de la province de Québec et son premier ministre, M. Gouin, les autorités fédérales et les universités des États-Unis et du Canada, les comités d'organisation Champlain et les comités France-Amérique de New-York et de Montréal, c'est chose tout à fait impossible. D'ailleurs, le récit du voyage est le plus simple et le plus convaincant des témoignages : les faits parlent.*

On suivra, au cours du volume, décrites par la plume de Louis Barthou, René Bazin, Et. Lamy, d'Estournelles de Constant, Vidal de La Blache, Gaston Deschamps, Régis Gignoux, Muret, etc., les rapides étapes du voyage de la mission; on revivra ses émotions, ses joies, ses enthousiasmes. Quelle odyssée durant ce mois trop court : la traversée de l'Atlantique, au lendemain de la catastrophe du Titanic, *la réception de la ville impériale de New-York, la réception chez M. le président Taft, la visite au tombeau de Washington, la présentation aux universités américaines, l'inauguration du monument sur les bords du lac*

Champlain (3 mai 1912), la pieuse commémoration des batailles de Montcalm à Carillon, la revue des troupes fédérales des États-Unis à Plattsburg, l'entrée au Canada par Saint-Jean, les fêtes de Montréal et de Québec, les rapides excursions dans l'intérieur du Canada et aux Niagara Falls; puis le retour à bord de la Provence, *et la réception présidée par M. Raymond Poincaré, à Paris. La philosophie du voyage est dégagée, dans une des études qui achève le volume :* La Délégation française, *par M. L. Barthou, président du Conseil, membre de la mission. Seuls de tels écrivains et orateurs pouvaient traduire des impressions si profondes et si vives.*

Ce voyage a été un rêve, mais il a laissé sa trace dans la réalité. S'il était besoin de préciser l'importance des résultats obtenus, il suffirait de rappeler, outre la profonde impression produite sur l'opinion publique des deux côtés de l'océan, que c'est à la suite du passage de la mission, qu'un généreux donateur, M. Barton Hepburn, a mis à la disposition du Comité France-Amérique *l'immeuble nécessaire pour fonder, à l'Université Columbia de New-York, une* Maison française, *c'est-à-dire un lieu consacré exclusivement au culte et au développement de la culture française aux États-Unis d'Amérique. Cette manifestation est complétée par une autre de M. Robert Bacon, ancien ambassadeur des États-Unis à Paris, président de la section du Comité* France-Amérique *de New-York, développant encore cette fondation et lui donnant sa complète expression.*

Au Canada, le Comité France-Amérique, *présidé par le sénateur Dandurand, donne un nouvel élan aux relations franco-canadiennes; les membres du gouvernement canadien, sous la haute direction du président du conseil, sir Laird Borden, puis le premier ministre de la province de Québec, M. Gouin, viennent à Paris* « rendre la visite » *du Comité* France-Amérique *et sont reçus par lui. Au cours d'un récent voyage à Paris, M. Carnegie, également reçu par le Comité, ajoute un nouveau don à ses libéralités antérieures en faveur de l'Université de Paris.*

On peut dire qu'à partir du voyage de la mission Champlain

une ère nouvelle s'est ouverte dans les relations de la France et de l'Amérique du Nord. Les souvenirs ont été réveillés, les espérances ont été suscitées ; l'aube nouvelle d'un idéal commun s'est levée à la fois sur les deux rivages de l'océan.

Il était naturel que le souvenir d'un fait aussi digne de mémoire, d'une action efficace exercée par de simples particuliers, que l'exemple d'union, de zèle, de bonne harmonie et, ajoutons, de bonne camaraderie, donné par les membres de la mission, fussent consacrés et perpétués. D'où la pensée de M. Antoine Girard. Ayant conçu le livre comme un ouvrage de bibliophile, il a présidé à sa confection : on y reconnaîtra, sans doute, dans une harmonie où la note classique se plie aux nécessités de la vie moderne, l'intervention du goût français. « La France », *de Rodin, dessinée par A. Lepère, dresse sa belle et fière figure sur le frontispice. Les dessins de Cormon développent, au cours des pages, une galerie tout intime et familière. Les écussons des villes et des États, les vues empruntées aux vieilles estampes et aux paysages modernes, rappellent toutes les étapes du Beau Voyage.*

Ainsi, les grandeurs et les gloires, les amitiés et les services sont évoqués. Ce livre restera comme un lien de plus entre l'Amérique et la France. Le grand homme que fut Champlain, fils de la France, père du Canada, survit à la fois dans le monument élevé à sa mémoire par les Américains reconnaissants et dans cette œuvre plus fragile — et, qui sait, plus durable — où son nom, à chaque page, est répété.

G. H.

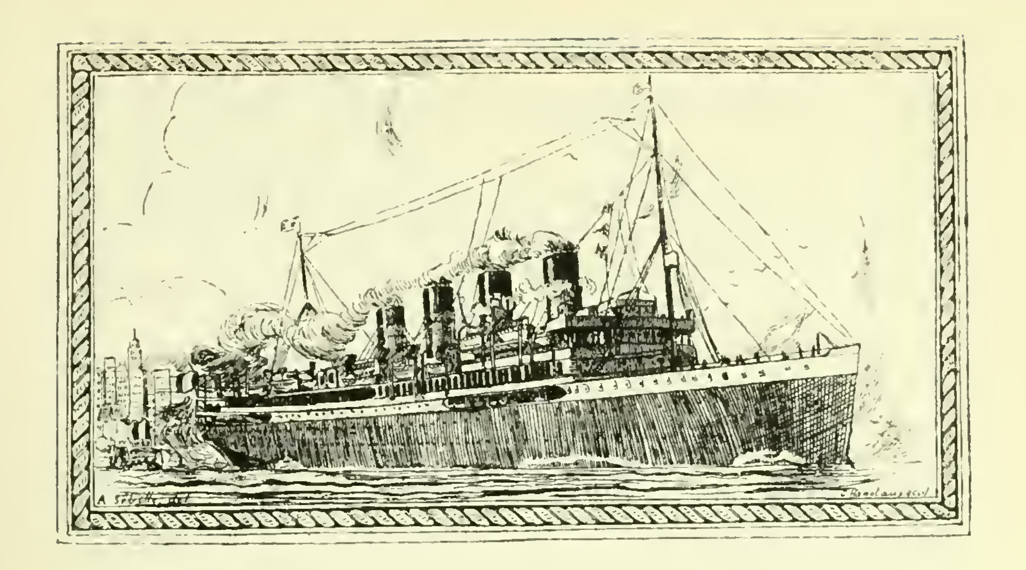


LES ÉTAPES
DE LA MISSION



M. Gabriel HANOTAUX

Planche 1



CHAPITRE PREMIER

SUR "LA FRANCE"

EN MER

PAR M. RENÉ BAZIN

Promptement, la mer a été mauvaise. Toute la nuit, le vent a poussé contre nous, droit sur l'avant, les longues barres de la houle. J'entendais comme des cloches qui appelaient. Étaient-ce les lames faisant sonner les tôles? Je disais : « Pas tout de suite, cloches de l'office dernier! Vous ne détruirez ni nous, ni cette *France* magnifique à son premier voyage et que toutes les nations regardent. » Je crois bien que chacun a pensé à la mort, chacun selon son âge, son éducation et l'habitude de son cœur. Non qu'il y eût danger : mais nous nous sommes embarqués au lendemain du désastre du *Titanic*, et le plus durable écho de ces pauvres appels, il est là, chez nous, qui succédons aux victimes sur la route.

Cependant, aux flancs du bateau, ce matin, dans la poussière qui vole au-dessus des collines d'eau éventrées, un arc-en-ciel nous suit.

Des nuages passent et l'effacent. Il renaît avec le soleil, et je regarde ce petit arc, où vivent et voyagent les couleurs des jardins, dans l'immensité bleue, d'un bleu de métal, bleu terni par le vent. Le chef télégraphiste frappe à la porte de ma cabine. Il me tend une enveloppe que je déchire. Je retire un papier plié en carré, je l'ouvre, je lis d'abord les mots qui sont là pour moi seul, et, avant de remercier, afin de cacher peut-être mon émotion, je continue de lire, je parcours les lignes imprimées en tête de la feuille. Il y a ceci : « Radiotélégramme en provenance de Paris, reçu du poste extra-puissant de Poldhu (Angleterre), le 21 avril 1912, à 11 heures du soir, *France* étant à 1000 milles de ce poste. » Je venais d'apprendre, par les deux mots qui suivaient, que tout allait bien dans ma maison de Paris. O merveille! Visite de la pensée maîtresse de sa route! On l'a jetée en l'air, cette pensée; elle a pris son chemin, non le long d'un fil, mais comme elle a voulu, libre à travers les espaces, et, comme elle passait, les antennes du bateau l'ont saisie au vol, et on me l'amène, vivante. Je vois, dans les mains de l'employé, un paquet d'enveloppes grises, pareilles. J'étudie ce travailleur d'un nouveau métier. Il est Anglais, long, mélancolique, de visage creusé, de regard planant. Écouteur d'océan! Il a si bien l'habitude d'écouter, là-haut, près de la passerelle, coiffé du casque et toute l'attention tournée en dedans, qu'il a l'air d'un contemplatif. Je lui demande :

— Vous avez des navires en vue?

— En vue, non, mais dans le voisinage : à moins de cent milles, dans le Nord-Ouest, un pêcheur qui se rend sur les bancs. Nous causons.

Il « avait », au delà de l'horizon désert, dans le champ d'action de son appareil, un petit vapeur terreneuvas, et, invisibles l'un pour l'autre, les deux bateaux s'étaient dit leur nom, et ils causaient.

Quelques heures plus tard, je rencontre ce même chef télégraphiste auquel j'avais remis le texte d'une réponse. Avec sa gravité et sa déférence coutumières, il s'approche. Je comprends qu'il a une communication d'ordre professionnel à me faire. Nous nous retirons à l'écart, et nous échangeons ces phrases :

— Monsieur, j'ai préféré, à cause de la distance, ne pas expédier à terre votre radiotélégramme.

— Ah! tant pis!

— Mais je l'ai confié à un bateau qui est derrière nous.

— Et qui le transmettra ?
— Qui l'a déjà transmis.
— Comment le savez-vous ?
— Monsieur, j'ai entendu le bateau qui relançait vos mots.

L'ATLANTIQUE

PAR M. RÉGIS GIGNOUX

« Forte houle de l'ouest » : c'est-à-dire que des montagnes de marbre vert s'écroulent devant le paquebot, se déchirent en glaciers, en avalanches, en torrents rattachés avec des arcs-en-ciel. *La France*, comme une charrue neuve, creuse un sillon plus profond dans l'Océan en relief.

Certes, nous pensons au *Titanic*, mais nous ne pensons pas à la peur. Nous nous sentons si petits que nous nous soumettons. Les chansons de la Bretagne montmartroise expriment parfaitement ce fatalisme : pour la « poésie » elles ne célèbrent que les bateaux à voiles, ces terreneuvas qui hésitent, à notre droite, comme des papillons. Il faut donc de la prose pour décrire le bateau à vapeur : notre grand et superbe transatlantique nous semble pareil à une mouche sous une cloche de verre, une mouche qui fuit de toutes ses pattes et vainement, car un invisible géant tire la nappe plissée.

Oui, de quelque tribord ou de quelque bâbord que tu regardes, mon pauvre ami, tu es toujours au centre de la circonférence, un point noir sur la nappe obscure et sous la coupole bleue. A force de fixer cette prison du ciel qui te semble moins impossible à sonder que la prison de la mer, tu remarques, au-dessus du mât de misaine, un défaut dans le cristal de la coupole, une tache en forme de croissant, la rayure d'un coup d'ongle.

La journée passe : la lumière devenue plus intense faiblit graduellement à l'horizon, comme une rampe de théâtre s'éteint à la fin d'un acte. Sur leur passerelle, les officiers font le point. Pourquoi ? A la nuit tombante, nous ne sommes que le même insecte au centre de la circonférence, le zéro qui flotte...

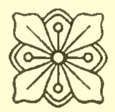
Mais, soudain, sur la coupole, la tache de verre dépoli, la rayure du coup d'ongle deviennent plus nettes, brillent : la lune, c'est la lune marine et terrestre ! Comme un sauvage devant la divinité qui se révèle, un stewart court devant les cabines en frappant sur un gong.

* * *

Neuf heures. Un matin de soie claire. Nous serons dans l'après-midi à New-York. Il paraît que l'Océan n'est déjà plus qu'un chenal entre les bancs de sable. Le transatlantique étend deux perches avec des lignes pour faire des sondages, comme un coléoptère écarte ses antennes. On voit, sur le pont, des passagers qui ont mis des vêtements neufs et qui ont changé également de conversations : « J'ai bouclé mes valises.— Avez-vous des étiquettes pour la douane ? —Déjeunons tout de suite afin d'assister à l'arrivée dans l'Hudson. »

Tandis que le paquebot s'endimanche, les émigrants se rassemblent à l'avant. Où étaient-ils pendant la traversée ? Nous n'avions entendu que leurs complaintes dans l'entrepont. Ils forment un troupeau noir dans lequel les foulards des femmes et les robes des enfants mettent des taches. Des silhouettes d'hommes s'élèvent, se penchent sur la mer, comme des ombres de corsaires à l'abordage. Un silence magnifique domine l'agitation des matelots. Puis, d'un seul geste, les bras se tendent vers la ligne d'horizon estompée, amollie par la proximité de la terre.

Terre ! non, pas encore. Mais ces émigrants l'*attirent*. Nous ne sommes, avec nos préparatifs, que des passagers de paquebot qui retourneront au « charnier natal ». Eux sont les héritiers directs des conquérants d'autrefois : ils attendent la terre comme le pain qu'ils lui arracheront.



EN VUE DE NEW-YORK

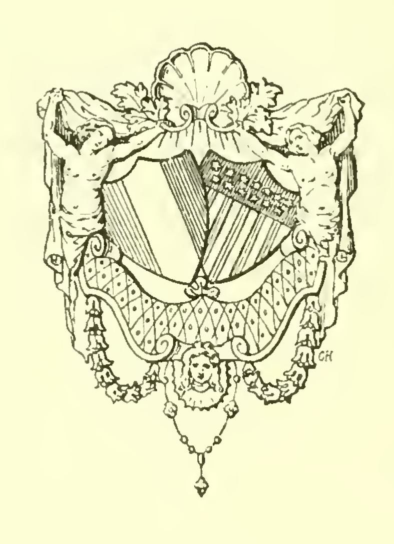
PAR M. RENÉ BAZIN

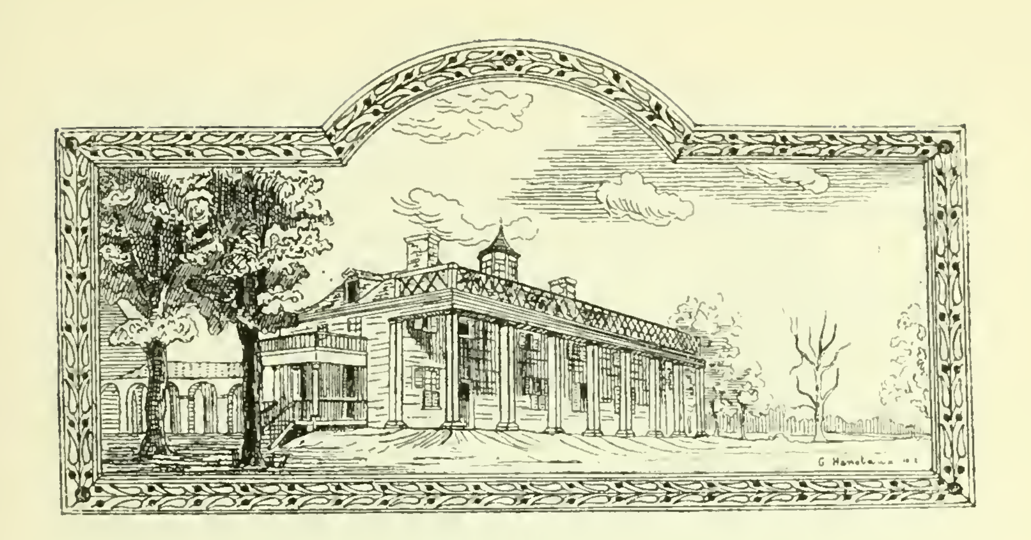
Voici la terre d'Amérique. Le beau bateau tout neuf a bien marché. A midi et demi, en avant et à tribord, une terre s'élève au-dessus des eaux limoneuses. Elle est plate et pareille à un banc de sable où des enfants auraient bâti des tours carrées, une ici, l'autre là, toutes sans toit. C'est Long Island. Nous suivons un chenal que des dragues à vapeur ne cessent de dégager, rejetant en dehors la boue de l'Hudson. Une caille, effarée, rasant l'eau, file vers la terre où je suis sûr, maintenant, que toute la moisson est drue et le nid des pies en échafaudage. Au loin déjà, très loin, dans la brume fine, j'aperçois le dessin de la baie de New-York, et les bateaux nombreux, qui viennent de toute la terre et vont à toute la terre. Ils sont presque tous dans la demi-lumière, gris sur l'eau jaune; leurs fumées, toutes ensemble, allongées dans le ciel, forment un nuage pas plus gros qu'un trait de crayon. Un rayon de soleil tombe sur une voile petite, qui devient comme un phare. L'étendue magnifique est mesurée par des points colorés.

Devant nous la côte grandit. La couleur des rives commence à nous venir, traversant le brouillard; je vois le vert des pentes gazonnées, des bois dont la ramille est encore mal vêtue, des villas en ligne sur les falaises. La *France* incline enfin pour entrer dans l'Hudson; nous doublons une pointe qui nous cachait la ville, et, à grande distance dans la brume, mais de face, nous voyons New-York. J'avais redouté ce moment. Eh bien! non. Je suis séduit. La brume nous favorise. A travers ce voile lumineux, les maisons à vingt et trente étages, coupées ras au sommet, les campaniles, les clochers et les toits ordinaires de la pointe de Brooklyn semblent plus étroitement soudés les uns aux autres; la base est presque cachée; les plans s'effacent; il reste une dentelure irrégulière, une bâtisse très haute, d'une richesse inusitée de mouvement, hérissée de minarets et d'aiguilles, et toute cette industrie a l'air d'une cathédrale maigre et qu'on n'aurait pas faite exprès. Le voile de brume se déchire, et ce ne sont plus que des maisons de rapport, bâties sur le modèle des piles de planches, auxquelles il faut laisser des jours, afin que l'air circule et que le bois ne pourrisse

pas. Mais tout le charme ne s'en va pas, parce qu'il y a la couleur variée de ces façades, et leurs diverses lumières. Quelques-unes sont d'un grenat foncé, d'autres jaunes. J'observe à gauche la fusée magnifique d'un toit vert d'eau. La plus haute bâtisse est blanche, d'un blanc de nacre avec campanile rose; elle mène le regard jusqu'aux nuages étendus sur la ville...

Et tout cela n'est pas remarquable par le dessin. Il y a peu de formes belles, mais il y a une beauté singulière de couleur, dans ces zones successives de lumière, éclatantes d'abord, et peu à peu atténuées par les brumes du couchant.





CHAPITRE II

L'ARRIVÉE EN AMÉRIQUE

CHEZ NOS AMIS DES ÉTATS-UNIS

La *France* toucha à New-York le 26 avril vers 2 heures, après six jours de mer. Reçue par le Comité France-Amérique de New-York, le Comité Champlain et de nombreux amis, la délégation a assisté le même soir à la représentation des *Fourberies de Scapin* donnée en français par les étudiants et étudiantes de la ville de New-York. Dès le lendemain, le Comité France-Amérique de New-York et le « French Institute » réunissaient à déjeuner un grand nombre de personnalités américaines, qui souhaitaient la bienvenue à la délégation.

M. Paul Fuller, président provisoire du Comité de New-York, M. Mac Dougall Hawkes, Chairman of the Board of Trustees of the Museum of French Art, French Institute in the United States, M. Gaynor, maire de la ville de New-York, se faisaient les porte-parole de leurs concitoyens.

M. Hawkes, notamment, profitait du passage de la délégation pour

inaugurer une exposition du Musée d'Art, représentant le Paris monumental à travers les âges, que M. Cormon ouvrait par quelques mots de félicitations et de remerciements. Du speach de M. Hawkes, nous détachons les phrases suivantes particulièrement caractéristiques :

In the very beginnings, France takes an important share in the colonization of the northern part of our Continent; later, the war of American Independence is marked by the part played by French sailors and soldiers, and this part is too well known and appreciated by our citizens to call for comment; these are what might be termed the heroic aspects of our international relations; they end with the adoption of the United States Constitution and extend from the middle of the 16 th to the close of the 18 th century.

The 19 th century witnesses an increasing and unparalled economic prosperity which has marked our National History-and with it arise an entirely different order of international relations, but the common sympathy continued to exist, though in modified forms; America addresses herself to France as the traditional originator of philosophical and scientific conceptions and the exponent of an artistic culture, which appeals strongly to the young and vigorous nation rapidly advancing through its Anglo-Saxon intensity of purpose; the year 1870 modifies, however, our relations.

The misfortunes of France, resulting from her heartrending struggles connected with the war of 1870, now dim for a while her position among the great civilizing forces of the world; dazzled by Teutonic military superiority, cultured minds in our country unconsciously overlook the noble principles which France had placed among the axioms of modern civilization; our Universities particularly, that great educating force, endeavor to follow German lines of thought exclusively and model their work on German programs, forgetting that our National point of view flows normally from Economic rather than Military success.

The French language itself, that once universal and all powerfue medium for the exchange of ideas through the civilized world, is treated as a language more dead than living; its delicacy and grace of expression are considered subjects unworthy of popular attention and are relegated to the dry dissertations of abstruse philology.

Gradually, however, our normal national point of view turns our thoughts to considerations tending to unite again in closer intellectual relationship, two sister Republics; a renewed attention to the beauties of the very language which had been despised, mark our awakening from this indifference.

M. l'Ambassadeur Jusserand remercia officiellement au nom du Gouvernement français; MM. Hanotaux, Louis Barthou et d'Estournelles de Constant au nom de la Mission.

M. Louis Barthou fit ressortir particulièrement la physionomie de la délégation représentative de la France actuelle, sous tous ses aspects, avec toutes ses opinions et ses classes sociales, unie étroitement malgré les divergences des pensées individuelles.



M. Louis BARTHOU

Planche 2

M. Hanotaux improvisa une brève réponse que nous reconstituons à peu près en ces termes :

Notre délégation, Messieurs, s'est embarquée alors qu'une émotion indicible étreignait le monde entier après la catastrophe du *Titanic*. Il nous a paru que cette catastrophe, en vous mettant en deuil, avait sonné une de ces heures où le cœur triste a plus besoin de sentir près de lui des amis. Dans ce désastre, l'intelligence humaine a été frappée dans un de ses plus magnifiques efforts et de cette douleur commune doit sortir pour nous tous la volonté de substituer par une persévérance obstinée à la défaite d'un jour la victoire de demain.

Tous les étrangers, qui arrivent à New-York, sont frappés de stupeur par l'immensité de votre port et de votre belle cité.

J'ai admiré, Messieurs, vos maisons, le mouvement de votre ville, cette circulation trépidante et pourtant ordonnée. Tout cela m'a profondément frappé. Mais une chose plus modeste m'a davantage peut-être impressionné. A côté de vos immenses gratte-ciels, j'ai remarqué quelques maisons plus petites, plus anciennes, voisinant avec leurs colossales sœurs. Ces petites maisons sont vos aînées. Elles constituent vos souvenirs : ce sont les demeures des hommes qui ont autrefois construit la cité de New-York. Conservez ces souvenirs — votre nid originaire — qui rappellent tantôt la Hollande, tantôt l'Angleterre, et qui me convainquent que vous vous rattachez à la vieille Europe, que vous y tenez par toutes vos fibres.

Le voyage que nous accomplissons, Messieurs, c'est un voyage symbolique. En venant vers vous, nous disons à nos compatriotes : venez vers nous; entre le peuple américain et nous des sentiments communs existent, et chez ce peuple nous pourrons recueillir de grands enseignements. Nous sommes donc partis, vous le voyez, pour nous instruire en vous connaissant mieux et à la manière dont vous nous recevez, notre premier sentiment envers vous doit être la gratitude. Je vous adresse notre salut le plus cordial, le plus reconnaissant, le plus fraternel.

Et maintenant, Messieurs, permettez-moi de formuler un vœu. Nos deux civilisations sont liées l'une à l'autre; mais entre les hommes de nos deux pays, il n'y a pas de liens assez étroits. Pour resserrer ces liens, nous avons fondé le Comité France-Amérique; venez, vous y trouverez l'accueil le plus cordial, des amis vous y entoureront et vous feront connaître dans ses détails cette vie ordonnée et laborieuse qui peut nous faire quelque honneur auprès de vous et qui n'est pas celle que certains préjugés nous attribuent. Si ce vœu se réalise, notre voyage aura eu quelque utilité.

Pour nous, nous n'oublierons jamais la grande leçon de liberté que vous nous avez donnée par la fondation de votre démocratie. C'est cette liberté américaine que je salue d'un dernier mot.

Nous ne pouvons penser décrire ici tout ce que nous avons vu et raconté, ce que nous avons fait ou dit chez nos amis de New-York : réception de la délégation, accompagnée de M. le Consul général Lanel, par M. le maire Gaynor à l'Hôtel de Ville; visite de l'Université Columbia, avec M. Nicholas M. Butler, président de l'Université; visite du Musée de la Galerie d'Art de l'ancien sénateur Clark ; inaugu-

ration du Musée Rodin; grande réception par la Société illustre des « Cincinnati » chez M. Ch. B. Alexander; grande fête à bord de la *France;* visite de l'Hôpital français; tout cela laissa à la délégation à peine le temps d'aller à Philadelphie voir la Maison de l'Indépendance américaine et y recevoir l'hospitalité de M. l'Ambassadeur Charlemagne Tower.

Nous pûmes cependant fonder définitivement le Comité France-Amérique de New-York, en formation depuis un certain temps déjà et ainsi assurer un travail pratique comme suite au voyage de la Mission Champlain.

PRÉSENTATION DE LA DÉLÉGATION CHAMPLAIN (1)

PAR M. D'ESTOURNELLES DE CONSTANT

Tant de choses viennent d'être dites et si bien dites, tant de choses encore nous attendent, que je voudrais me taire; mais nous sommes une délégation d'autant plus disciplinée qu'elle est volontaire et je dois obéir à notre cher Président qui m'a prié de présenter en anglais mes amis français à mes amis américains.

Cette présentation explique et justifie au reste ma présence aux Etats-Unis où j'étais encore il y a dix mois et où je pensais bien ne pas revenir avant longtemps, voulant rester en France et y faire connaître mes impressions de cette longue campagne inoubliable; soucieux aussi de ne pas abuser de l'hospitalité que les Américains m'ont déjà prodiguée tant de fois si pleinement et si cordialement.

Mais il m'a fallu refaire le voyage, sur l'insistance de mes amis français. Comment aurais-je pu résister quand ils viennent ici réaliser mes rêves, appliquer et faire passer dans la pratique les sentiments d'amitié, de conciliation, de coopération que j'ai consacré ma vie à préconiser. Comment ne pas m'associer au pieux hommage rendu par eux à nos pionniers français, aux précurseurs des précurseurs; comment ne pas donner mon concours sans réserve à l'œuvre de ce Comité « France-Amérique » qui est, à mes yeux, le modèle des organisations qui devraient unir chaque pays civilisé avec les autres, proches ou éloignés? Comment ne pas accompagner avec joie et avec

(1) Discours prononcé à New-York en anglais le 27 avril 1912.

fierté une délégation française spontanément recrutée parmi l'élite de notre pays et si parfaitement représentative de ce qu'est la France?

C'eût été de l'ingratitude pour l'effort heureux autant que soutenu de mon ami Gabriel Hanotaux dont vous connaissez tous, Messieurs, les services et les titres mais dont je suis peut-être mieux que d'autres en situation d'apprécier le tour de force qu'il a exécuté en constituant et en entraînant avec lui cette délégation des plus occupés de tous les hommes occupés de France.

Vous ne savez pas, mes amis américains, ce qu'il faut réunir de forces de persuasion et de décision pour déterminer vingt Français comme ceux que vous avez invités à cette table à quitter pendant un mois Paris pour traverser l'Océan, abandonner leur bureau, leur chaire, leur laboratoire ou leur atelier! C'est un tour de force, un miracle, et, pour nous qui connaissons bien Paris, c'est une manifestation plus éloquente que toute autre en faveur de la popularité croissante de l'entente cordiale franco-américaine. M. Hanotaux a compris que cette entente ne devait pas exister seulement dans le passé et dans le présent ; il a compris qu'étant dans la nature des choses elle devait se fortifier, grandir pour l'avenir ; et tous les hommes qui l'ont compris, entouré, suivi sont tous, en vrais Français comme lui-même, les serviteurs non pas d'un intérêt, mais d'une idée, d'une grande cause ; pas un d'entre eux, regardez-les bien, qui ait été attiré par une arrière-pensée personnelle, un calcul ou une ambition, pas un d'entre eux qui ne se soit dit avec lui : le moment est venu de contribuer à diminuer la distance entre les Etats-Unis et la France ; pas un d'entre eux qui ne soit venu vous tendre la main, non pas en son propre nom seulement, mais au nom d'un nombre immense d'autres Français dont chacun de nous est le porte-parole, le représentant spontané.

Beaucoup d'entre nous, mes chers amis américains, sont pour vous des visages, peut-être même des noms nouveaux ; laissez-moi vous dire qui nous sommes.

Hanotaux d'abord : à tout seigneur tout honneur. Je le connais depuis trente ans. Il a été tantôt mon chef, mon ministre, tantôt mon collègue, mon camarade, toujours mon ami. Brillant ministre des Affaires étrangères, il a laissé de son long passage au Quai d'Orsay un souvenir qui se précise à mesure qu'il s'éloigne, alors que tant d'autres s'effacent. Il est tombé, comme cela arrive à tous les ministres, mais, ce qui est infiniment plus rare, il est tombé de bonne humeur, avec

philosophie, avec sérénité, sans jamais laisser entendre un mot de regret, encore moins de récrimination. Et pourtant le sort que nous faisons en France aux hommes qui ont bien servi leur pays pourrait certes être plus brillant; mais peu importe aux caractères bien trempés; Hanotaux a tourné ailleurs qu'au Parlement son activité vigoureuse; historien déjà distingué, il s'est imposé par ses travaux, par son histoire, l'histoire telle qu'il la conçoit, avec des fenêtres largement ouvertes à la fois sur le passé et sur l'avenir; il a écrit la vie du cardinal de Richelieu, il a écrit ensuite la jeunesse de notre troisième République. De telle sorte qu'aujourd'hui je me demande lequel eût mieux valu pour lui et pour nous: qu'il restât ministre ou qu'il conquît à l'Académie française les palmes de l'immortalité.

Ses études heureusement ne l'ont pas détourné de l'action, elles l'y ont, au contraire, ramené, comme la sève monte des racines jusqu'à la cime des arbres, et c'est cette action, dont le rayonnement s'étend chaque jour plus au loin, qui l'a mis ou gardé en contact avec nous tous, si différents que nous soyons les uns des autres.

Car nous sommes aussi différents que possible et cependant étroitement unis; la France est calomniée ou méconnue; on n'entend que le bruit de ses discussions nécessaires et le plus souvent bienfaisantes; on ne voit pas qu'en fin de compte tout ce travail de fermentation qui fait sa souffrance et sa gloire aboutit à une même poussée générale.

Nous sommes très différents. Vous avez ici les deux Chambres du Parlement français représentées : la haute Assemblée d'abord, dont je ne suis qu'un trois-centième, et l'autre, dont Louis Barthou, qui fut déjà trois fois ministre, est l'un des orateurs les plus écoutés, les plus séduisants, les plus applaudis.

On vous dira qu'entre le Sénat et la Chambre des Députés il existe un abîme que rien ne saurait combler; c'est la légende; en fait, nous discutons à qui mieux mieux, mais en réalité nous sommes enchantés toutes les fois qu'une occasion se présente de nous réunir et, quand il m'arrive de l'interpeller à la tribune, c'est beaucoup moins pour l'attaquer que pour être sûr de le rencontrer. Il est le premier ministre des Travaux publics qui ait jamais été interpellé sur les progrès de l'aviation et que j'ai pu appeler à juste titre le Ministre des Communications aériennes.

Non loin de lui, un homme dont l'œuvre vous est familière autant qu'à nous-mêmes, M. René Bazin, de l'Académie française, nous

accompagne. Ses opinions diffèrent des nôtres sur plus d'un point, mais une même passion nous rapproche. Il a écrit pour la défense de la Justice et du Droit un livre admirable, émouvant, *Les Oberlé*, consacré à la France non telle qu'elle existe, hélas! sur les cartes et d'après les traités, mais telle qu'elle est chère à bien des cœurs des deux côtés de notre frontière; c'est le problème de l'Alsace-Lorraine posé non devant les gouvernements, mais en face de la conscience moderne.

Tout près de moi, mon ancien collègue à la Chambre des Députés, Etienne Lamy, également de l'Académie française, a laissé au Parlement le souvenir d'une autorité, d'un talent, pour tout dire d'une valeur morale très haute; lui aussi a donné la préférence à la plume de l'historien, délaissant des dons d'orateur exceptionnels; vous l'entendrez, vous le lirez, vous ne le connaîtrez jamais trop.

L'Académie des Beaux-Arts est représentée par son Président, Fernand Cormon, le grand peintre qui s'est fait très modestement le messager de ses confrères pour contribuer à donner plus d'éclat à la remise que nous vous ferons du buste d'Auguste Rodin.

Je n'oublierai pas mon vieil ami, le général Lebon, qu'Hanotaux a choisi sans doute pour faire contre poids savamment à ma spécialité bien connue; le général Lebon représente la Guerre, comme je représente la Paix. La vérité est que tous les deux nous avons le même désir de voir notre patrie en bonnes relations avec les Etats-Unis, marcher à la tête de la civilisation. J'ai toujours dit que le général portait bien son nom, si bien qu'on dirait un surnom, et je ne serais pas surpris que mes amis américains, qui mettent volontiers toute chose au superlatif, veuillent surenchérir et l'appeler, non pas Lebon seulement, mais « le meilleur » quand ils le connaîtront davantage.

M. Vidal de la Blache, membre de l'Institut, représente parmi nous l'Université de Paris. Il a, depuis longtemps et avec éclat, fait mentir la légende d'après laquelle les Français seraient de mauvais géographes. Je ne vous cache pas que sa présence dans la Délégation et la perspective de m'entretenir quotidiennement avec ce maître respecté de la Science et de la Pensée ont grandement contribué à me décider à faire le voyage.

L'Histoire est bien représentée parmi nous par ce jeune descendant du grand La Fayette, M. le comte de Chambrun, que M. le Président du Conseil a spécialement désigné pour prendre la parole en son nom le jour de l'inauguration du monument Champlain.

Le comte de Rochambeau ne pouvait lui non plus manquer, aujourd'hui encore, de faire partie d'une expédition franco-américaine, et son nom seul parle à vos cœurs plus que des discours.

De même celui du duc de Choiseul, dont la présence parmi nous rappelle le nom d'un grand ministre que notre Histoire n'oublie pas et atteste en outre que notre République sait rendre hommage et justice à tous les Français qui ont bien servi leur patrie.

Le Commerce est représenté parmi nous par M. Antoine Girard, dont le rayonnement cordial, non content de s'exercer comme exportateur, suffirait à lui seul à entretenir dans notre Délégation l'entente et l'amitié.

Quant à M. Dal Piaz, il est l'homme du jour, le directeur général de la Compagnie transatlantique. C'est lui qui nous a conduits jusqu'ici à bord de la *France*. Il a su faire de notre voyage une excursion si rapide et si agréable que nous sommes déjà tout prêts à recommencer.

Nous n'avons pas oublié les représentants de la presse, M. Gaston Deschamps, bien connu par ses éloquentes et substantielles conférences en Amérique et par ses vigoureux articles dans *Le Temps* ; M. Gignoux le spirituel humoriste du *Figaro* dont la pointe ne pique jamais méchamment.

J'ai gardé pour la fin l'élément nouveau, le « modern style », le dernier cri, celui qui actuellement prime tout, l'aviateur Louis Blériot, le maître de l'air. Vos applaudissements me dispenseraient d'en dire plus long si je n'avais pas à rappeler qu'au moment même où l'on croyait encore la France et l'Angleterre à jamais séparées par un bras de mer infranchissable autrement qu'en bateau, il a pris son vol à Calais pour aller atterrir à Douvres et offrir à la Paix une voie nouvelle, supérieure à toutes les autres, celle du ciel, qu'il viendra prolonger peut-être un jour jusqu'en Amérique.

Parlerai-je maintenant de celui-là seul d'entre nous que je n'ai pas voulu nommer parce qu'il représente le bon vieux temps, des choses déjà un peu démodées, le ballon, le dirigeable ou les sphériques dont il a su grouper les partisans, toujours nombreux et passionnés, à l'Aéro-Club qu'il préside ? Léon Barthou a ce rare mérite de consacrer ses loisirs aux folles randonnées de l'air et, tout en admirant l'aéroplane, de rester fidèle aux descendants de la montgolfière. Il s'entend admirablement avec Blériot ; tous deux représentent bien parmi nous la vaillance et l'initiative françaises.

Enfin, Messieurs, nous n'existerions pas si notre Délégation n'avait sa cheville ouvrière, son bon génie, je veux dire son secrétaire général, celui qui parle peu mais ne se repose jamais. Saluons-le, mes chers amis; le secrétaire général, c'est l'âme de toutes les entreprises difficiles. Remercions M. Louis Jaray, l'indispensable second de notre président Hanotaux.

L'ACCUEIL DE NEW-YORK (1)

PAR M. PAUL FULLER

C'est une douce tâche qui m'incombe, de vous souhaiter la bienvenue au seuil de ce grand pays que vous honorez de votre présence. Vous êtes en pays de connaissance où vous ne trouverez à redire ni l'estime, ni l'amitié pour tout ce qui est vraiment français, et où vous retrouverez de tous côtés le drapeau de la Patrie. Vous le verrez dominant l'Hôpital français, œuvre de la Société française de Bienfaisance, institution déjà séculaire; il flotte au-dessus de l'Orphelinat français; il décore la Maison Jeanne d'Arc, où sont débarquées les jeunes exilées de France, à l'abri de la « traite des blanches »; il couvre de ses larges plis la crèche, école gratuite et salle d'asile, où depuis bientôt vingt ans les Sœurs Marianites soignent journellement quatre cents enfants qui y apprennent, avec leur langue maternelle, l'amour de la Patrie, et enfin, à l'entrée du port, ce même drapeau recouvre la maison de campagne où les vieillards de souche française, terrassés par les ans, trouvent l'adoucissement de leurs jours d'impuissance.

Au souvenir ineffaçable des La Fayette et des Rochambeau et de bien d'autres encore, qui sont venus porter pour nous le coup de grâce dans la lutte inégale de notre nation naissante, s'ajoute la tradition d'une longue et fidèle amitié, et la dette toujours croissante dont nous vous sommes redevables dans les domaines de l'art, de la littérature et de la science.

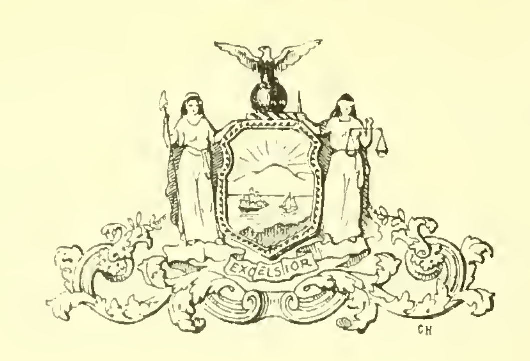
L'Alliance française, l'Institut français et, de plus grande envergure, le Comité France-Amérique, font foi de l'enthousiasme de nos compatriotes à recueillir les riches semences de votre pays.

(1) Discours prononcé à New-York le 27 avril 1912.

Cela réchauffe le cœur, Messieurs, de recevoir chez nous une telle députation, l'élite de votre pays, l'Administration, l'Armée, la Pacification, la Science terrestre et aérienne, l'Histoire, l'Art et la Littérature se donnant la main pour rendre hommage au soldat, à l'homme d'action, à l'intrépide et persévérant explorateur qui, il y a trois siècles, a élargi les frontières de son pays au delà des océans, pour y créer sur les bases de la civilisation française cette Nouvelle France qui, malgré tout, dure toujours.

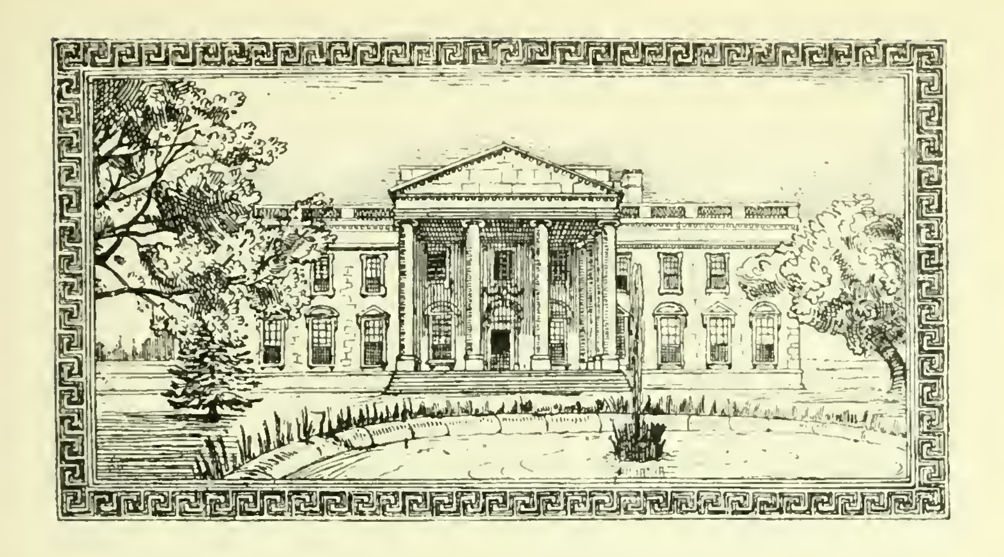
Il est de bon augure l'honneur ainsi fait à l'homme qui n'avait pas « la peur de vivre », et qui, « de toute son âme », s'est dévoué à l'agrandissement de son pays, sans souci d'assurer son avenir, sans souci de son bien-être personnel.

Il reste encore de Nouvelles Frances à créer, il y a encore lieu de pousser en avant les frontières, sinon de la France géographique, mais ce qui importe bien plus, de la France idéale, de la France artistique, littéraire, scientifique, artisane, commerciale, en un mot, de la France civilisatrice. Pour cette grande œuvre, c'est vous, Messieurs, qui serez les nouveaux Champlain, et votre féconde patrie vous suscitera des adjoints et des successeurs qui, tous, trouveront chez nous le même reconnaissant accueil dont, pendant votre trop court séjour, vous allez être témoins.





M. D'ESTOURNELLES DE CONSTANT



CHAPITRE III

A WASHINGTON

ET AU

TOMBEAU DE WASHINGTON

DANS LA CAPITALE DES ÉTATS-UNIS

Le 28 avril, la Délégation Champlain partit pour Washington, où elle fut reçue officiellement; saluée à la gare par M. Chandler Hale, secrétaire adjoint au département des Affaires étrangères, par l'aide de camp du président Taft et par M. Peretti de la Rocca, conseiller de l'Ambassade de France, elle fut le lundi l'hôte du président Taft à bord du navire de l'Etat, le *Dolphin*.

Les couleurs françaises furent hissées au mât du navire et saluées par une salve de dix-neuf coups de canon : la délégation remonta le Potomac pour aller visiter Mount-Vernon, la demeure de Washington, et déposer une couronne sur sa tombe. Pendant cette journée, la

délégation fut accompagnée par le ministre de la Guerre et Mme Stimson, le secrétaire adjoint à la guerre et Mme Oliver, le chef de l'état-major général et Mme Wood, MM. Chandler Hale, Henry White, ancien ambassadeur en France, le colonel Bailly-Blanchard et de nombreuses personnalités de la société diplomatique, gouvernementale et militaire de Washington; après la visite, un lunch fut servi à bord et l'aviso ramena à Washington la délégation; à 5 heures, M. l'ambassadeur Jusserand donna en son honneur une grande réception à l'Ambassade de France; puis elle rendit visite au National Press Club, le grand club de la Presse des États-Unis, où, haranguée en français par un rédacteur du *World*, M. Hall, au nom du club, la délégation répondit par la voix de MM. Hanotaux et Gaston Deschamps.

Le soir, l'ambassadeur de France réunit à sa table la délégation et le président de celle-ci exprima en ces termes les remerciements de la délégation :

Puisque vous avez eu l'initiative du voyage de la délégation, permettez-moi de vous exprimer la reconnaissance que nous éprouvons de l'admirable et splendide hospitalité que nous recevons en terre américaine.

Nous sommes émus jusqu'au fond du cœur. Tout dépasse ce que nous avions rêvé et nous ne pouvons que vous prier de dire merci à tous en notre nom.

Et vous, Madame, permettez à un ancien ami, à un ami fidèle qui était près de vous en une journée inoubliable, de vous manifester aussi ma gratitude et de vous dire chez vous, combien nous sommes heureux, étant ici en France, de nous trouver si bien en Amérique.

Après ce dîner, la délégation fut l'hôte du directeur de la *Panamerican Union*, M. John Barrett, au siège de l'Union, magnifique demeure, don de M. Andrew Carnegie, où un bal fut donné en son honneur.

Le lendemain 30 avril, la délégation fut reçue dans la matinée à la Chambre des représentants par le speaker, et au Sénat, puis à la Cour suprême. A une heure, elle déjeuna chez M. le président Taft, revenu pour la recevoir, par une attention délicate, du Massachusetts, en pleine campagne électorale. Au déjeuner de la Maison Blanche assistaient notamment le chef de l'état-major général Wood, le sénateur Root, le sénateur Loodge, le chief-justice, etc... Dans l'après-midi, la mission repartait pour New-York.

Pendant ce trop court séjour, Washington exerça son attrait très vif sur les membres de la délégation; voici comment l'un d'eux,

M. R. Gignoux, l'a décrit : « La ville est comme le salon des Etats-Unis, un salon à la française, du meilleur style d'Ile-de-France; la Maison Blanche y est perdue dans les arbres d'un parc familier, riche et simple comme la propriété d'un grand bourgeois dans une petite ville...

« Non loin de la ville, Mount-Vernon, la résidence de Washington, pieusement conservée et dont tous les objets inanimés ont gardé leur âme. Au sommet d'un vallon doucement gradué au-dessus du fleuve Potomac et dominant avec douceur le paysage quasi tourangeau, c'est une autre Maison Blanche, plus familiale encore et silencieuse. On y voit la petite chambre que La Fayette habita et le lit modeste à rideaux de toile sur lequel mourut Washington, puis les meubles familiers et jusqu'au carrosse venu de France... Lamartine, seul, eût raconté cette visite. »

SUR LE POTOMAC

PAR M. RENÉ BAZIN

A onze heures, la « Délégation Champlain » était réunie sur le quai du Potomac. Nous avions avec nous le ministre de la Guerre, le chef de l'état-major général de l'armée américaine, l'ambassadeur de France, plusieurs autres personnages officiels. Un piquet de soldats rendait les honneurs; dix-neuf coups de canon saluaient les couleurs françaises que venait de hisser la canonnière *Dolphin*, et la musique du bord jouait la *Marseillaise*. Nous allions visiter Mount-Vernon, l'ancienne demeure de Washington. En peu de temps, nous perdons de vue les quelques usines à haute cheminée, que cette ville des avenues, des jardins et des parcs a laissé bâtir sur la rive du fleuve, et nous nous avançons, toutes les fumées et les maisons étant restées en arrière, au milieu de ces grands espaces d'eau qui n'ayant pas de montagnes pour les contenir, n'ont pas d'ombre sur eux et ne reflètent que du ciel. Le *Dolphin* suit un chenal à distance à peu près égale des deux rives. Celle de droite est relevée en talus. Tout est boisé : cette pente, l'autre bord qui est plat, les anses qui s'ouvrent et éclatent tout à coup,

comme des bulles de lumière, et les petits caps de lagunes, très lointains, qui n'ont point de relief, et qui portent sans se montrer, aussi avant qu'ils peuvent dans le courant, la découpure nette d'une ligne d'arbres. Lorsque nous nous approchons un peu plus des rives, les différentes et jeunes frondaisons apparaissent, et parmi elles, des fleurs blanches. Je crois d'abord que ce sont des aubépines. J'ai vu de si beaux aubépins, à Regent's park, et qui feraient, dans une futaie, des taches pareilles à celles-ci. Mais non, pas pareilles, car l'aubépine est un buisson, un fouillis de bouquets d'étoiles, et fleuri jusqu'en dedans : ce que j'aperçois, sous les futaies, parmi les hampes jeunes, les baliveaux et les végétations protégées, c'est un arbuste dont les branches en éventail, comme celles d'un hêtre, portent de larges fleurs d'un blanc soyeux, un arbre qui a ses fleurs avant ses feuilles, il me semble, ce qui est une permission donnée à quelques-uns, pour notre joie. Je demande à une Américaine. « Nous l'appelons Dogwood », me dit-elle. Et je crois voir que les Dogwood se multiplient, à mesure que nous avançons vers Mount-Vernon. Ils blanchissent l'ombre bleue quand la futaie se creuse, s'enfonce dans une faille, et fait un pli comme un livre entr'ouvert. Des mains se tendent vers cette pente forestière ininterrompue, fuyante, et désignent un point blanc, tout en haut. La canonnière ralentit sa marche, des fusiliers de marine, en armes, se rangent sur le pont, face à la terre. Les conversations cessent. Nous allons passer devant le tombeau de Washington, qui est là-bas, entre les arbres du parc. L'officier qui commande le piquet d'honneur tient son sabre levé. Tous les invités du président et les marins de l'équipage sont debout et découverts. La musique, à l'avant du bateau, joue l'hymne américain. A peine la dernière phrase musicale a-t-elle commencé de courir sur les eaux, qu'un clairon, du milieu du bateau, derrière le piquet des fusiliers, salue à son tour le héros. Il l'appelle. Il jette aux collines d'en face, par deux fois, une plainte déchirante, et ces notes prolongées, d'une tristesse inattendue, m'émeuvent. J'admire ce peuple où se fait passionnément, en toute occasion, l'éducation du patriotisme. Je sais qu'il a une marine redoutable, dont les équipages, autrefois très mêlés d'étrangers, sont aujourd'hui presque entièrement américains. Je pense que ce salut au fondateur des Etats-Unis, il n'y a pas un grand ou un petit bateau passant en vue de Mount-Vernon qui ne l'adresse à sa manière, chacun ayant à bord une sirène, un sifflet, un drapeau étoilé, ou un marin levant son bon-

net. C'est une chose émouvante de voir grandir un pays. Et nous qui avons tant d'ancêtres, tant de héros tombés pour la patrie! Chaque colline et chaque plaine de France abrite un mort glorieux ou plusieurs inconnus qui ont peiné et mérité. Nous pourrions aller tête nue par nos chemins, et le clairon pourrait tourner dans tous les sens son pavillon. Tant d'amour qui servirait encore! Passé précieux et gaspillé! L'Amérique ne laisse pas perdre une parcelle du sien.

PÈLERINAGE A MOUNT-VERNON

PAR M. GASTON DESCHAMPS

En inaugurant leur voyage d'outre-mer par un pèlerinage au tombeau de Washington et à la maison de Mount-Vernon où est mort l'illustre fondateur des libertés américaines, les membres de la Délégation Champlain ont fait une démarche de haute courtoisie par laquelle ils étaient assurés de conquérir d'emblée la sympathie de leurs hôtes du Nouveau-Monde.

Le gouvernement américain a bien voulu mettre à notre disposition, pour ce pèlerinage, la canonnière *Dolphin,* qui nous attend à l'embarcadère de l'arsenal. Une compagnie d'infanterie, alignée sur le quai, fait le service d'honneur. Ils sont gentils, ces fantassins américains, dans leur uniforme sobre et pimpant : vareuse gris bleu, pantalon noir bordé de rouge, buffleteries blanches. Un joli petit officier les commande, tenant à la main une sorte de glaive dont la poignée en forme de croix rappelle un peu les épées dont s'armaient les pages et les écuyers du moyen âge. Cet archaïsme chevaleresque contraste d'une manière amusante avec le modernisme du peuple américain. Et un sociologue trouverait aisément dans ce simple détail l'occasion de disserter à perte de vue sur les vertus d'un peuple qui sait si bien concilier le passé et le présent, le progrès et la tradition. Quoi qu'il en soit, c'est un grand honneur pour la Délégation Champlain que d'être saluée, ainsi, en pareille circonstance, par la jeune armée des Etats-Unis. Sur le quai d'embarquement, près de l'arsenal, trois officiers de la marine fédérale, en grand uniforme, redingote noire à

galons et épaulettes d'or, bicorne à ganse d'or, sabre à fourreau de cuir et poignée dorée, accompagnent les personnages délégués par le président Taft. Ces officiers sont correctement gantés de blanc. Ils ont une excellente tenue, beaucoup de *chic* et une très bonne allure.

Le *Dolphin*, au moment de larguer ses amarres, hisse à sa plus haute drisse, en signe d'allégresse, le pavillon français. Nos trois couleurs, largement éployées, vibrent dans la douceur du ciel que voile un rideau de nuages légers. Une fine grisaille, éparse dans l'atmosphère de ce matin printanier, met une sourdine à tous les tons de ce paysage, égayé par les verdures des bois qui apparaissent au penchant des collines, sur les deux rives du Potomac, dans la perspective des horizons vaporeux. On trouve, à regarder ce décor, ainsi enveloppé d'ombre lumineuse et de mystère glorieux, une sorte de charme discret qui convient au souvenir évoqué par le spectacle de ces lieux pleins de réalités historiques et d'idéalisme légendaire. La noble figure de George Washington domine toute cette contrée qu'embellit une clarté pâle, aussi douce que cette poésie du passé qui rayonne autour des mémoires illustres, comme un soleil d'outre-tombe magnifiquement éclos en des régions surnaturelles pour l'illumination des morts.

La demeure où s'éveilla, dans l'aurore de la liberté, l'admirable vocation de Washington, est très simple. Et tout le décor d'alentour s'adapte harmonieusement à cette simplicité. C'est une colline aux contours onduleux et doucement inclinés, s'élevant en pentes verdoyantes et boisées au-dessus des larges eaux du fleuve Potomac. Dans la délicieuse lumière du printemps nouveau, l'ombre des vieux arbres passe comme une caresse immatérielle sur le frais velours des pelouses reverdies. De cette hauteur, la vue s'étend vers des perspectives illimitées. Le paysage ainsi dominé par le souvenir de l'homme qui habita cette demeure illustre est créé à souhait pour suggérer des pensées hautes et des sentiments généreux. Les Américains en ont fait l'un des sanctuaires de leur nation, le centre de leur vie morale, de même qu'ils ont fait de l'Université Harvard le foyer de leur vie intellectuelle.

C'est grâce au patriotisme des femmes américaines que le domaine de Mount-Vernon a pu devenir une propriété nationale. Miss Ann Paméla Cunningham, de la Caroline du Sud, ayant fondé en 1856 la

Mount-Vernon Ladies' Association, ouvrit par sa généreuse initiative une liste de souscription qui bientôt se couvrit de signatures. L'honorable Edward Everett, du Massachusetts, fit des conférences, dans tous les états de l'Union, au profit de cette œuvre patriotique. M. Jay Gould et M. Christian Heurich complétèrent, par leur générosité, la somme ainsi obtenue. Et le domaine de Washington fut acquis sur une superficie de 237 acres.

C'est une maison blanche au milieu d'un parc. Habitation confortable et cossue d'un *gentleman* qui a mêlé d'une façon ingénieuse les habitudes anglaises, le style colonial américain et le goût français du XVIII[e] siècle. L'accueil de ce logis est largement hospitalier, sans affectation de faste ni velléité de gloriole. Tout y est spacieux, clair, avec une exquise sobriété de lignes. On y respire une atmosphère probe et salubre, un air purifié par le vent qui souffle sur les hauteurs. Cette demeure est délicieusement avenante. Elle fut construite à mi-côte, au penchant d'une pelouse inclinée et sur les rives d'une eau courante, par un grand bourgeois, fier et quelque peu distant, qui voulait sans doute rester assez loin des hommes pour s'en distinguer, mais qui voulait se rapprocher assez de ses semblables pour aimer, connaître et servir l'humanité. La piété filiale des Américains a exigé que l'ameublement de ces vestibules, de ces salles, de ces chambres fût conservé tel qu'il était au temps où le « père de la Patrie » ouvrait les portes de Mount-Vernon à tous ceux qui voulaient combattre pour l'indépendance de l'Amérique. Voici la table de jeu où La Fayette faisait sa partie de whist. Plus loin, on voit un clavecin, dont les cordes détendues ont modulé les vieux airs d'autrefois. Le papier jauni des partitions d'antan s'étale encore sur le pupitre de l'*harpsicord*. Et sur la tablette de cet instrument vénérable et démodé on remarque la flûte en bois verni dont George Washington se servait pour égayer, entre deux conseils de guerre, les soirées de Mount-Vernon. On est agréablement surpris de voir tant de bonhomie patriarcale en des lieux d'héroïque mémoire où s'éveille le souvenir des grands événements qui ont modifié l'évolution des deux mondes. On n'est pas habitué à trouver cette impression d'intimité familiale et de paisible tranquillité dans le décor où s'encadre la figure des hommes d'Etat qui ont travaillé à des changements profonds et qui ont vécu dans des siècles troublés. Qu'un révolté, un *insurgent*, comme disaient les Anglais assiégés dans la citadelle de Yorktown, ait vécu sous le toit de ce *home* discret et placide,

c'est ce qui étonne d'abord le visiteur hanté par les images dramatiques des batailles livrées pour l'indépendance des États-Unis. Ce qu'il y a de décent et de reposé dans cette installation quasi champêtre sans rusticité et presque seigneuriale sans orgueil nous révélera peut-être le secret des premiers succès de Washington et de sa victoire finale. Les desseins médités à loisir dans ce milieu si calme devaient réunir toutes les conditions d'équilibre et de maturité qui assurent l'heureuse issue des plus difficiles entreprises. Les rares qualités de celui qui fut le maître de ce logis, ses habitudes méthodiques, son merveilleux esprit de suite et son amour passionné de l'ordre apparaissent dans tous les détails de l'arrangement intérieur que j'ai sous les yeux. Ici, rien n'est abandonné au hasard des rencontres fortuites. Chaque chose est en place, très exactement. Les objets matériels, dans le *west parlor*, dans le *family dining room*, dans la bibliothèque, dans le *banquet hall*, sont disposés avec une parfaite harmonie, comme les pensées et les sentiments s'accordaient dans l'âme de celui qui fut le possesseur de ces biens. Tout cet ensemble est l'expression d'une vie morale très profonde.

Parmi les reliques dévotement conservées dans cette propriété patriarcale et nationale de Mount-Vernon, voici peut-être, sinon la plus touchante, du moins celle qui contient la plus forte quantité de couleur locale. C'est une grosse et lourde voiture, une espèce de carrosse dont les roues hautes et la caisse rebondie sont faites pour résister aux intempéries des plus rudes saisons et aux cahots des plus âpres chemins. La rouille a envahi les ferrures de ce véhicule archaïque. Mais malgré toutes les marques de vétusté qui donnent une sorte de mélancolie majestueuse à cette guimbarbe retraitée dans les remises de Mount-Vernon, la fantaisie du voyageur amusé autant qu'ému ressuscite aisément les scènes où cette voiture ancienne joua, pour ainsi dire, le premier rôle. Elle ne sortait que dans les occasions importantes, pour aller chercher, par exemple, au plus proche relais, un hôte longtemps attendu, ou pour mener la respectable épouse de George Washington, chaque dimanche et les jours de fête, au temple voisin. Ainsi des épisodes dont la grâce, toute familière, eût tenté le poète du *Vicaire de Wakefield*, succèdent, dans cette évocation du passé, à des visions d'épopée.

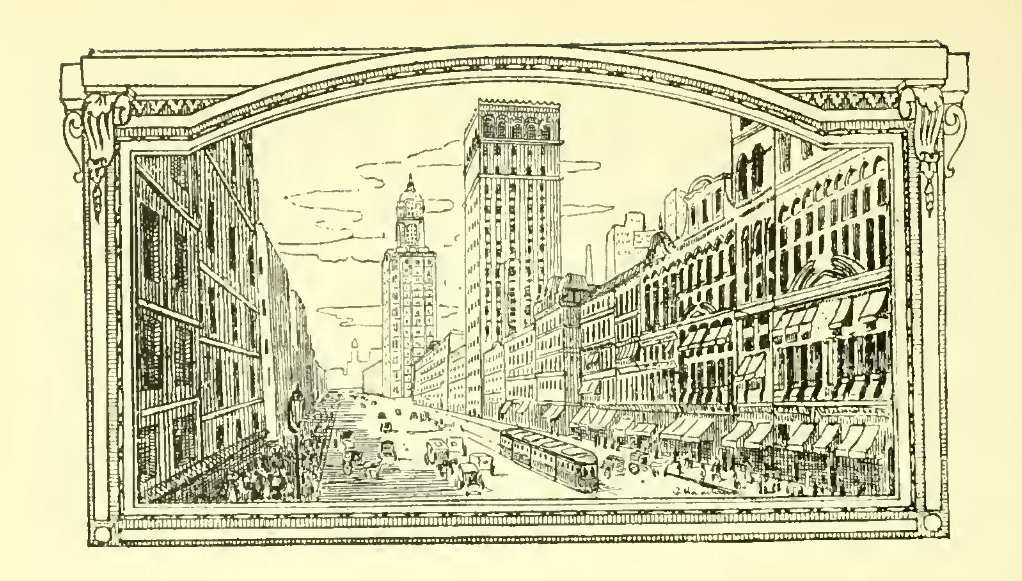
Le général Washington est mort à Mount-Vernon, le 14 décembre



M. René BAZIN

1799. Il fut enseveli dans un cimetière de famille, non loin de la maison héréditaire où a palpité le dernier battement de son cœur. La grille qui clôt la chambre funéraire où l'on a placé sa pierre tombale s'ouvrit à la délégation française. L'ambassadeur de France fut introduit, avec M. Hanotaux et M. Louis Barthou, anciens ministres, près du caveau où repose la dépouille mortelle de celui que tous les citoyens des Etats-Unis considèrent comme le plus grand des Américains. Et c'est en mémoire d'une vie exemplaire et d'une irréprochable conscience qui appartient à l'humanité tout entière, que le chef de la délégation déposa sur la tombe de George Washington une couronne parée des trois couleurs de notre drapeau.





CHAPITRE IV

NEW-YORK

AUX FÊTES DE NEW-YORK

La délégation, en arrivant à New-York, le 30 avril au soir, se rendit à bord de la *France*. M. Dal Piaz donnait au nom de la Compagnie générale transatlantique un dîner en l'honneur de la délégation, et au discours de l'hôte, MM. Hanotaux et Barthou répondirent en exprimant toute la gratitude de la mission pour les soins dont elle fut entourée. Après le dîner, la délégation se rendit à la « Society of the Cincinnaty » qui donna un bal d'une rare élégance chez M. et Mme B. Alexander.

Par un tour de force, trois des délégués, MM. Étienne Lamy, Vidal de la Blache et Gaston Deschamps, partaient le soir même à minuit pour Boston; ils devaient être les hôtes de l'Université Harvard et les invités de M. l'ambassadeur Bacon; MM. Lamy et Vidal de la Blache prirent la parole devant les étudiants de l'illustre maison.

Ce jour-là, 1er mai, deux autres groupes se rendirent, l'un composé de MM. d'Estournelles de Constant, Blériot, Léon Barthou, à New-

Haven, dans le Connectitut, pour rendre visite à l'Université de Yale; l'autre formé de MM. Hanotaux, Louis Barthou, René Bazin, de Chambrun, de Choiseul, Girard, à Philadelphie pour rendre visite à l'*Independance Hall*, après un lunch chez M. l'ambassadeur Charlemagne Tower.

Tous furent de retour à New-York à 5 heures, pour la visite de l'Hôpital français, que M. Lucien Jouvaud, président de la Société de Bienfaisance, leur fit visiter.

Le soir, un splendide dîner avait été organisé au Waldorf-Astoria par les *Commissions du Tricentenaire and lake Champlain Association*. Dans l'immense salle, pleine de convives, une sorte d'estrade avait été dressée où la délégation était placée. M. John H. Finley, président du Collège de la ville de New-York, était « toastmaker » ; après lui, l'attorney général, M. Jusserand, le lieutenant-gouverneur de l'État de New-York, le gouverneur de l'État de Vermont, le sénateur Henry Hill, MM. Hanotaux et Louis Barthou prirent la parole.

La *France*, don de la France à la nation américaine, fut officiellement offerte aux États-Unis par la délégation française.

Au nom du président Taft, M. Wickersham, attorney général, a accepté le buste et dans son discours, après son adresse de bienvenue aux membres de la délégation, il rendit un brillant hommage aux Français illustres dont les noms sont mêlés à l'histoire de l'Amérique.

Puis, faisant l'éloge de Champlain, il le salua comme étant le premier qui exposa au monde le projet du canal de Panama. En 1599, déclara l'orateur, Champlain appela l'attention générale sur le fait qu'un canal percé à travers l'isthme de Panama diminuerait de 1.500 lieues la distance entre l'Espagne et le Pérou. C'est un autre grand Français, M. de Lesseps, ajoute-t-il, qui le premier mit cette idée à exécution et qui « après s'être rendu compte que son achèvement n'était possible que si l'œuvre était entreprise par un gouvernement, la remit entre les mains du traditionnel ami de la France, au pays qui lui succéda dans la possession du grand territoire de la Louisiane.

« Ce soir, au nom du président des États-Unis, j'adresse la bienvenue à la délégation du peuple français qui apporte au peuple américain un gage de la perpétuelle amitié dont une indissoluble union dans le passé assure la continuation dans l'avenir.

« Jamais une délégation plus distinguée ni plus choisie ne fut chargée d'apporter les salutations d'un peuple à un autre. Il suffit de

jeter un regard sur la liste de ceux qui la composent pour y voir les noms des représentants les plus distingués de ce que la France compte de meilleur dans sa vie nationale. L'histoire, la littérature, les arts, le journalisme, l'arbitrage international qui assure la paix, et l'armée qui en garantit le maintien, l'industrie, le commerce, le sport, tout cela est représenté. A tous et à chacun de vous, Messieurs, l'Amérique adresse son salut de bienvenue.

« Et au nom du président des États-Unis, j'accepte ce bronze de la France qui sera placé devant le phare de Crown Point comme un témoignage perpétuel des bonnes dispositions d'un peuple avec qui nous sommes unis par le souvenir de nombreuses manifestations d'amitié désintéressée dans le passé et par un commun attachement aux principes républicains dans le présent. »

Le 2 mai, après une réunion préparatoire du Comité France-Amérique de New-York, l'illustre Chambre de Commerce de l'Etat de New-York reçut la délégation. Son Comité de réception était composé de MM. Elmer E. Brown, Nicholas Murray Butler, James G. Cannon, Andrew Carnegie, Joseph H. Choate, John Claflin, Chauncey M. Depew, Cleveland H. Dodge, Paul Faguet, Stuyvesant Fish, Elbert H. Gary, McDougall Hawkes, Augustus D. Juilliard, Darwin P. Kingsley, Seth Low, J. Pierpont Morgan, Jr., Benjamin B. Odell, Jr., Eugenius H. Outerbridge, Robert E. Peary, William H. Porter, Samuel Rea, Welding Ring, John D. Rockefeller, Jr., Jacob H. Schiff, Isaac N. Seligman, Stewart L. Woodford.

M. A. Barton Hepburn, président de la Chambre, prononça alors le discours de bienvenue suivant :

When this country was struggling to win a place in the sisterhood of nations, without facilities for manufacturing the necessary means for defense, or money to purchase the same, at war with one of the most powerful nations of Europe, supplemented by the inspired hostility of the then powerful tribes of surrounding Indians, poor in purse, rich only in patriotic resolve to win their freedom, with credit shrouded by the gloom of possible, if not probable failure—at this critical juncture France came to our support, with soldiers and ships of war, and rendered the greatest aid in winning our independence. [Applause.]

In addition, France loaned us money. The amount was not large, indeed it was small, compared with present day loans or transactions, but the loan was made at a time when our continental currency was so depreciated, that it has given to our language an expression of worthlessness,— « not worth a continental ».

It was real, metallic money, and the ring of that money resounded throughout the colonies; it strengthened credit and renewed confidence. It was tangible evidence that a great nation believed in us—believed in our future.

At the Battle of Yorktown, which was the crowning victory that assured our independence, France furnished thirty-six ships of the line—the colonies none; of the land forces engaged, France furnished 7.000 veterans—the colonies 5.500 regulars and 3.500 militia. The French fleet, under De Grasse, had previously defeated the British fleet and driven them from the Chesapeake, thereby depriving Cornwallis of all hope of reinforcements from New-York, and also cutting off all hope of escape.

We won our independence, but in our self-gratulation, let us not forget the magnitude of the service, and the extent of our obligation to France. Hostility to England, as well as love for America, may have inspired her action, but even so, it does not lessen the service rendered to us.

This powerful alliance kindled anew the fires of patriotism, and roused a country-wide feeling of gratitude and love for France, which has ever since continued. May this feeling grow in intensity with succeeding years! [Applause.]

God grant that these two great commercial nations may find prosperity and happiness in the paths of peace, and side by side, shoulder to shoulder, may their joint influence make for peace and happiness throughout the world. [Applause.]

I have read that the figure upon the coins of France—a woman sowing—symbolizes the idea that France sows while others reap. That is eminently true of the United States and eminently true of North America. When we recall that Canada, the Ohio territory and Louisiana once belonged to France, and recall how relatively small the Spanish province of Florida and the British colonies along the Atlantic Coast were, we realize what an empire on this continent, extending from the Gulf of St. Lawrence to the Gulf of Mexico, was once the territory of France.

Her intrepid explorers, her patient priests and devoted missionaries sowed the seeds of civilization in this great territory, and the harvest of their labors we are reaping year by year.

The magnificent Statue of Liberty, that ornaments and dignities our harbor—the creation of a great French artist and sculptor— Bartholdi—was a gift from France.

Our guests visit this country at the present time to place a bas relief, « La France »—the creation of another great French artist and sculptor—Rodin—upon a monument erected by the States of New York and Vermont, at Ticonderoga, in memory of the great explorers in this western world, chief among whom ranks Champlain. [Applause.]

Our country was born amid the martial airs and chivalric heroism of the arms of France, and consecrated with the blood of her soldiers and sailors, and ever since she has given continuing proof of her friendship, both actual and sentimental—witness the presence of this distinguished delegation. [Applause.]

Surely our hearts ought to go out to France, as they do, in reciprocal goodwill, and our prayers be offered, as they are, for her peace, prosperity and happiness.

It is a pleasure and privilege for the commercial representatives of this state to receive and welcome you gentlemen, and I appeal to your kindly imagination to conceive the cordial greetings which we all feel, but which my language fails to express. [Applause.]

L'ambassadeur de France répondit au nom du Gouvernement français; M. le comte Charles de Chambrun, au nom de M. Ray-

mond Poincaré, président du Conseil, ministre des Affaires étrangères, qu'il représentait dans la délégation, et MM. Hanotaux et Louis Barthou, d'Estournelles de Constant et Blériot, au nom de la Mission Champlain.

La Chambre offrit ensuite un lunch à la délégation et celle-ci, pressée par le temps, n'eut que la possibilité de traverser Wall Street qu'elle devait visiter sous la conduite de M. J. Pierpont Morgan Jr., pour se rendre au musée Métropolitain où M. Choate présidait à l'inauguration du musée Rodin et chez M. Andrew Carnegie, dont elle visita en partie les collections. Dans l'après-midi elle partait pour le lac Champlain.

A LA CHAMBRE DE COMMERCE DE NEW-YORK :

L'ACCORD DES DEUX RÉPUBLIQUES (1)

PAR M. GABRIEL HANOTAUX

Si je jette les yeux autour de moi, ma pensée et celle de la Délégation tout entière se porte vers les énergies humaines que vous représentez ici. C'est la puissance des Etats-Unis d'Amérique, c'est cette activité inlassable qui a couvert de ses œuvres et de ses conquêtes un continent et la planète entière se détournant de ses travaux pour nous faire un splendide et chaleureux accueil. Cette réunion, ces fleurs, ces drapeaux, tout s'accorde pour faire sentir à la France combien elle est chère à cette vaillante cité new-yorkaise. Mais il y a quelque chose de plus chaud et de plus précieux dans l'accueil que vous nous faites, c'est le mouvement du cœur. Comment vous exprimer notre reconnaissance ?

D'ailleurs n'est-ce pas la générosité américaine qui a déterminé le voyage de la délégation française ?

Il y a quelques mois notre éminent ambassadeur, M. Jusserand, qui veille avec tant de compétence à tout ce qui peut rapprocher les deux pays, nous avait signalé la prochaine érection sur les bords du lac Champlain d'un monument en l'honneur de notre vaillant compatriote. Il pensait avec raison que la France ne pouvait rester indif-

(1) Discours prononcé à la Chambre de Commerce de New-York le 2 mai 1912.

férente à ce beau geste qui en continue tant d'autres analogues. Mais comment la France manifesterait-elle à cette glorification d'un de ses enfants?

Seul, un appel au public et un appel à l'art pouvaient avoir une portée suffisante pour répondre. Par les soins du Comité France-Amérique que nous représentons ici, les deux manifestations simultanées se sont produites : le public français a compris et a rapidement souscrit les listes en tête desquelles il trouvait le nom vénéré de M. Fallières, président de la République française. En même temps l'art avait fait son œuvre, et le sculpteur Rodin avait conçu et exécuté l'image de la « France » que nous avions sollicitée de son génie.

C'est cette image que nous avons apportée ici pour qu'elle soit scellée au pied du monument de Champlain, comme un cachet et un sceau authentiquant une fois de plus la fidélité de nos sentiments communs et nos souvenirs.

Vous avez bien voulu arrêter au passage dans cette grande ville la délégation qui va porter le bronze au lieu où il est destiné! Vous savez qu'elle appartient aux diverses grandes institutions et corporations françaises, au Parlement, à l'Académie et à l'Institut, à l'Armée, à l'Université, au Conseil d'Etat, à l'Industrie, au Commerce, et qu'elle contient trois membres descendant des familles qui ont combattu ou servi à l'époque de la Guerre d'indépendance, Choiseul, Rochambeau, La Fayette, dont nous avons ici le petit-fils, le comte de Chambrun. Celui-ci a reçu, en outre, une délégation spéciale de M. le Président du Conseil, M. Raymond Poincaré, et il le représente personnellement.

Ainsi, par-dessus les océans, une même pensée nous unit. Les États-Unis élèvent un monument à un Français. La France vous envoie, par nous, son tribut de gratitude : une fois de plus les deux grandes Démocraties pensent et agissent à l'unisson.

Je ne veux pas tenter ici un parallèle presque impossible entre les deux Républiques, l'une vaste, puissante, jeune, pleine d'élan et de grandeur, l'autre plus à l'étroit sur son territoire resserré dans la vieille Europe, mais elle aussi active et toujours jeune, éprise d'action, amante de la Beauté, apportant à la réalisation de son idéal la plus noble culture peut-être qu'il y ait au monde, puisqu'elle remonte à deux mille ans en arrière, au temps où César conquit la Gaule et où le Christ naquit. Ce qui caractérise toutefois les relations toujours

cordiales et toujours fidèles de ces deux pays, c'est que, se développant parallèlement ils ne se heurtent nulle part. Je crois exprimer un fait réel, à la fois très simple et très fort, en disant qu'entre la France et les États-Unis d'Amérique, il y a plus d'aptitude à se connaître et à se comprendre qu'entre deux autres pays du Monde, quels qu'ils soient.

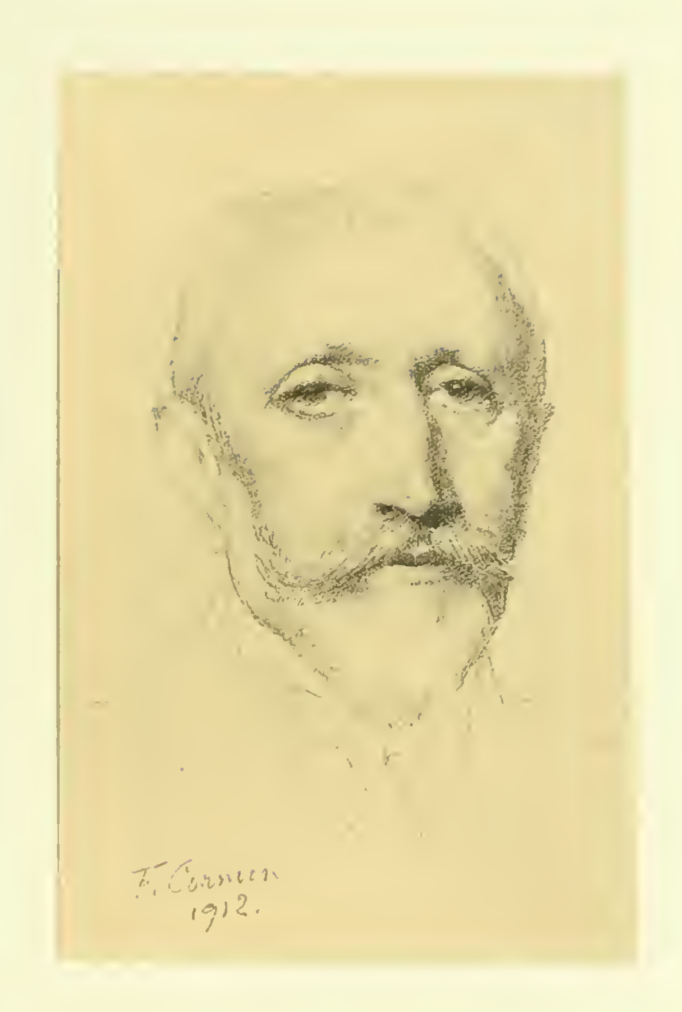
Et si l'on me demande pourquoi, je répondrai en employant la formule d'une des proclamations de la Nouvelle Angleterre, avant la Guerre de l'indépendance, parce que ce sont deux pays « où l'on ne connaît ni suzerains, ni seigneurs, ni princes, mais seulement le peuple ».

Tout donc porte les deux Républiques à l'entente et à l'union : des souvenirs communs, un objectif pareil, une conception semblable de la vie publique. La République américaine et la République française sont les deux filles aînées de la Liberté : 1787, l'année de la Constitution américaine, et 1789, l'année qui inaugure l'ère moderne en France, ce sont deux grandes dates de l'histoire du monde.

Avec un point de départ presque simultané, les deux pays ont suivi leurs voies diverses, l'un occupé à se saisir d'un territoire immense, pliant aux nécessités de cette vie énorme et dispersée ses institutions à la fois fédéralistes et unitaires, ouvrant au vieux monde un asile tutélaire et développant sur son sol, grâce à cet afflux permanent du trop plein des forces humaines une civilisation qui est l'héritière de toutes les civilisations ; l'autre plus unitaire et plus centralisé, plus ramassé et plus fondu, plus traditionnel mais plus alourdi par le poids du passé, travaillant à faire entrer, dans ses vieux cadres historiques, les puissances d'énergie que la vie moderne exige des sociétés qui veulent garder leur place et leur rang dans la grande famille humaine.

Après cent ans de cet effort parallèle, les voici donc qui apparaissent toutes deux en pleine possession de leur valeur, et avec la conscience de ce qu'elles sont et de ce qu'elles doivent être. N'est-ce pas le moment pour elles deux de se considérer mutuellement et de s'apercevoir, une fois pour toutes, que, dans cette marche parallèle, elles se complètent souvent et ne se contrarient jamais.

Puisque je parle ici devant les représentants les plus autorisés du commerce américain, il me paraît facile de prendre le commerce en exemple.



M. Étienne LAMY

Le commerce est entre les peuples le premier et le plus indispensable des liens. Qui dit commerce dit bon vouloir réciproque, confiance mutuelle et paix. Il est incontestable qu'à l'origine de toutes les civilisations se trouve le commerce, et quand les premiers navigateurs européens, à commencer par le plus grand de tous, Christophe Colomb, ont été vers l'Occident à la recherche des terres nouvelles, que prétendaient-ils, sinon trouver des chemins et des débouchés nouveaux ? C'est du commerce qu'on peut dire avec raison « Mens agitat molem ».

Or, précisément, dans le commerce franco-américain, une heureuse entente de nos intérêts réciproques nous conduit à cette conviction que, là aussi, bien peu de choses nous séparent, tandis que beaucoup nous rapprochent. L'Amérique produit en abondance des matières premières dont notre industrie a besoin; la France produit des substances alimentaires et des articles où se distingue spécialement le goût français, et dont le luxe croissant des Amériques aura sans doute toujours besoin. Sur ces bases, les conditions d'une harmonie bien équilibrée peuvent, sans trop de difficultés, se dégager. Aussi voyons-nous que la France est de toutes les nations de l'Europe (l'Angleterre exceptée), celle qui fait le plus d'affaires avec les Etats-Unis proportionnellement au chiffre de sa population et à l'étendue de son territoire, confirmant ainsi l'observation que je faisais tout à l'heure, à savoir que les lois de l'histoire doivent combiner nos efforts et que, seule, une erreur inexcusable pourrait les séparer.

C'est pour étendre et appliquer cette opinion — j'irai jusqu'à dire cette doctrine — que le Comité France-Amérique s'est fondé à Paris, et qu'il est venu devant vous pour travailler au développement des bonnes relations si heureusement existantes entre les deux pays. Dans tous les ordres de manifestations cordiales, on nous trouve et on nous trouvera. C'est là notre rôle et nous le revendiquons hautement.

Relations économiques, relations intellectuelles, relations sociales, relations artistiques, dans tous ces ordres d'idées nous travaillons dans le même sens et c'est à cette initiative de notre part que nous vous prions de répondre par des sentiments et des actes analogues. Nous sommes venus vers vous ; venez vers nous à votre tour.

On dit, de la pensée américaine, qu'elle se formule en termes d'ac-

tion « to think in terms of action ». Eh bien! nous, nous avons formulé notre sentiment en termes d'action en venant vingt bons compagnons, j'ose le dire, appartenant aux diverses activités françaises, vous apporter, pour une grande commémoration, une chose éminemment française, une *œuvre d'art*.

Nous avons mûrement réfléchi avant de prendre ce parti et nous vous prions d'y réfléchir à votre tour. Nous n'avons aucun titre officiel : nous sommes de simples particuliers, mais nous nous sommes choisis (si vous me permettez cette expression ambitieuse) dans le désir de ne pas être trop indignes de vous et de votre confiance.

Il y eut un temps où, pour la découverte des pays transatlantiques, les premiers pionniers sont partis volontairement de nos rivages : Champlain fut le plus glorieux parmi ces Français : ceux-là étaient *les volontaires de la foi et de l'espérance*. Il fut un temps où d'autres volontaires partirent pour servir une cause juste et légitime : ceux-là furent les *volontaires de la Liberté et de l'Indépendance*. Les temps sont changés ; les grandes œuvres sont accomplies. Cependant nous aussi nous venons spontanément, pour maintenir, du moins, ce qu'ont fait nos aïeux, et nous sommes les *volontaires de l'Amitié*.

Comment cette amitié qui est un sentiment et qui est la fleur de l'âme s'exprimerait-elle mieux que par une œuvre d'art, c'est-à-dire la fleur du goût et du génie humain ?

L'art, en effet, est l'essence du travail des siècles et ses œuvres seules survivent aux siècles. Une civilisation achevée s'exprime par l'art : l'art résume toujours ce que l'humanité sent et pense.

Par quoi connaît-on la grandeur de l'âme antique, sinon par les monuments artistiques : l'Égypte, la Grèce, Rome, le Moyen Age, nous ont transmis leur pensée par cette langue universelle et immortelle qui s'appelle l'art. Ce que l'humanité veut faire connaître d'elle-même à l'avenir, elle le confie à l'art.

Et c'est pourquoi, comme un symbole de l'amitié franco-américaine, nous avons choisi une belle œuvre d'art dué à notre grand sculpteur Rodin.

A bord d'un bâtiment nouveau et qui s'appelle la *France*, une délégation française est venue, pour vous remercier de célébrer un Français, vous apporter une œuvre d'art française.

Par la pensée, par le commerce, par le goût du grand, du beau, du juste, par une foi identique dans la paix entre les hommes, les deux

grandes démocraties que l'Océan seul sépare, sont faites pour s'aimer, se comprendre et s'unir.

Nous demandons aux Chambres de commerce américaines de seconder l'œuvre d'union que nous avons entreprise.

Merci aux Chambres de commerce américaines. A tout jamais prospérité, grandeur, bonheur et gloire à la grande République des États-Unis d'Amérique !

HOMMAGE A L'INDUSTRIE AMÉRICAINE [1]

PAR M. LOUIS BLÉRIOT

Je m'excuse de prendre la parole après les éminents orateurs que vous venez d'entendre.

Ils vous ont transporté sur les ailes de leur éloquence à des hauteurs où il est imprudent pour un aviateur de se risquer. Aussi vous dirai-je très simplement, mais avec une profonde sincérité, au nom de l'industrie française, toute l'admiration que nous, industriels de la vieille Europe, ressentons pour vos magnifiques et audacieux efforts.

Sur cette terre où tant de grandes choses ont été accomplies, que d'enseignements nous pouvons recueillir !

Sous nos yeux c'est une grandiose leçon de progrès, d'activité, de volonté ! Et dans le passé, *nous garderons le souvenir* de vos glorieux précurseurs.

Si nous admirons Edison, nous n'oublions pas Fulton, *comme nous nous souvenons* de tous ceux qui ont contribué par leurs découvertes ou leur initiative à agrandir leur champ d'action de l'humanité.

Si leur œuvre rapproche les hommes, elle unit tout d'abord les citoyens de la grande Amérique et de la douce France, déjà frères par tant de liens anciens.

Grâce à la science et à l'industrie les distances diminuent; nous venons chaque jour plus vite les uns vers les autres.

Pourquoi ne pas espérer que l'aviation fera la route moins longue? Sur l'invisible chemin de l'Atlantique, ils voleront peut-être un jour

(1) Discours prononcé à la Chambre de commerce de New-York le 2 mai 1912.

les oiseaux d'Amérique et les oiseaux de France. Si vous saviez comme il est facile de survoler les mers!

Espérons et travaillons!

A vous et à nous de faire les plus nobles et les plus audacieux efforts pour l'humanité tout entière.

AU NOM DE M. RAYMOND POINCARÉ

PRÉSIDENT DU CONSEIL (1)

PAR LE COMTE CH. DE CHAMBRUN

The very character of the present solemnities which have brought this delegation to America awakens with us in France a peculiar feeling of sympathy and grateful retrospection. Our intellectual world, our literary men—all who are versed in historical research and who cherish the great memories of the past — look back with love and pride upon the one time humble heroes whose venturous spirit and whose wonderful foresight made of their own mother country the glorious promoter of civilisation. Indeed, the ties uniting France and America have always been popular with us, and our public men have ever justly prized their great and valuable importance; but, in the present instance, the Prime Minister of the French Republic has desired to be personally represented. He, also, a patriot and a man of letters, cannot refrain from emotion when he recalls that page of our common history, when a countryman of ours with scanty means, but with vast courage and genius opened new lands and new prospects to the achievements of humanity.

And this is why M. Raymond Poincaré wishes that his own tribute should not be lacking where honors are bestowed upon our brave Champlain; it is my good fortune, gentlemen, to be the bearer of this heartfelt tribute in memory of the early traveller now famous among our great explorers.

Curiously enough, at different stages, it has been the destiny of Frenchmen to play on this pround continent a decisive part in the interest of the world's progress. Whether as pioneers in the northern

(1) Discours prononcé le 2 mai 1912 à la Chambre de commerce de New-York.

and western dominions, at a remote period when these lands were yet unknown, or later on, in time of need, when the United States sought freedom and independence, was it not Frenchmen who came again with helping swords in a new American cause, where, as volunteers and soldiers, their hearts became enlisted.

But on the other hand, we citizens of France, do not forget that it was upon your virgin soil that free institutions were first sown of which we in turn were able to fully harvest.

The declaration of the American Independence preceded the declaration of the Rights of Man, and republican government in America preceded the establishment of free government in France.

Mutual action at decisive moments, as we see, has blended together the histories of France and of the United States with ever beneficial effect, leawing to-day in the hearts of both nations an unparalleled feeling of esteem and constantly well wishing affection. (Great applause.)

Voici la traduction française du discours ci-dessus rapporté, qui a été prononcé en anglais :

Le caractère même des fêtes qui a amené en Amérique cette délégation à laquelle vous réservez un si chaleureux accueil, éveille partout en France le sympathique souvenir d'un passé lointain mais toujours cher. Chez nous, le monde intellectuel, les hommes versés dans la littérature et l'histoire, tous ceux qui ont à cœur de perpétuer la mémoire des gestes glorieux, rendent un hommage ému aux héros dont l'ardeur aventureuse et l'admirable clairvoyance ont indiqué, à travers les siècles, à la Mère Patrie sa mission civilisatrice dans le monde.

Certes, les liens qui unissent la France et les États-Unis ont toujours rencontré dans notre pays la faveur populaire et nos hommes d'État en ont su apprécier l'importance et les bienfaits ; mais, dans la circonstance présente, M. le président du Conseil de la République française a désiré être personnellement représenté ici. Homme d'État en même temps qu'homme de lettres, il n'a pas pu rester indifférent en tournant la page d'histoire commune à nos deux pays, où l'on voit un de nos compatriotes dont les maigres ressources avaient si peu de rapport avec son grand courage et son génie, surmonter tous les obstacles, découvrir de nouveaux territoires et des orientations

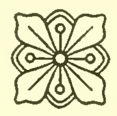
nouvelles pour l'humanité. C'est pourquoi M. Raymond Poincaré a voulu que son tribut personnel ne fît pas défaut là où des honneurs publics sont rendus à la mémoire du brave Champlain. Ma tâche, Messieurs, est d'apporter cet hommage au voyageur d'autrefois qui figure maintenant au premier rang de nos explorateurs les plus fameux.

Chose étrange, à différentes époques et aux heures décisives, ce fut la destinée des Français de jouer un rôle d'une singulière importance.

Sur le continent nouveau, les uns pionniers, dans les territoires du Nord et de l'Ouest, au temps lointain où ces contrées étaient encore inconnues, les autres, volontaires et soldats, accourant plus tard et mettant leurs épées au service de la cause de l'indépendance américaine dans laquelle leurs cœurs s'étaient enrôlés.

Mais d'un autre côté, nous autres Français, nous ne pouvons oublier que c'est sur le sol encore vierge de votre grand pays que se leva la semence première et généreuse des institutions démocratiques dont à notre tour nous avons su recueillir notre part. La déclaration de l'Indépendance américaine a précédé les Droits de l'homme et du citoyen, et la République proclamée en Amérique a précédé l'établissement d'un Gouvernement libre en France.

Ainsi que nous le voyons, une action commune à des moments décisifs a, de la façon la plus heureuse et pour leur avantage réciproque, réuni l'histoire de France et celle des États-Unis: et cette action commune n'a pas manqué de laisser dans le cœur des deux nations un sentiment d'estime mutuelle et d'une affection particulière qui les porte à se vouloir toujours du bien.



L'AMÉRIQUE DE CHAMPLAIN ET L'AMÉRIQUE D'AUJOURD'HUI (1)

PAR M. GABRIEL HANOTAUX

La délégation française que vous voulez bien saluer si cordialement a le vif sentiment que c'est ici le but principal de son voyage. Car, si nous comptons nous rendre jusqu'au lac Champlain et apporter nous-mêmes, aux architectes du monument, le bronze qui doit y être scellé, comme un cachet d'amitié et de reconnaissance, c'est ici que nous en faisons la remise au Comité lui-même et, par lui, à l'universalité des amis de la France aux États-Unis.

C'est ici, c'est dans cette puissante cité de New-York, où tant d'activités passées et présentes sont concentrées, où cinq millions d'existences humaines battent d'une même pulsation pour la grandeur et la survie de l'humanité, c'est ici que nous trouvons l'accueil touchant, sympathique, splendide qui nous fait reconnaître le cœur chaleureux de la grande République américaine.

Dès que nous eûmes mis le pied sur cette terre, nous avons été pris, captés, emportés dans un tel tourbillon d'empressement et d'affection que nous avons eu à peine le temps de nous ressaisir. Tout d'abord la section américaine du Comité France-Amérique était là et nous avons reconnu, immédiatement, dans ses rangs, les hommes éminents qui, en raison soit de leurs origines, soit de leurs relations, soit de leur culture si particulièrement élégante et humaine, se rattachent, volontairement, à notre chère Patrie. Rien ne pouvait nous toucher davantage que ce premier accueil. La France vivait devant nous, au delà de cet océan que nous venions de traverser dans des circonstances si émouvantes, au lendemain d'un désastre affreux; d'autre part, et vous Messieurs vous n'oublierez pas, je pense, que le premier navire qui vint vers vous après une telle catastrophe, vous apportant la première parole de réconfort et d'espérance, s'appelait *La France*.

Les proportions de cet accueil déjà si émouvant s'élargissaient soudain : notre éminent ambassadeur aux États-Unis, M. Jusserand, qui

(1) Discours prononcé à New-York le 1er mai 1912 à la cérémonie de remise officielle de la *France*.

a pris tant de peines et de soins pour organiser cette mission dont il avait eu, le premier, la conception, M. Jusserand avait fait part à M. le président de la République des États-Unis, M. Taft, de notre désir de lui présenter, avant tout, les hommages respectueux de la délégation.

M. le président, au milieu de ses occupations accablantes, nous reçoit à sa table et honore, en nous, avec une si haute bienveillance, la pensée qui nous avait conduits ici, qu'il consacre. Il a bien voulu nous donner, personnellement, au sujet de cette visite, les paroles d'encouragement et de satisfaction qui ont été, pour nous, une récompense. Ces attentions de toute nature, nous les reportons, comme il convient, à notre chère Mère Patrie et au gouvernement de la République française qui nous a si vivement encouragés et aidés dans l'accomplissement de notre tâche.

En traversant une partie du continent américain pour nous rendre à Washington, nous avons pu admirer les progrès toujours croissants et la maîtrise civilisatrice de votre République. Nous quittions la ville des cinq millions d'âmes, serrée tellement dans son immense étendue, sur les bords de son large fleuve, qu'elle se hausse en quelque sorte sur elle-même, pour se rapprocher du ciel; nous traversons une admirable campagne qui, à cette époque de l'année, paraît une pelouse de jardin anglais orné de cottages, de massifs et de bosquets; nous franchissons des rivières majestueuses, qui évoquent, en nous, les plus belles périodes du protagoniste des littérateurs français d'Amérique, Chateaubriand; le wagon nous emporte, avec une vitesse croissante, sous des tunnels prodigieux, sur des ponts métalliques tremblants au passage formidable des trains, nous entr'apercevons à peine cette ville de Philadelphie qui fut, un instant, la citadelle et l'arc de la liberté américaine, et enfin, nous voici dans une autre ville, belle, régulière, pleine de verdures et dont les nobles proportions sont dignes du grand pays dont elle est la capitale, et dont le plan, nous ne pouvons l'oublier, a été tracé par un officier de l'armée française, le major Lenfant. On nous conduit à Mount-Vernon et, là, nous avons un spectacle plus grand encore que tout ce que nous avions vu jusque-là, celui du respect gardé, dans la simplicité la plus impressionnante, pour la mémoire de l'homme dont la vie ne fut autre chose que l'alliance constante de la grandeur et de la simplicité.

Et, Messieurs, quand de retour ici nous réfléchissons à toutes ces



Le Général LEBON

forces accumulées, à cette activité inlassable, à ces prodiges renouvelant des prodiges, quand nous pensons, en un mot, à ces cent millions d'êtres humains, vivant sur le sol des Etats-Unis, y trouvant leur moyen d'existence, leurs travaux, leurs plaisirs, leur luxe, leur idéal, aimant cette terre qu'ils ont créée, qu'ils possèdent et qui les possède, vénérant un admirable passé, confiants dans un avenir qui promet d'être plus admirable encore, comment notre imagination ne se reporterait-elle pas vers les hommes qui furent les premiers pionniers de cette terre et qui la parcoururent quand elle n'avait pas un seul habitant européen.

Les récits de leurs voyages nous les dépeignent avec leur hardiesse, leur persévérance, leurs souffrances, leurs sacrifices et, finalement, leurs lentes et pénibles victoires sur la nature et sur la destinée.

Nous savons que les premiers d'entre eux, exaltés par la découverte des mines de l'Amérique méridionale, notamment au Pérou, ne cherchaient ici que l'or : l'or y était, en effet, mais non pas où ils le cherchaient. Quel prodigieux malentendu causa, entre cette terre féconde et ceux qui y abordaient, cette illusion de l'or, c'est une chose qui ne peut être exagérée et elle ne serait pas à l'honneur de l'humanité s'il ne s'était produit, en même temps, une illusion en sens contraire et qui, celle-ci, caractérise la volonté et l'intelligence humaine dans ses plus nobles aspirations. C'est un fait historique, en effet, que pendant que les explorateurs avides, les conquistadores, cherchaient l'or, d'autres explorateurs, les explorateurs de la science, les conquistadores de l'Idéal, se sacrifiaient à un but scientifique, la recherche du fameux passage qui, par le nord de l'Amérique devait conduire en Chine et aux Indes. Les uns ne découvraient les terres nouvelles que pour les creuser et les appauvrir, les autres les abordaient pour les mieux connaître et les agrandir.

Illusion des deux côtés, mais résultat positif à la fin, tant il est vrai que le rêve de l'impossible est parfois l'instrument le plus actif de l'œuvre immédiate et utile.

Le résultat positif, il est sous nos yeux, et il se produisit, grâce à une troisième catégorie d'explorateurs, dont je vais essayer de rappeler les titres, parce qu'un de leurs types les plus caractéristiques fut l'illustre compatriote français dont nous glorifions tous ensemble, ici, le souvenir : Samuel Champlain.

Ceux-ci, en mettant le pied sur le nouveau continent, furent frappés

immédiatement d'une chose : c'est à quel point il ressemblait à leur mère-patrie européenne. J'insiste sur cette première remarque, car elle fut à leurs yeux attentifs, une révélation et même une surprise. Il leur fallut un effort sur eux-mêmes, le croiriez-vous, pour s'assurer qu'ils ne tombaient pas dans un pays légendaire et fabuleux, dans un pays de Cocagne ou dans un pays des Mille et Une Nuits. Tout était ici comme chez eux, et, à la lettre, ils n'en croyaient pas leurs yeux.

N'oubliez pas, en effet, que les premiers récits publiés sur le continent nouveau l'avaient montré comme prodigieux, fantastique et disproportionné avec tout ce que l'on avait connu jusque-là. Ces légendes étaient accréditées par la crédulité du Moyen Age dont on sortait à peine, par les fables des bestiaires et de la mer des histoires, par les contes à dormir debout qui sont le propre des voyageurs, selon le proverbe classique : « A beau mentir qui vient de loin. » Mais, surtout, ces légendes s'étaient ancrées dans les esprits par l'aspect surprenant des premières découvertes. Dans le ciel « des étoiles nouvelles », une lumière éclatante, le climat torride de l'Amérique centrale, la nature puissante et prodigue dans toutes ses manifestations jusqu'à en être meurtrière, des forêts insondables, des végétations inconnues, les embouchures prodigieuses de ses grands fleuves qui sont comme des bras de mer, tout, mais surtout l'or, l'or partout, l'or dans les usages familiers de la vie, l'or dans les temples, l'or à fleur de terre, l'or souterrain, l'or que l'on voyait et l'or qu'on ne voyait pas, voilà ce qui surexcitait les imaginations jusqu'à la folie. On ne pouvait admettre que cette terre fût une terre comme les autres, de sorte qu'il fallut un bon sens extraordinaire (si ces deux mots ne jurent pas ensemble), il fallut une maîtrise de soi presque miraculeuse, chez ces pionniers de la troisième catégorie dont je vous parlais tout à l'heure, pour laisser tomber leurs regards du haut de l'Empyrée sur la terre et pour s'apercevoir qu'elle était tout simplement une terre comme les autres, comme celles qu'ils connaissaient, une terre grasse, une terre fertile, une terre féconde, où poussaient des arbres pareils aux arbres européens, où la vigne pendait aux ormeaux, où le blé venait naturellement, où le poisson, dans les rivières et dans la mer, était le même que celui que l'on connaissait, où les bestiaux de la mère-patrie prospéraient, où la prairie étendait aux saisons accoutumées son voile de verdure et de fleurs, où la moisson jaunissait aux mois d'été, où la règle de la vie était la règle normale et régulière ; l'or manquait, sans

doute — du moins l'or dont on escomptait si avidement la conquête — mais il se trouvait par contre, sur ce sol et dans ce sol, un autre or, un or civilisateur, non un or destructeur : je veux dire l'or du travail, l'or des bras, l'or de l'intelligence, l'or de l'esprit, l'or de la pensée, l'or que crée sans cesse la volonté de l'homme et qui ne devait ouvrir ses mines idéales et fécondes qu'après des siècles de sacrifice, de labeur, de ténacité et en échange d'une immense dépense d'énergie.

Ces nouveaux conquistadores, ces conquistadores du travail, ayant mis à la voile, non vers la terre des chimères mais vers la terre des réalités, furent les véritables fondateurs de la civilisation puissante qui nous entoure, et encore une fois, au premier rang d'entre eux figure notre grand compatriote, Samuel Champlain.

Ce n'est pas que ces hommes manquassent d'imagination : car l'imagination est la faculté créatrice chez l'homme et en particulier, chez l'homme d'Etat. Exécuter, c'est voir d'avance. Il avait, certes, une imagination étonnante, un génie divinatoire allant jusqu'à la prescience, cet homme extraordinaire qui prophétisa l'avenir de l'Amérique, désigna l'emplacement du futur canal de Panama, dessina l'esquisse de la grande République des Etats-Unis, désigna l'emplacement de Boston, de Montréal, de Québec, et de tant d'autres grandes cités prospères; son imagination était puissante, mais son action était toujours limitée par le sentiment de l'utile et du juste.

Il vit, le premier, que toute colonie en terre d'Amérique devait se suffire à elle-même. Ce sont ses propres expressions. Il bâtit, planta, sema, éleva des remparts, ouvrit des routes, comme un homme qui ne comptait que sur lui-même. Ayant déchiré l'illusion dorée du « fabuleux métal », il devenait tout simplement un cultivateur, un soldat, un ingénieur, et en plaçant sur ce sol la première pierre du premier bâtiment, il y fondait, en même temps, une civilisation et un empire. Le travail, une fois de plus, arrachait le monde à l'oisive vanité de la chimère.

Le travail, voilà la véritable base de la civilisation américaine fondée par ces pionniers qui comprirent, avec un grand bon sens, le parti réel que l'on pouvait tirer de la terre où ils s'installaient définitivement — le travail, père de la liberté, père de l'indépendance, père de l'égalité et de la justice : en un mot, le seul fondement solide des sociétés !

Telle est donc la caractéristique désormais indélébile de votre

civilisation. Tout le monde met la main à la pâte, comme nous disons en France. Ici, il y a du travail pour tous et pour chacun; mais il n'y a pas de place pour les fainéants. La fébrilité même de votre existence le démontre, le surmenage physique et intellectuel que s'impose volontairement le plus riche comme le plus pauvre de vos citoyens le prouve, le spectacle seul de votre ville le démontre, vous êtes restés fidèles au principe de votre fondation. La vie intense à laquelle nous avons assisté dans notre court voyage à travers le continent et que nous retrouvons au maximum dans cette cité impériale de New-York, qu'est-elle sinon une subordination absolue au devoir, imposée à l'homme par la première parole du premier livre : « Tu gagneras ta vie à la sueur de ton front. » De là son incomparable grandeur.

Bénissez donc le travail, Messieurs, et continuez à en donner l'exemple au monde. Ce n'est pas l'or qui importe, c'est l'emploi complet et intensif de toutes les facultés humaines. Vous avez déjà accompli une œuvre prodigieuse, vous en accomplirez une plus extraordinaire encore. Personne ne peut dire ce que sera l'avenir de votre continent quand l'isthme de Panama sera percé, quand les deux océans communiqueront par une voie plus courte, quand les deux rivages de l'Amérique se seront rapprochés comme les deux côtés d'un portefeuille qui se ferme. C'est une nouvelle source de richesses, c'est un nouveau champ d'activités et un champ plus vaste encore d'autorité et de responsabilité. Entre l'Asie et l'Europe, votre République occupe décidément la ligne médiane du monde. Vous êtes au fléau de la balance. L'équilibre des forces mondiales dépendra de vous désormais.

Mais voici qu'en même temps d'autres problèmes se posent devant vous, et, d'abord, disons-le franchement, celui du gouvernement des grandes démocraties par elles-mêmes.

Tout cela vous agite, vous préoccupe, vous passionne. Tout cela émeut aussi ceux qui vous visitent. Pour employer les expressions du poète antique, ils voient bien qu'il naît en vous quelque chose de plus qu'une Iliade : « Aliquod majus nascitur Iliade. »

Dans cette époque de trouble, Messieurs, restez fidèles à la loi du travail, à la loi de ceux qui ont les premiers tracé les plans et les esquisses de notre vie future; tournez les regards vers ces pionniers qui, étant aux prises avec les premières difficultés, ayant deviné toute

l'étendue de l'œuvre, ayant vu quelle devait être sa complexité, vous ont légué pour la mener à bonne fin une loi unique et simple : la loi du travail.

Votre commémoration de Champlain, celle à laquelle nous venons prendre notre modeste part, prouve votre fidélité à ses souvenirs et à ses dévotions initiales.

Courage, travail, justice, foi dans l'idéal, telles furent les raisons d'être de ces vies utiles. Nous sommes fiers que parmi elles l'une des plus glorieuses ait été celle de notre compatriote Champlain. Nous vous remercions de ne pas oublier sa mémoire.

Et c'est pour associer la France à ces sentiments que nous sommes venus en si grand nombre vous apporter pour le monument Champlain, élevé par les États de New-York et de Vermont, une figure due au génie de notre illustre compatriote Rodin, une image de ce que nous avons de plus cher, la France !

Laissez-nous croire, Messieurs, que dans le puissant édifice de la civilisation américaine vous n'oublierez pas qu'il y a quelque chose de la France, de même que sur le monument que vous élevez, cette image restera à tout jamais scellée comme un souvenir, comme un symbole.

Cette image, nous vous la confions, comme Champlain a confié le meilleur de son âme à cette terre d'Amérique. Nous la confions aux États-Unis d'Amérique, nous la confions aux États de New-York et de Vermont, constructeurs du monument porte-lumière, érigé sur les bords du lac qui porte le nom de Champlain, nous la confions au comité qui nous a si libéralement conviés à ces fêtes, nous la confions enfin à tous les amis de la France, en Amérique.

Je lève mon verre, Messieurs, au Comité Champlain, je bois à l'union indissoluble et fraternelle de nos deux patries : la France et l'Amérique.



CROQUIS DE NEW-YORK

PAR M. RÉGIS GIGNOUX

New-York. — On pénètre dans le port ainsi qu'on passerait une revue navale. A droite et à gauche des docks, les paquebots pavoisent avec leurs fumées. Une discipline a fixé merveilleusement l'alignement de chaque pays. Cent remorqueurs semblent assurer la police du fleuve: ils assaillent notre navire comme des taons piquent un cheval et ils l'entraînent à son quai. Au-dessus, les maisons immenses, criblées de fenêtres perçées en meurtrières, ne forment au premier aspect que la forteresse qui commande la rade.

Le lendemain, tu te moques de ces « buildings ». Ils ont été construits pour une exposition universelle qu'on n'a pas inaugurée, parce qu'il n'a pas été possible de trouver des géants pour les habiter. Ces Américains avaient lu *Gulliver :* redevenus pratiques, ils utilisent leurs gratte-ciels. Ils ont ainsi des cartonniers à vingt et vingt-six casiers pleins d'hommes, de femmes et de machines à écrire. A l'intérieur, des funiculaires (on ne peut pas dire des ascenseurs) montent et descendent comme les pistons d'une effroyable machine.

Tout de suite, on nous propose de visiter des « bureaux », des banques, des maisons d'importation, d'exportation.

A Paris, nous dirions à un étranger: ce matin, promenade au Louvre; ce soir à l'Arc de Triomphe, et cette nuit place de l'Opéra. L'Américain, qui veut nous montrer sa richesse, nous invite immédiatement à aller voir « du travail » — son patrimoine national.

Un building. — Vingt-cinq étages. Prenons un des funiculaires.

Il semble que nous visitons une prison modèle : à l'extérieur, elle semblait claire et aérée ; à l'intérieur, c'est la nuit.

A chaque station ou étage, un corridor et des cellules numérotées. Dans chaque cellule, trois tables de chêne clair, deux fauteuils, deux ou trois machines à écrire. Puis, un petit lavabo, dans un coin.

On ne fait pas attention au téléphone que nous plaçons sur nos tables avec ostentation, ainsi qu'une pendule; dans les cellules, les téléphones traînent çà et là, familiers, domestiques, intimes comme des pipes.

On voit le locataire, le commerçant, l'avocat, le dentiste, enfin le chef des *business*. Il est rasé, brun, assez gras ; il est accroupi paresseusement sur son fauteuil. Il dicte rapidement en pensant à toute autre chose qu'à la dictée, semble-t-il, car il lit un journal, mange un sandwich, choisit des cigares. Soudain, comme pour un effet de clown, il se retourne et il indique une variante à la quatrième avant-dernière page de la sténographie.

Un petit boy qui s'applique à écrire des adresses relève la tête, mais la sténographe ne bronche pas. Elle aussi pensait à son chien, à son chapeau ou à l'ardent M. Roosevelt; mais on ne la prend pas en défaut. Elle est perfectionnée comme sa machine à écrire. Elle n'a eu qu'un petit mouvement de la tête: ses doigts ont pincé la quatrième avant-dernière page et ont inscrit la correction. Maintenant le patron a repris la dictée et la sténographe ses pattes de mouche.

Comment se reposent-ils? Ils ne relèvent pas la tête lorsqu'ils sortent de leurs bureaux; ils marchent penchés sur des journaux comme s'ils étaient condamnés à apprendre par cœur les vingt-quatre pages. Ils s'entraînent à s'abîmer les yeux, afin de mériter rapidement des lunettes d'or. Mais jamais ils ne constatent que la matinée est finie et que le ciel est doux.

Au sud de Broadway, devant la rade égayée par la ronde des remorqueurs et de ces bateaux-omnibus qui avancent comme les chiens nagent, leurs pattes ou hélices sous l'eau, devant les transatlantiques qui entrent et sortent, devant toute la récréation du ciel et de l'eau, les employés affaissés sur des bancs semblent déjeuner avec d'autres journaux et des cigares.

Les jeunes filles, qui sont des jeunes filles comme nos midinettes, à ce qu'il paraît, se serrent, pareilles à des perruches, les unes contre les autres et ne parlent pas, et ne rient pas. Elles attendent l'heure du travail, la rentrée, comme si leur repos était une autre forme du travail quotiden.

En deux flâneries, je n'ai pas vu un jeune homme parlant à une jeune fille, et moins encore lui offrant le bras. Pas une promesse furtive, un petit signe tendre : ici, les messieurs; là, les dames.

Orateurs. — Ce n'est que dans les pièces du Châtelet que l'on rencontre encore des Américains monosyllabiques, toujours en action ou en réflexion et, sinon muets, du moins dédaignant la faconde méridionale. En Amérique, ils parlent beaucoup. Trop ignorant de la langue anglaise, je ne puis dire s'ils parlent bien; mais ils savent très bien parler.

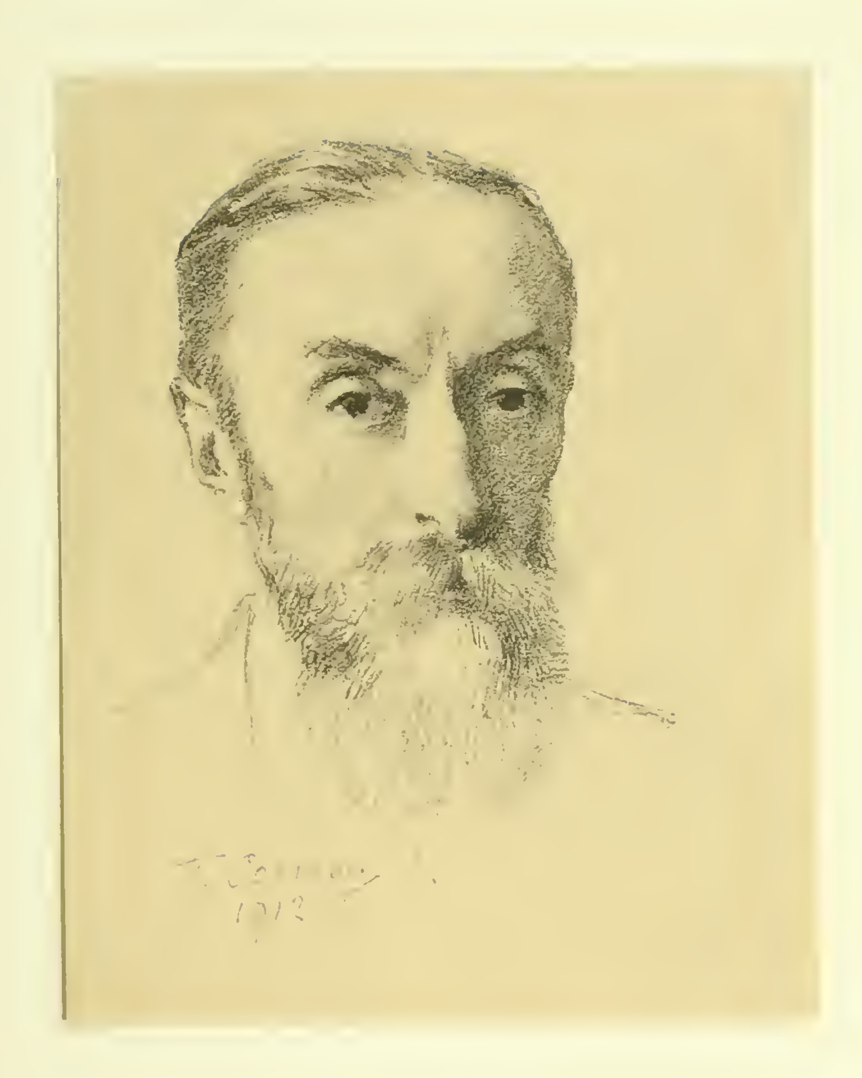
Ils ne sont pas des « sprinters », c'est-à-dire des lyriques qui s'élancent dans des périodes, comme des aviateurs quittent la terre : ils sont des « stayers », des orateurs de fond, très décidés à battre des records de durée.

Dès le collège, ils s'entraînent par des « toasts », des « speeches » à chaque réception d'équipes sportives. Car l'art oratoire est un sport qui complète l'éducation physique. On doit le pratiquer avec méthode, sang-froid et adresse.

Un orateur se lève à la fin d'un banquet. Il ne quitte pas son habit, mais à la manière dont il s'appuie des deux mains sur la table, on devine la confiance qu'il a dans sa « forme sportive ». Et la voix s'élève, graduellement, comme on gonfle le biceps d'un gymnaste à la poussée d'un mécanisme intérieur jusqu'à une certaine hauteur qui est le registre normal et d'où elle ne descendra pas. Aucune mimique : la tête et le buste demeurent immobiles et les yeux fixés au point de mire; à peine un léger sourire d'athlète qui ne trompera pas l'espérance de ses partisans.

Il faut que chaque auditeur suive les mots détachés avec calme, comme les balles d'un tireur se succèdent sur la cible. Entre chaque phrase un temps pour recharger l'arme à air comprimé et pour faciliter les récapitulations des sténographes enregistreurs. De quart d'heure en quart d'heure, ainsi qu'un drapeau indique les étapes d'un record, une phrase est arborée au bout d'un geste autoritaire du bras droit : « greatest people of the world... »

A ce signal, l'auditoire applaudit et guette une défaillance. Mais l'orateur ne triche pas. Il continue dans le même style régulier, à la cadence de son exorde. Il attend que ses arbitres soient absolument convaincus qu'il pourrait parler ainsi pendant plusieurs jours si d'autres occupations ne l'empêchaient de battre son précédent exploit. Lorsqu'il ne s'étaie plus de ses deux bras sur la table et se rassied, on l'excuse, car on ne doute pas qu'il fournirait un plus long effort s'il s'agissait d'un match international.



M. CORMON

Nuit à l'hôtel. — Dix-huitième étage sur la cinquième avenue. Une grande chambre au fond d'un corridor où veille une maid flamande entourée d'une bibliothèque de journaux. Grand lit de fraîche blancheur, draps en toile fine, oreillers d'une mollesse merveilleuse. Mobilier Louis XVI, table, commode, armoire, chaises, d'un acajou si brillant que le nickel du téléphone semble mat. Au mur, un cadre unique, une pointe sèche de M. Helleu qui représente une tête de jeune fille, cheveux relevés, œil bleu, nez droit, bouche aux lèvres minces, enfin, vraisemblablement, une jeune fille américaine du type légendaire, sinon romanesque.

Sur la table ronde, au milieu de la chambre, un petit livre courtaud, relié en toile noire, pauvre, comme oublié et qu'on dédaigne.

Les lampes électriques obéissent à des contacts discrets; le cabinet de toilette s'éclaire en apothéose. Enorme baignoire pour pachyderme. Deux robinets à peine touchés du doigt vomissent formidablement des eaux chaudes et froides qui vous remplissent la baignoire en moins d'une minute, si bien que l'on demeure hésitant devant ce bain obligatoire que l'on désirait secrètement.

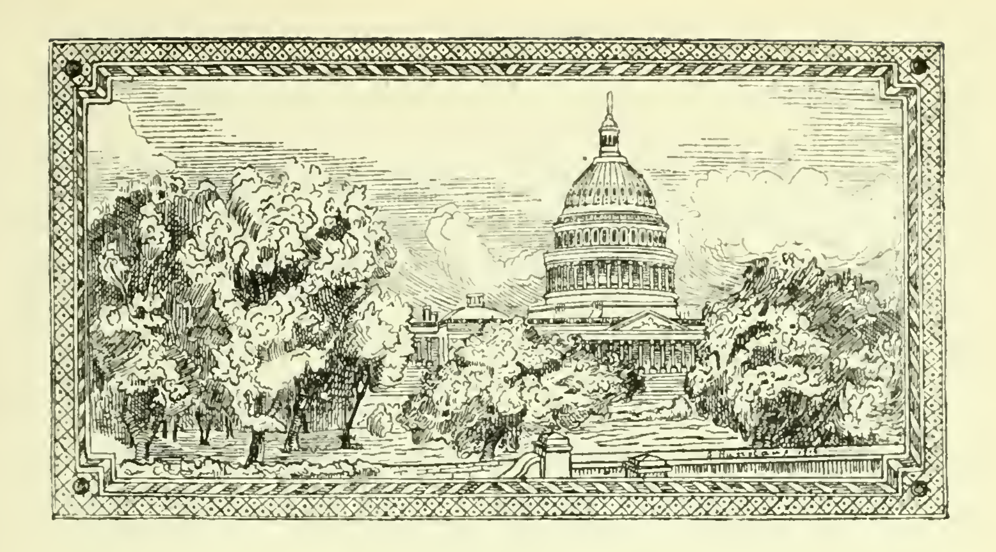
... Avant de te coucher, tu t'approches de la grande fenêtre à guillotine. Là-bas, l'Hudson est illuminé comme pour une fête; mais tu distingues les lumières des transatlantiques qui se divisent. Trois étoiles disparaissent dans la nuit, aux ordres rauques d'un remorqueur. Plus près, des automobiles aboient. Tu reconnais également l'appel quasi wagnérien des pompiers lancés dans des avenues. Mais, dans le périmètre de l'hôtel aucun bruit, pas même cette rumeur sourde qui s'élève de Paris jusqu'à Montmartre dans les nuits d'été. Cependant, les cordons de lumière subsistent comme à la fin d'une fête dont les invités sont partis. New-York est une ville qui sait dormir.

La chambre de l'hôtel semble agrandie par le silence. Ni familière, ni hostile, elle t'oblige, voyageur, à constater combien tu es étranger, seul avec toi-même à ce dix-huitième étage, ainsi qu'un aéronaute dans sa nacelle. Au mur, le portrait de jeune fille en pointe sèche précise encore ta solitude. Il n'y a qu'à te cacher dans le grand lit doux et glacé, commander la nuit aussi immédiatement que la lumière et vivre avec tes pensées qui se rassurent dans l'ombre et se rapprochent de ton âme, comme des enfants entourent leur mère lorsque les invités sont partis.

Mais tout le tumulte de la journée s'oppose encore à ton repos. Tes

hôtes ne te rendent pas si facilement la liberté. Tu les as trop vus et entendus pour les oublier. Ecarte-toi, essaie de retourner du côté de ta maison : ils te suivent et te forcent à t'arrêter et tu deviens triste à la fin. Plutôt que de rester seul, tu réveilles la lumière. La chambre te semble plus vaste, plus vide que tout à l'heure. Tu te troubles enfin, et tu cherches une compagnie, et tu découvres le petit livre courtaud, relié en toile noire, pauvre, comme oublié, mais qui avait été mathématiquement placé sur la table ronde — la Bible...





CHAPITRE V

AUX

UNIVERSITÉS AMÉRICAINES

LA DÉLÉGATION A L'UNIVERSITÉ COLUMBIA

PAR M. RENÉ BAZIN

Pour quelques Français et nous pouvons dire pour un certain nombre d'Européens, l'Amérique c'est le pays du dollar, du gratte-ciel et de la charrue à vapeur.

N'en prenez pas avantage, car aussitôt j'ajouterais que, pour un certain nombre d'Américains, la France est peut-être un pays frivole, ce qui constitue un jugement tout à fait injuste.

Mais concluons, les uns et les autres, de ces erreurs communes, qu'elles sont bienfaisantes les organisations, les sociétés, les conférences, les publications qui peuvent faire mieux connaître l'Amérique à la France et la France à l'Amérique, et qu'il faut souhaiter aussi que soient de plus en plus fréquents, d'un pays dans l'autre, les voya-

ges des artistes, des professeurs, des écrivains, des hommes par qui l'opinion peut être formée ou réformée.

Vous avez organisé, d'une façon complète et magistrale, dans cette Université, l'enseignement de la langue et de la littérature françaises. Nous le savons, et nous tenons à vous en remercier. Votre Université Columbia, en outre, comme d'autres Universités d'Amérique, nous a envoyé des maîtres éminents, et qui avaient le don précieux que j'appellerai le don de sympathie. Le voyageur qui apporte à chaque voyage un cœur nouveau, une bonne volonté de tout voir, et le désir secret de trouver du bien à dire, celui-là est un citoyen précieux pour la nation qui l'envoie, il est vite un ami pour ceux qui le reçoivent. Vous, Américains, vous avez heureusement choisi vos messagers : à leur retour, plusieurs ont écrit, sur la France, sur nos mœurs et notre littérature, des pages où l'esprit de justice remplaçait la fantaisie : l'esprit de justice, élément premier de la concorde.

Je me souviens notamment que l'un d'eux, — je ne veux pas citer le nom, ne pouvant les citer tous, — a publié cette observation étonnante, d'une exactitude qui suppose une grande perspicacité, et directement opposée à toute une légende, je me souviens que l'un d'eux a écrit que les Français étaient trop sérieux et trop professionnels, c'est-à-dire qu'ils sortent difficilement de leur profession, de leur métier, de leur milieu.

Ils en sortent cependant quelquefois, puisque nous voici dans cette magnifique Université. Et nous y sommes venus précisément pour rendre hommage à vos savants, à vos artistes, à vos écrivains; à ceux du passé, à ceux du présent, à ceux que vous préparez, et qui sont ici, inconnus, jeunes gens semblables à d'autres mais dont le cœur bat plus vite peut-être au nom de la Gloire. Nous leur apportons le salut de la France, nation ancienne, dont la fécondité d'esprit ne s'est pas ralentie.

Je les vois dans la fiévreuse activité de vos villes, ces hommes qui vivent un peu à l'écart, ces écrivains qui écrivent aujourd'hui des poèmes, des drames, des romans; ces peintres, ces sculpteurs, ces architectes, ces savants par qui s'exprimera, de plus en plus, l'âme américaine. Les uns sont de race affinée, et chez d'autres l'homme de métier transparaît encore. Tous ils pensent à la gloire de l'Amérique, et ils sont, en vérité, les premiers de ses enfants. Car nous ne nous y trompons pas. Nous savons que ce grand corps a un grand

cœur, que cette nation si laborieuse et si audacieuse est aussi charitable, et que par les lettres, les arts, les sciences, elle achèvera, de plus en plus, toute la noblesse de sa destinée. O travailleurs du livre et de l'image, quel bon labeur nous vous souhaitons! Quelle émulation! quel succès! Quelles inventions plus importantes encore que les inventions mécaniques! Nous ne serons pas jaloux. Nulle part, mieux qu'en France, vous ne serez compris et aimés. Et dans le champ immense de la beauté, les deux nations marcheront, comme deux glaneuses qui cherchent et ne se séparent guère, et ne cessent point de causer en travaillant, l'une portant sa gerbe déjà lourde, l'autre qui n'a pas fini la sienne.

LA DÉLÉGATION A L'UNIVERSITÉ HARVARD [1]

PAR M. ÉTIENNE LAMY

Rien ne pouvait nous attirer davantage qu'une visite à la capitale intellectuelle de ce grand pays, à l'Université d'Harvard. Non que pour connaître Harvard il fût nécessaire d'y venir. Sa renommée dispense du voyage, et c'est elle qui parcourt le monde. Elle trouve de fidèles admirateurs en France, où vos maîtres ont leur place dans les chaires de notre vieille Sorbonne, tandis que nos professeurs se font entendre ici de vous.

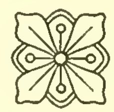
Ce libre échange de l'intelligence a eu, pour l'un de ses plus actifs négociateurs, M. Bacon, hier encore représentant de la République américaine auprès de la République française. Et pourtant, je dois le dire devant lui, à cause de lui la France a un grief contre Harvard. Vos suffrages, en l'appelant parmi vous, lui font un devoir de vous consacrer désormais sa vie. Nous ne sommes pas surpris de l'appel que vous lui avez adressé, nous comprenons qu'il ne se dérobe point à un honneur qui le rend à des études chères. Mais si nous sentons ce que vous gagnez à son retour, nous sentons aussi tout ce que nous perdons à son départ, et il faut pour nous consoler la pensée qu'il

(1) Paroles prononcées devant l'Université d'Harvard, le 1er Mai 1912.

continuera d'être à Harvard l'ambassadeur à vie de l'amitié perpétuelle entre la pensée de nos deux pays.

Nous aurions voulu, Messieurs, répondre à votre hospitalité par des paroles qui ne soient pas trop indignes d'elle. Nous comptions avoir au moins un jour à passer avec vous. Le comité que nous représentons n'a pu disposer que de quelques heures. Nous sommes venus de New-York uniquement pour mettre à la porte d'Harvard une carte de visite, vous marquez notre souvenir, nous notre hommage.

C'est une bonne fortune pour moi d'adresser un salut aux étudiants en histoire. Votre éminent maître le disait tout à l'heure, leur patrie n'a pas les longs siècles qui mesurent la vie d'autres nations. Je suis tenté de lui répondre : tant mieux. Les hommes se servent d'ordinaire du temps pour commettre des fautes, et, jeunes, vous avez eu moins le loisir d'en commettre que les vieux peuples d'Europe. Mais ce ne serait là qu'une moitié de la vérité. Vous avez vécu vite, et votre courte histoire est féconde en grands actes. Hier, à la Bibliothèque de Washington, on nous montrait dans le département des manuscrits, les papiers laissés par vos présidents. Des documents nombreux et peu explorés encore, sur les époques les plus importantes de votre existence nationale, sur la philosophie profonde et le développement original de vos institutions politiques, attendent les historiens. Ces historiens se forment parmi vous et une belle tâche attend ceux qui, amis des pièces certaines et des grands souvenirs, travailleront, en servant la vérité, à la gloire des Etats-Unis. Cette gloire n'a pas de plus respectueux admirateurs que nous. Nous la contemplons ici sous une de ses formes les plus magnifiques. Nous ne l'avons pas assez vue. Je souhaite et j'espère revenir ici, et plus longtemps qu'aujourd'hui, pour vous mieux connaître, c'est-à-dire pour vous mieux aimer.



L'ÉDUCATION ARTISTIQUE FRANÇAISE ET LES AMÉRICAINS [1]

PAR M. CORMON

Ce m'est un bien grand et inappréciable honneur d'avoir à représenter aujourd'hui notre École française auprès de l'illustre Université d'Harvard.

L'Ecole française, légitimement fière de plusieurs siècles de productions si riches et si variées, considère comme un de ses plus grands titres de gloire d'avoir pu, ainsi que cela eut lieu au XVII[e], au XVIII[e], et naguère au XIX[e] siècles, servir d'éducatrice aux nations étrangères, où nos contemporains maintenant encore ne renoncent nullement à ce noble rôle. Et vos artistes le savent bien, et nous en sommes fiers et joyeux. Tous les ans nous voyons arriver dans nos écoles, dans nos ateliers, des groupes toujours plus nombreux de jeunes gens intelligents et énergiques qui viennent chez nous apprendre les éléments et les traditions de nos arts pour les emporter chez vous et leur donner peu à peu le caractère personnel, original qui de jour en jour se révèle et constituera bientôt une puissante Ecole américaine. Vos architectes, peintres, sculpteurs, graveurs présentent actuellement une pléiade nombreuse et solide d'hommes de grande valeur dont nous constatons les vaillants efforts, dont nous admirons les œuvres.

Notre hospitalité, vous le savez, Messieurs, vous est largement ouverte et vous le sera toujours de plus en plus. Envoyez-nous vos jeunes gens, ils seront les bienvenus. Nous leur apprendrons tout ce qu'il nous est donné de leur apprendre, nous veillerons sur leurs premiers pas, sur leurs débuts. Si parmi eux nous trouvons déjà et trouverons de plus en plus des rivaux dangereux, tant mieux. Cela nous obligera nous-mêmes à plus d'efforts et ce sera un bien pour nous. Car c'est de la rivalité, de la lutte vaillante que proviennent les belles actions et les belles œuvres, et ces luttes loyales, salutaires, nous autres Français nous nous estimons assez pour les accepter.

Envoyez-nous donc vos jeunes gens. En nous ils trouveront non seulement les éducateurs qu'ils demandent, mais aussi des amis chaleureux.

(1) Paroles prononcées devant l'Université d'Harvard, le 1[er] Mai 1912.

Pour terminer, permettez-moi d'adresser à l'Université d'Harvard le salut de l'Académie des Beaux-Arts de France.

UNE VISITE A HARVARD

PAR M. VIDAL DE LA BLACHE

C'est avec une curiosité respectueuse que nous visitons cette grande École, la plus ancienne des Universités américaines ; pépinière d'où sont sortis tant d'écrivains, de poètes, d'hommes d'Etat, de diplomates, de penseurs et de philosophes. Je songe à ce William James, que notre Académie des Sciences morales et politiques s'honorait de compter parmi ses membres, et dont la mort prématurée n'a pas causé de moindres regrets dans nos cercles philosophiques de France que dans sa propre patrie. Nous saluons ici la plus illustre des maisons où se forme cette élite intellectuelle, qui est le cerveau de votre grande démocratie. Nous nous associons au sentiment de fierté qu'elle vous inspire. Un jour qu'un de vos explorateurs découvrit dans les montagnes Rocheuses un sommet plus haut et plus fier que les cimes voisines, le nom qui lui vint à l'esprit pour désigner et consacrer sa découverte fut celui de son Université, *Harvard*. Permettez à un géographe de s'associer à cet hommage géographique.

En ma qualité de délégué de l'Université de Paris, j'ai le devoir de vous exprimer d'abord combien vivant reste chez nous le souvenir de ceux qui sont venus, depuis plusieurs années déjà, nous apporter la bonne parole d'Harvard. Historiens, littérateurs, philosophes, géographes, savants, ils nous ont appris à apprécier l'originalité de vos méthodes, à suivre jusque dans ses applications pratiques la conception très élevée et très libérale que vous avez de l'enseignement. Nos étudiants, il y a quelques semaines à peine, étaient fiers d'avoir un de vos professeurs pour guide dans leurs excursions géographiques à travers une de nos provinces de France.

Ces leçons ne seront pas perdues. On dit parfois qu'il est utile pour le bonheur d'un ménage qu'il y ait quelques différences de caractère entre les conjoints. Cela rompt la monotonie quotidienne de l'existence ; cela met plus de piquant et d'intérêt dans les relations. Quoi



Mlle CORMON

qu'on pense de cette remarque je l'appliquerais volontiers à nos deux peuples. Il y a entre le génie américain et le génie français assez de ressemblances pour que la sympathie naisse d'un rapprochement plus intime; il reste assez de différences aussi pour que le contact soit suggestif d'idées nouvelles.

Il est permis d'attendre beaucoup de ce rapprochement auquel travaillent avec zèle, d'un commun accord, nos deux Universités. Tout à l'heure, en visitant ces beaux établissements, ces pelouses ombragées d'arbres, ces grands espaces où il semble qu'on respire l'air le plus pur et comme la fleur de la civilisation la plus moderne, j'évoquais involontairement le souvenir de notre ancienne Sorbonne : non pas celui de la Sorbonne médiévale avec ses collèges échelonnés sur la colline : *Le Plessis*, *Harcourt, Navarre*, *Montaigu*.

Mons acutus, *mens acuta*, *dentes acuti*, etc.

Sans remonter à ce passé lointain et depuis longtemps frappé de prescription, je pensais à la Sorbonne qu'ont connue dans leur jeunesse les hommes de mon âge : édifice vénérable par ses traditions et son passé, anobli par l'église monumentale où dort un de ses plus illustres patrons, le cardinal de Richelieu. Mais entre les tortueuses ruelles qui l'entouraient, cette maison d'aspect archaïque, un peu délabrée même, n'éveillait guère l'idée de progrès; et de fait, l'espace y était avarement mesuré aux collections, aux laboratoires, à tout ce qui caractérise et entretient en pleine activité le travail scientifique. Par quel enchaînement remarquable et inattendu de circonstances des relations actives et régulières se sont-elles nouées entre la vieille maison de Robert Sorbon et celle que fondait ici, en 1636, Harvard, un des précurseurs des généreux Mécènes dans lesquels la science actuelle voit ses bienfaiteurs et met ses espoirs ? Certes la distance semblait longue entre ces Universités devenues aujourd'hui voisines. Mais il s'est trouvé que de part et d'autre en s'inspirant d'une façon indépendante de besoins reconnus urgents, on a fait effort dans le sens qui paraissait désirable. De notre côté, nous avons cherché et nous avons réussi à nous rajeunir. De votre côté, sous l'influence de ce centre historique de Boston où se pressent tant de souvenirs, de l'ambiance érudite et raffinée qu'on y respire, vous avez tendu à vous retremper de plus en plus dans les traditions de culture classique, fondée sur la Grèce et sur Rome, dont la France, dans les temps modernes, est l'héritière directe et l'expression la plus parfaite. La

rencontre, en ces conditions, était inévitable. La voilà désormais accomplie. Il nous reste à cimenter cette alliance universitaire et à lui faire porter ses fruits.

Je vous dirai pour cela : Venez à nous, visitez notre pays, comme de notre côté nous devons faire effort pour connaître le vôtre. Ne vous contentez pas, quand vous venez chez nous, de concentrer votre attention sur Paris. Paris mérite assurément autre chose qu'une curiosité banale. C'est le plus beau fleuron de notre couronne, une de ces capitales, qui, comme écrivait le géographe Karl Ritter, sont l'expression la plus exquise et la plus raffinée de la civilisation d'un peuple. Mais en dehors de Paris, il y a en France plusieurs régions qui par la vitalité et le renouveau qui s'y manifestent sont dignes aussi d'une sérieuse attention. C'est vers elles surtout que je vous convie à tourner les yeux. Vous trouverez, dans ces foyers multiples où brille l'inépuisable vitalité de la France, ample matière à des observations de grande portée.

Il n'y a pas assurément, vous le savez mieux que personne, de loi qui condamne les civilisations qu'a consacrées le temps, à tomber fatalement en décadence et à dépérir ; on ne voit pas d'où viendrait ce phénomène de paralysie frappant à un moment donné les sociétés, quand, malgré l'ancienneté de leur histoire, elles continuent à chercher dans le travail de nouvelles sources de vie.

Mais il faut que ces sociétés ne se replient pas sur elles-mêmes ; il est nécessaire qu'elles se tiennent en contact avec d'autres peuples, dont la vie se développe en des conditions différentes. C'est pourquoi nous aspirons à entrer en relations de plus en plus intimes avec le grand et jeune peuple des Etats-Unis d'Amérique. Nous nous sentons portés vers vous par les souvenirs du passé comme par les préoccupations de l'avenir. Nous nous rapprochons de vous, parce que nous avons un idéal commun, cet idéal de justice et de liberté que vous avez inscrit au frontispice de votre Constitution. Nous pensons que la poursuite réfléchie de cet idéal est capable d'ajouter encore des pages glorieuses à celles que, vous et nous, nous comptons déjà dans notre histoire.



LA FRANCE ET SES PROVINCES DEVANT LES UNIVERSITÉS AMÉRICAINES

PAR M. VIDAL DE LA BLACHE

Il est naturel que des personnes qui ont déjà commencé à se connaître éprouvent le désir de se connaître encore mieux, pour s'estimer davantage. Nous avons obéi à ce sentiment en saisissant avec joie l'occasion présente de visiter nos amis des Etats-Unis d'Amérique. D'autre part, le nombre de vos concitoyens qui viennent chez nous va croissant, et cela est d'un heureux augure pour établir entre les deux pays les rapports plus intimes que nous souhaitons tous. C'est à ces visiteurs et à ceux qu'entraînera leur exemple que je voudrais brièvement soumettre quelques réflexions sur la manière de visiter et d'observer la France actuelle.

Pour bien des visiteurs, Paris résume la France. Il faut avouer que les étrangers sont excusables de nous prendre au mot, car nos habitudes de langage les y invitent. Ne disons-nous pas : « Aller en province » ? Ne parlons-nous pas de *provincialisme?* N'opposons-nous pas Paris et la province, comme si vraiment la France tout entière tenait dans cette antithèse, dans ces deux mots, dont l'un est un point brillant, tandis que l'autre a l'air de se confondre dans une pénombre indistincte ? Ces manières de voir sont anciennes chez nous ; Molière en a tiré maints effets comiques. Les Américains, particulièrement frappés du rôle que la centralisation a joué dans notre histoire, par contraste avec la leur, notent comme un signe caractéristique cette prépondérance excessive de la capitale française. Ils n'ont pas tort, bien qu'il convienne de ne pas oublier que Paris n'est pas une capitale artificielle, née du caprice et des vues personnelles d'un souverain. La géographie et l'histoire se sont accordées à lui conférer la prééminence dont elle a joui de très bonne heure ; et puisque peu à peu l'art, les monuments, le prestige d'une haute civilisation ont contribué à accroître son auréole, on peut dire

qu'elle justifie l'attraction particulière qu'elle exerce entre les grandes capitales où l'humanité s'est sentie vivre d'une vie plus intense et plus féconde.

Cependant l'excès est réel et il subsiste, car il tient par de longues racines au passé. Ce n'est pas le cas de rechercher jusqu'à quel point s'explique et se justifie ce phénomène de centralisation : il suffit de rappeler à quels dangers la France est exposée par sa position géographique. Tout organisme menacé se contracte; le pli une fois pris ne s'efface pas en un jour.

Mais à la longue il faut bien que l'effort se détende. Ce qu'il y avait d'artificiel et de contraint devient caduc; il cède à la pression des faits économiques, des rapports nouveaux, du progrès des communications, du train général du monde. Il y a des moments où l'organisme mue, et c'est ce changement qui fait l'intérêt, en France, du moment actuel.

Il est vrai que dans l'ordre politique et administratif la transformation ne s'est pas encore traduite en faits; c'est déjà beaucoup que la question se soit posée. Mais des ferments nouveaux d'activité économique agissant sur des points différents travaillent à susciter des énergies indépendantes de la capitale; et ce mouvement ne reste pas confiné dans le domaine économique. Le contre-coup s'en fait sentir dans le domaine scientifique; nos universités reconstituées y prennent une notable part.

A vrai dire la conscience des individualités régionales n'avait jamais été complètement abolie; notre histoire vue de près en fait foi.

Y a-t-il une personnalité plus vivace et plus savoureuse que celle de la Flandre française, province qui, malgré son nom, tient surtout par le caractère et la langue de la Picardie et de la Wallonie limitrophes? Dans ce foyer de forte vie municipale, chaque cité a son patriotisme urbain, son dialecte, ses chansonniers. Les rapports entre les cités voisines, jadis mêlés de querelles et de guerres, car on est d'humeur batailleuse en Picardie, sont entretenus aujourd'hui par des fêtes de corporation, des sports, des visites de politesse telles qu'en échangent de temps à autres les géants débonnaires que chaque ville a adoptés pour patrons, ou enfin par des dictons traditionnels où la malice trouve son compte. L'industrie est très anciennement implantée dans ce pays; elle y a poussé des racines et s'est fortifiée en

se transformant. Elle a surtout changé d'aspect ; c'était autrefois des métiers battant dans les sombres ruelles de Lille, ou des toiles de lin séchant dans les prés, parmi les saules, après avoir été blanchis dans l'eau pure des rivières. Les rivières ont cessé d'être pures ; mais il s'est formé maintenant entre Lille, Tourcoing, Roubaix, Armentières, sur un espace de quelques lieues carrées, un des plus puissants centres manufacturiers de l'Europe. On dit de Roubaix, simple bourg il y a un siècle, ville aujourd'hui de 100.000 habitants, qu'il a grandi à l'américaine. Le chiffre pourra vous paraître mesquin, en proportion des colosses urbains auxquels vous nous habituez en Amérique ; mais quiconque a pu être témoin de l'esprit d'initiative qui préside aux entreprises roubaisiennes, quiconque connaît l'optimisme qui les anime, et l'esprit d'association qui les soutient, souscrira volontiers à l'expression d'américanisme ; car il y a bien en effet quelque chose que vous reconnaîtriez comme vôtre dans ces caractères.

Ce mouvement d'activité économique entraîne dans son orbite une région de plus en plus étendue. Les rapports avec Paris sont anciens, car c'était de Flandre que venaient jadis la plupart des marchands qui fréquentaient les foires parisiennes ; et naturellement ces rapports n'ont fait que s'accroître. Cependant, de nos jours, les attractions du Nord tendent surtout vers la Lorraine. Le Nord possède les principaux bassins producteurs de houille qu'il y ait en France ; l'Est a trouvé dans son sol un trésor presque inépuisable de minerai de fer. De là une solidarité de besoins qui s'affirme et se réalise par la réciprocité des échanges et le mouvement des capitaux.

-

C'est une histoire remarquable et récente que celle de l'essor de l'industrie lorraine. Depuis longtemps on voyait s'ouvrir à flancs de coteaux, vers Nancy et Longwy, des carrières roussâtres de minerai de fer ; mais ce minerai imprégné de phosphore paraissait impropre aux fabrications fines et notamment à celle de l'acier. Or entre 1880 et 1890, deux découvertes changèrent la face des choses : on découvrit des procédés nouveaux permettant de transformer en acier la fonte des minerais phosphoreux ; et d'autre part les géologues lorrains par des sondages, par des recherches patientes et coûteuses, constatèrent que des trésors insoupçonnés de minerai de fer dormaient dans le sous-sol des terres oolithiques !

Il y a, paraît-il, dans ce bassin de Briey, une richesse de trois milliards de tonnes, la plus considérable peut-être qu'on ait explorée actuellement sur le globe! On assista alors à une transformation de la contrée. La Lorraine était autrefois surtout une région agricole. Nancy, la capitale du roi Stanislas et des ducs, avait conservé la physionomie d'une vieille résidence; fière de ses monuments élégants, de ses places coquettes, de ses grilles ouvragées, de son Académie où entre beaux esprits on se piquait de beau langage. Elle devient aujourd'hui une ville d'affaires, un centre de capitaux d'où part l'impulsion d'industries multiples : métallurgiques le long des côtes lorraines, chimiques dans la région salifère qui s'étend à l'Est, cotonnières dans les vallées qui montent vers les Vosges. Des écoles et des instituts groupés autour de son Université adaptent leurs recherches scientifiques et techniques aux besoins de ces industries. L'esprit sérieux des habitants tient tête à la situation nouvelle.

J'emprunterai, si vous le permettez, un autre exemple à cette galerie régionale dont on ne connaît pas assez la richesse.

Il y a sur la route suivie dès les temps les plus anciens par le commerce, entre le golfe du Lion et la mer du Nord, une étape que sa situation au débouché des Alpes et au confluent du Rhône et de la Saône prédestinait à un grand rôle. Lyon a été tour à tour la métropole romaine et ecclésiastique des Gaules, une république commerçante, une grande ville française. Sur cette voie naturelle qui traverse la France du Sud au Nord, et qui au Moyen Age était jalonnée de foires renommées, depuis celles de Beaucaire jusqu'à celles de Champagne et des Flandres, Lyon est un carrefour où de tout temps ont fréquenté les hommes, où se sont nouées des relations lointaines. Le christianisme oriental y jeta ses premières lueurs; et il semble que l'Orient depuis cette époque n'ait jamais cessé d'y fasciner les regards.

La puissance des lieux n'est rien sans la collaboration des hommes; mais l'activité et l'intelligence humaines n'ont jamais manqué à Lyon. Toujours des forces nouvelles y ont afflué, du Massif Central ou des Alpes, d'Allemagne ou d'Italie. Il s'est formé là une population d'ouvriers demi-artistes, de petits patrons ingénieux ou inventifs, de commerçants au regard étendu et à la volonté tenace qui savent se concerter au besoin pour expédier à leurs frais de grandes missions com-

merciales en Extrême-Orient. Il n'y a guère d'histoire plus troublée, plus traversée de vicissitudes que celle de la cité lyonnaise. Ni les révolutions, ni les guerres, ni les crises de concurrence ne lui ont été épargnées. Elle a tout traversé victorieusement, elle n'a cessé de s'assouplir et de s'adapter aux conditions éventuelles. Aujourd'hui son influence régionale embrasse quatre ou cinq départements voisins; mais sa physionomie urbaine reste très accentuée dans ses traits distinctifs. Elle n'a extérieurement ni la grâce parisienne, ni la gaieté du Midi, mais l'observateur peut s'y plaire s'il mérite de n'être pas tenu à distance. Par ses institutions, ses œuvres de charité, son esprit pratique et mystique, Lyon représente une personne morale.

Je sens que plusieurs autres figures de villes ou de régions auraient droit de réclamer leur part d'attention : Nantes, vieille cité d'armateurs, qui se fait industrielle et qui a pris à tâche de rendre à la Loire l'importance commerciale qu'une longue négligence lui avait fait perdre; Grenoble, qui devient, au confluent de puissantes rivières, une des métropoles de l'industrie hydro-électrique. La liste n'est pas close, tant s'en faut! et quelques pages ne suffiraient pas à signaler ce qui mérite de l'être.

Je me bornerai à une remarque que suggère la géographie. Comme on a pu l'observer, les principaux foyers de vitalité grandissante sont situés vers la périphérie. C'est près de ses frontières du Nord et de l'Est que la France possède ses principales ressources en houille et en fer. C'est vers la mer et les montagnes que le commerce et l'industrie concentrent leurs efforts. Il semblait jadis que nos montagnes de France, aussi bien les Alpes et les Pyrénées que celles du Massif Central, après l'irrémédiable décadence des sociétés locales qui s'y étaient anciennement formées, n'eussent d'autre destinée désormais que de laisser écouler vers les plaines environnantes leur flux surabondant de population. Elie de Beaumont les avait qualifiées de pôle répulsif. Or il se trouve que ces chutes d'eau, ces torrents indomptés, ces rivières rebelles à la navigation recèlent des sources inestimables d'énergie. Notre service d'hydraulique agricole s'efforce depuis plusieurs années de dresser un bilan exact de ces richesses : elles sont considérables, surtout dans les Alpes; et l'exemple de la Nouvelle-Angleterre, qui a tiré de ses ressources hydrauliques un si merveilleux parti, ne sera pas perdu pour nos populations du Dauphiné et de Savoie.

Voilà donc, de différents côtés et loin de la capitale, des centres d'activité qui puisent leurs ressources dans le pays même, et qui tendent à s'organiser suivant les conditions régionales. Certainement leurs revendications rencontrent des obstacles ; il y a des courants qu'on ne remonte pas en un jour. Mais n'est-il pas intéressant d'assister à cette revanche des faits, qui donne un démenti à la centralisation ; à cette réaction des énergies naturelles contre des habitudes invétérées qui pouvaient sembler inexorables ?

C'est surtout dans l'industrie que ces mouvements se dessinent. Mais la France n'en reste pas moins une contrée principalement agricole, nourricière de ses habitants. Elle diffère en cela des grandes contrées industrielles qui l'avoisinent. Que dire donc de cette grande France rurale, de paysans ou de villageois, de petits ou moyens propriétaires, restés, quoi qu'on en dise, attachés au sol par une longue accoutumance ? C'est ici surtout que l'observation doit se faire analytique, minutieuse, se plier aux variétés locales. Le paysan n'est pas un être facile à connaître. Quand la littérature a daigné s'occuper de lui, elle en a pallié ou exagéré les défauts ; elle l'a idéalisé en bien ou en mal. Il mérite d'être observé en ce moment, car il change aussi ; sa mentalité n'est pas insensible aux modifications qui se produisent dans le commerce et les relations des hommes. Croyez bien qu'il est assez avisé pour tenir compte des nouveaux marchés qui s'offrent à ses produits. Quant il eut fini par se convaincre que la science agricole n'était pas une vaine invention des gens des villes, il s'est mis à améliorer ses cultures, à raisonner les amendements, à se pourvoir de machines américaines.

Il lui était plus difficile de surmonter sa répugnance invétérée pour l'action commune. Son individualisme ombrageux a cédé pourtant sur plus d'un point. Il a suffi qu'une loi plus libérale, promulguée en 1884, eût rendu plus facile l'exercice du droit d'association, pour qu'on vît éclore de toutes parts une multitude de syndicats et de coopératives agricoles. La demande croissante du lait et de la viande pour les besoins des villes a été un stimulant. C'est ainsi qu'il s'est formé, dans le Poitou et les Charentes, une association de laiteries coopératives qui, l'an dernier, ne groupait pas moins de 70.000 familles de cultivateurs.

Vous aurez peut-être tiré vous-même une conclusion de ces brèves

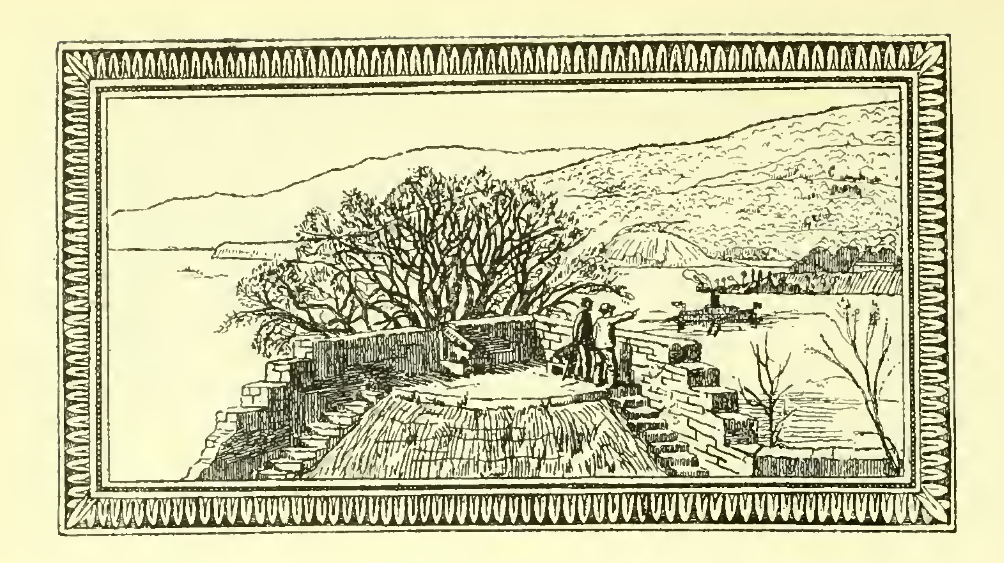


COMTE CHARLES DE CHAMBRUN

Planche

remarques que j'ai essayé à dessein de choisir un peu partout. C'est le conseil de visiter la France, la France entière, sans restrictions. Où que vous portiez vos observations, les sujets ne vous manqueront pas. L'historien, le sociologue, le géographe n'y perdront pas leur peine. La France actuelle est un champ d'observation qui mérite de tenter non seulement la curiosité de ses propres enfants, mais celle des étrangers qui voient dans l'étude intime et réciproque des peuples une des applications les plus dignes de leur intelligence et un des moyens d'établir plus de justice et plus de sympathie entre les hommes.





CHAPITRE VI

LA JOURNÉE DE CHAMPLAIN
3 MAI 1912

LA JOURNÉE DE CHAMPLAIN

Le 3 mai 1912, à l'aube, après avoir voyagé douze heures durant, la mission se réveillait aux abords du lac Champlain. Dans cet admirable cadre de nature, une journée s'écoula dont toutes les minutes restent particulièrement inoubliables : le matin chez M. et M[me] S. H. P. Peel, au Fort Ticonderoga, sur le champ de bataille de Carillon, puis à Port-Henry où MM. Witherbee avaient préparé un bateau pavoisé qui piqua sur Crown-Point; là, au pied du phare, la cérémonie de présentation du buste se fit dans l'apothéose d'une journée radieuse. Le sénateur Knapp, de l'Etat de New-York, souhaite la bienvenue à la délégation et exprime ses sentiments de gratitude; M. Conway, lieutenant-gouverneur de l'Etat de New-York et M. Meade, gouverneur de Vermont, adressent leurs compliments de bienvenue;

enfin le président de la Délégation française prononce le discours qu'on lira plus loin.

Après la cérémonie de l'inauguration de « La France » devant le monument de Champlain, le télégramme suivant a été envoyé à M. Rodin :

« Inauguration admirablement réussie. Buste acclamé. Admiration. H. W. Knapp, président, Hanotaux. »

Désormais, l'image symbolique de la France, façonnée par Rodin, scelle le monument de Champlain, sur la frontière des Etats-Unis et du Canada. Une inscription, gravée sur le bronze, fixe en quelques mots le souvenir d'une des plus mémorables époques de notre histoire nationale :

LE 20 JUILLET 1609, LE FRANÇAIS CHAMPLAIN

A DÉCOUVERT LE LAC QUI PORTE SON NOM.

LE 3 MAI 1912

LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE ÉLEVANT

CE MONUMENT

UNE DÉLÉGATION FRANÇAISE A SCELLÉ

CETTE FIGURE DE

LA FRANCE

Après la cérémonie d'inauguration, la délégation visite le fort français Saint-Frédéric et le fort anglais Amherst. Les vestiges de ce dernier seraient encore très importants, si, il y a quelques années, les colons n'en avaient détruit les murs, afin de se servir des pierres pour construire leurs habitations.

La visite terminée, nous traversons de nouveau la baie de Butnaga, et, vers quatre heures de l'après-midi, nous quittons Port-Henry, laissant derrière nous les nombreux amis de la France qui avaient assisté à la cérémonie.

De Port-Henry à Plattsburg, où la délégation s'arrête une heure, le train longe constamment le lac Champlain, qui s'élargit de plus en plus. Par le temps très clair, les îles nombreuses qui parsèment le lac se distinguent parfaitement. A droite, le lac étend sa nappe bleue ; à gauche, les collines, couvertes de sapins, s'étagent les unes sur les autres. Le spectacle est féerique.

A cinq heures dix, le train arrive en gare de Plattsburg, et la délégation n'est pas peu surprise de voir une foule énorme massée en face de la gare. Les habitants de cette ville, à moitié française, venaient saluer la délégation. Des automobiles nous conduisent au champ de manœuvres, où la revue des troupes de la garnison a lieu en l'honneur de la délégation.

M. Victor Boire, faisant fonctions de maire, prononce une allocution en français.

M. l'ambassadeur Jusserand, M. Etienne Lamy, le général Lebon et le comte Ch. de Chambrun parlent du haut d'une tribune à la foule de langue française devant le front des troupes.

En sa qualité d'ancien membre du Conseil supérieur de la guerre, le général Lebon s'adressant au colonel Cowles, lui adressa les paroles suivantes :

Représentant l'armée dans la Délégation française venue pour célébrer le troisième centenaire de Champlain, je veux vous exprimer, au nom de tous mes collègues de la délégation, combien nous sommes heureux qu'il nous soit donné de saluer, avant de quitter le sol des Etats-Unis, l'Armée fédérale représentée par le beau régiment que nous avons sous les yeux.

Je vous prie, Monsieur le Maire, de vouloir bien dire à M. le Colonel commandant le régiment, la bien sincère admiration que nous éprouvons tous pour ces belles troupes frontières dont la tenue sous les armes est impeccable, et dont tous les mouvements sont exécutés avec une précision et un ensemble parfaits.

Les liens séculaires qui unissent l'Armée française et l'Armée des Etats-Unis, depuis les jours glorieux où elles ont combattu côte à côte sur les champs de bataille, ont perpétué dans l'Armée française les sentiments les plus chaleureux de confraternité, dont je suis heureux de transmettre aujourd'hui l'expression à l'Armée fédérale.

Puis, au nom du président du Conseil, M. Ch. de Chambrun remercie en ces termes la population de l'accueil fait à la délégation :

It is my good fortune to find myself among you today and to be able here at Plattsburg, before this large audience, to express the grateful thanks of the french délegation for your kindly greetings. It will be my pride to have spoken these words in presence of an american regiment under arms. Gentlemen, as we all know, the french and american armies are old time acquaintances.

This one time acquaintance which found its origin on battlefields in the same struggle for freedom, has developped into a distinct friendship between two great nations. It has become enrouted in the hearts of men. Stronger than all contingencies, it is now the glorious inheritance held in common by american and frenchmen, which they derive from the best pages of their history.

We hail this friendship for which we are justly proud. We hail on the outcome of a fight for independance the origin of our two Republics. So long as our demo-


A. RODIN.

cratie institutions last they will find an initial cause for gratitude towards one another.

May time ever strenghthen these ties, increase this friendship perpetuate the work of our forefathers! As you see, Gentlemen, we have come here for that purpose, and to honour upon your shores one of our great countrymen who helped to make them known, who was the first to voice out the many fold expectations the world could find in your continent and the endowments it held in reserve for humanity.

Je suis heureux de l'occasion qui m'est offerte et à laquelle j'étais loin de m'attendre, d'adresser aux citoyens de Plattsburg rassemblés en si grand nombre les remerciements émus de la Délégation française; je suis fier aussi de les exprimer en présence d'un régiment américain sous les armes. Nous savons tous, Messieurs, que les armées de France et des Etats-Unis sont de vieilles connaissances.

Leur camaraderie sur les champs de bataille de l'Indépendance s'est transformée en une amitié durable entre les deux Nations. Cette amitié a pris racine dans le cœur des hommes. Plus forte que les contingences, elle constitue l'apanage commun que les Américains et les Français ont recueilli dans des jours singulièrement heureux de leur histoire.

Nous saluons avec respect leur amitié dont nous sommes si justement fiers. Nous saluons dans le résultat d'une lutte pour la Liberté l'origine de nos deux Républiques. Tant que dureront nos Institutions démocratiques, elles trouveront dans cette noble cause initiale un sujet de gratitude réciproque.

Puisse le temps fortifier ces liens, les resserrer encore davantage, continuer l'œuvre de nos Pères! C'est dans cette pensée, Messieurs, que nous sommes venus à vous. Nous sommes venus honorer sur vos rivages la mémoire d'un illustre compatriote qui a si largement contribué à les faire connaître, qui a été le premier à prévoir l'avenir de ce continent, à annoncer le glorieux héritage dont il doterait un jour l'humanité.

Au moment de quitter les Etats-Unis, à la fin de cette merveilleuse journée du 3 mai 1912, la délégation envoya le télégramme de remerciement suivant au président Taft :

Président Taft. Washington.

La Délégation française, à la suite de l'inauguration du monument Champlain et au moment où elle quitte le sol des Etats-Unis, exprime au président de la grande République sœur l'hommage de sa gratitude et de son respect.

Hanotaux.



A L'AUBE DE LA JOURNÉE

PAR M. RENÉ BAZIN

Nous avons ces jours derniers assisté à un bal donné par la « Société des Cincinnati ». Les descendants de ceux qui ont combattu dans la Guerre de l'Indépendance, portaient, hommes et femmes, un bijou qui rappelle cette noblesse. A Philadelphie, on nous a montré la *maison de l'Indépendance,* la cloche, aujourd'hui fêlée, qui sonna la liberté de l'Amérique, et, dans les salles du premier étage, les portraits des Américains et des gentilshommes français qui se battirent pour la même cause. Il y a partout, ici, un respect du passé, une recherche des moindres bribes d'histoire et de tradition. Les Américains réussissent, à force d'amour, à faire une grande histoire avec un court passé. Et nous? Quels mauvais trésoriers de l'histoire de France nous avons eus! Dix peuples pourraient se faire des ancêtres avec ceux que nous avons vu calomnier, oublier, effacer. La joie est vive, même si un peu de rougeur nous en vient ensuite, lorsque des étrangers célèbrent quelqu'un de ces Français d'autrefois, et nous rappellent la parenté. Nous avons eu cette joie, aujourd'hui, de l'aube à la nuit.

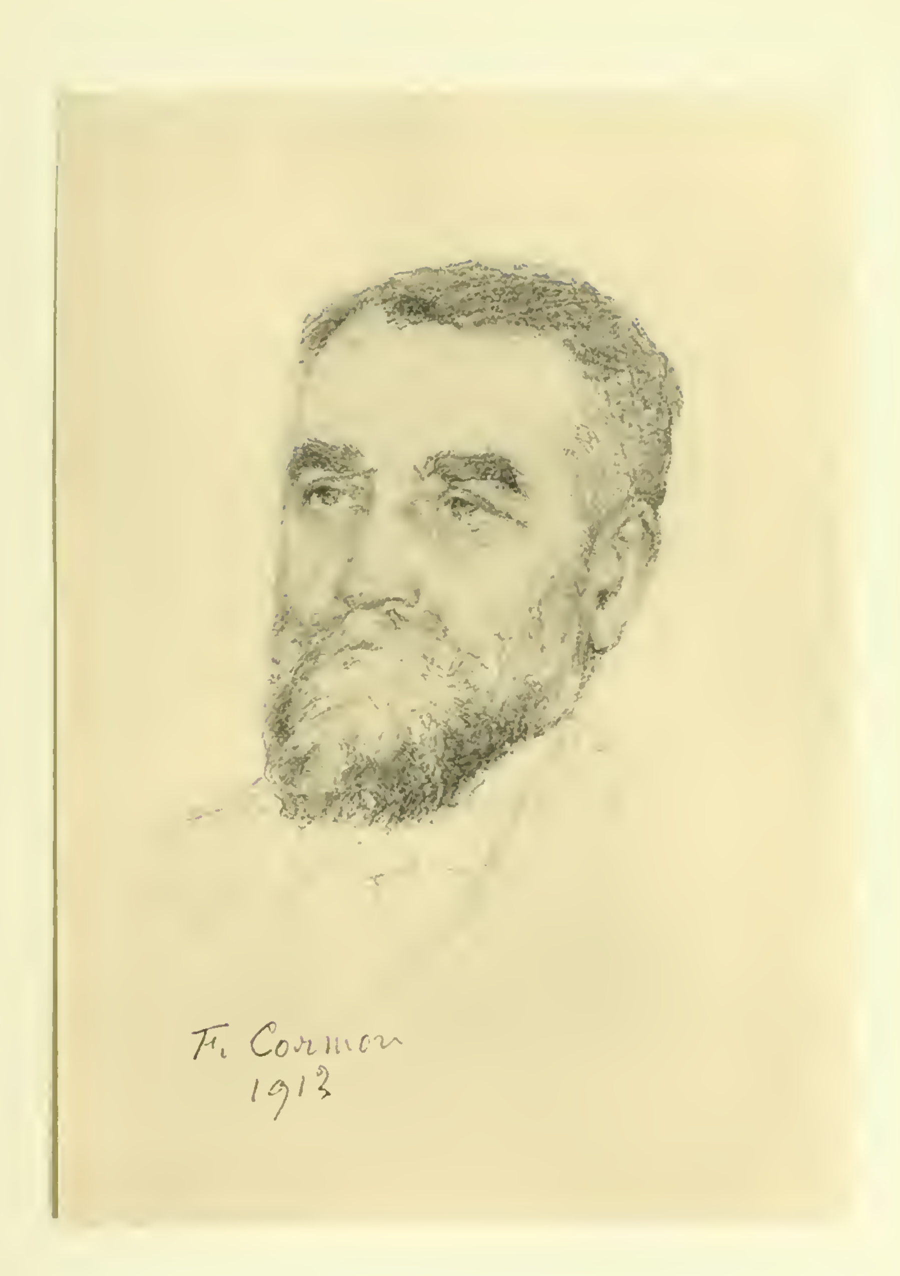
Depuis hier soir, nous voyagions en train spécial, afin de gagner les rives du lac Champlain. Ce matin, à la première heure, la sensation d'immobilité m'éveille. J'ouvre la fenêtre du Pullman, et je reconnais qu'en effet nous sommes arrêtés, sur une voie de garage, en rase campagne. Le jour est levé, le soleil ne l'est pas, mais va paraître. J'ai devant moi, à droite de la ligne du chemin de fer, des terres baissantes, herbues, sauvages, à la manière des pâtures délaissées; au delà une maison grande, sous des ormes, et au delà encore les eaux du lac, dont le luisant ne m'arrive que par lames, entre les brouillards blancs qui voyagent et qui montent. Le silence est admirable. C'est la saison — déjà passée chez nous — où les merles, à l'aube, se posent sur la pointe des arbres. Ils n'y manquent point. La dentelure des collines, au delà du lac et au-dessus des brouillards, devient d'un bleu vif, et soudain le globe du soleil dépasse le bord de l'écran. Aussitôt, un gros héron butor, qui regagne les bois, arrive au vol, les pattes en gouvernail et franchit le remblai. J'entends le bruit de rames de ses ailes courtes. J'entends venir un train, de l'extrême horizon, et le bruit est si menu

qu'il rend présente l'immensité du paysage où il se dilue. La paix primitive est encore ici. Je sors, je vois, sur la gauche de la ligne, des plans successifs de collines boisées, dont les dernières ont un air de montagnes. Ce sont les monts Adirondackse. On les appelle montagnes vertes, dans le pays, mais elles regardent le matin, et des milliards de bourgeons, tout empâtés, les habillent de pourpre. Chênes peut-être, érables probablement : ce bel érable qui a deux saisons rouges.

Vers huit heures, des automobiles viennent nous chercher. Je monte dans la première avec Hanotaux et deux autres de nos compagnons. Nous n'avons pas un long chemin à faire : une côte entre des futaies claires, un palier de peu d'étendue, un tournant à gauche, une belle courbe descendante, jalonnée d'arbres verts, et nous voici devant le perron d'une grande villa, au bord de l'eau. Nos hôtes pour la matinée, Mr et Mrs S. H. P. Pell, s'avancent sous la véranda. L'automobile s'arrête, et, à ce moment, un petit coup de canon retentit en avant. Nous regardons dans la direction d'où le coup est parti, et nous voyons l'herbe de la prairie toute constellée de drapeaux tricolores. Une seconde automobile arrive ; elle est saluée comme la nôtre. Dans la belle maison très claire, très blanche, ornée de portraits de famille et de gravures anciennes représentant les aspects d'autrefois de ce lieu tout ennobli d'histoire, nous sommes accueillis avec une grâce intelligente et une science du monde qui laisse transparaître un cœur attentif et vrai. Il y a des minutes où de simples particuliers et de simples actions deviennent des argumens en faveur d'un pays. Et je ne pourrai plus entendre médire de l'esprit américain, sans me souvenir de l'hospitalité des Américains de Ticonderoga. Le nom est le nom indien de la forteresse qui fut confiée par Louis XV au marquis de Montcalm. Les Français disaient, disent et diront encore « Carillon ». A Carillon, le 8 juillet 1758, le marquis de Montcalm n'avait que 3 570 réguliers, 87 marins, 85 Canadiens et 16 sauvages sous ses ordres, c'est-à-dire 3 758 soldats ; mais il était retranché dans les bois, et il avait un refuge, en cas de besoin. Abercromby commandait une armée de 16 500 hommes, et il s'avançait pour vaincre cet ennemi faible et pour établir définitivement la domination anglaise sur le Canada. L'heure n'était pas venue. Une fois de plus, bien que l'ennemi fût vaillant et obstiné, la France, à armes inégales, fut victorieuse. En entrant dans la maison de Mr Pell, nous nous rappelons cette date, ces chiffres, et tout leur bel honneur. Nous nous

souvenons que le matin, dans cette forêt où nous allons entrer tout à l'heure, Montcalm, enlevant sa veste et l'accrochant à une branche d'arbre, dit à ses hommes qui achevaient de garnir de pieux les retranchemens : « Enfans, la journée sera chaude. » Nous nous rappelons que, le soir, à cette même place, à la lueur longue du jour allongée par le reflet du lac, il écrivait : « Quelle journée pour la France ! La trop petite armée du Roi vient de battre ses ennemis... Ah ! quelles troupes que les nôtres ! Je n'en ai jamais vu de pareilles. »

En combien de lieux de la terre, chez les autres, notre mémoire ne pourrait-elle pas nous parler ainsi, tout bas, de la gloire de nos armes ? Mais ce qui est délicieux, c'est que la famille étrangère qui nous reçoit se souvient aussi, et qu'elle comprend, et qu'elle sait encore autre chose que de l'histoire. Tandis qu'on nous sert un premier déjeuner d'une ordonnance jolie et méditée, — il y avait jusqu'à des fruits de Californie ou de Floride jetés dans du vin aromatisé, — nos hôtes et les parents de nos hôtes nous parlent de cette France qu'ils connaissent et qu'ils aiment, de Jacques Cartier, de Roberval, de Champlain « père des sauvages », des missionnaires, de Frontenac, de Vaudreuil, de Montcalm. Ces noms revivent, et ceux des adversaires. Nous apprenons que M. Pell a voulu acheter tout le territoire où se battirent, autour de Carillon, les Français et les Anglais, afin qu'on ne puisse y bâtir d'hôtel et diminuer le caractère sacré de ce paysage. N'est-ce pas un joli trait, et appartient-il, par hasard, à cette « civilisation matérielle » dont on fait aux Américains, tantôt un reproche, tantôt un si lourd compliment ? Nous sortons de la villa ; nous traversons la prairie, et, le terrain se relevant un peu, nous sommes devant un fortin carré, en pierre, protégé par des fossés. Les propriétaires l'ont restauré, mais la plus grande partie de ces moellons sont véritablement des pierres de guerre, et les poutrelles noires des chambres ont bruni à la fumée des pipes que fumaient, dans l'hiver dur de ces climats, les enfans perdus et presque abandonnés des régiments de France. On pense à ces reproches qu'ils devaient faire, aux nouvelles apportées par les sauvages, au vent qui soufflait, à la tempête de neige, et au « quand même » qu'ils disaient tous, après avoir grogné. Le fort est pavoisé en notre honneur. Sur la façade, une plaque de bronze porte cette inscription : *Germain redoubt, constructed by captain Germain, régiment des Gardes de la Reine in 1758, by order of the marquis de Montcalm, in command of the forteress of Carillon.*



M. VIDAL DE LA BLACHE

Planche 10

Le long de l'ancien chemin couvert, tranchée aujourd'hui, nous montons vers l'intérieur des terres. Devant nous, à 500 mètres, de hauts glacis couronnent la colline, et cachent, jusqu'à la toiture, une construction qui devait servir de logement aux officiers. J'aperçois deux drapeaux claquant à la pointe de deux perches immenses, et plus bas, comme une corbeille de fleurs violettes, — mouvantes, car le vent est vif, — où ils auraient été plantés. Mais personne ne m'explique encore ce que nous allons voir. Et M. Pell, qui marche près de moi, se baissant, cueille la feuille laineuse d'une plante sauvage et me dit : « Gardez-la, en souvenir. Ici même, voilà quelques années, nous avons voulu faire une tranchée. Aux premiers coups de pioche, les ouvriers ont découvert des corps couchés, revêtus d'uniformes galonnés. L'ordre a été donné aussitôt de reniveler et de n'y plus toucher. » L'émotion nous gagne. Je continue de gravir la colline. Il faut tourner un peu pour trouver l'entrée de la forteresse de Carillon. Une douzaine de canons, en dehors, sont encore braqués sur le lac et sur la petite montagne voisine, « le mont de France », d'où tirait l'artillerie anglaise. J'entre dans l'enceinte de la forteresse. Elle est en atours de fête. Elle attendait la France. Ah ! la voici qui est venue, la France. Et elle voit, devant la façade du vieux logement de Montcalm, dix étendards de soie que le vent déplie et qui retombent, pesants, sur la hampe, carrés violets bordés de blanc, panneaux bleus barrés de rouge, panneaux multicolores, tous les étendards des régiments de France qui furent représentés à la bataille de Carillon. Les couleurs victorieuses revivent dans la lumière. Et, bien au-dessus, dominant les talus et les toits, deux grands drapeaux protègent les autres, les commandent et les expliquent : le drapeau étoilé de la jeune Amérique, et le drapeau de l'ancienne France, tout blanc, fleurdelisé. Mes yeux se sont emplis de larmes, et je crois bien que deux larmes ont coulé. Je suis sûr qu'elles disaient : « Vive cette Amérique-là, qui a le cœur profond ! » Elles disaient autre chose encore et je me sentais vivre dans la France d'autrefois, unanime.

La maison du fort est devenue un musée. Des épées, des fusils, des balles, des lettres, des clés, des bêches qui se sont battues, elles aussi, en élevant des retranchements, des gravures de plusieurs époques sont là, pendus aux murailles ou serrés dans des vitrines, jusqu'à une vieille montre que le journal de la forteresse, — conservé également, — disait avoir été perdue parmi les ruines. Nous nous attardons là, et je

vois que nos compagnons de voyage parlent moins que tout à l'heure. Mais, lorsque nous faisons le tour des talus de Carillon, et que nous observons, dans la pleine clarté de dix heures du matin, toute la contrée que commande le vieux fort, les paroles reviennent, la joie aussi. Au delà des terres descendantes, au delà du lac, étroit en ce point, les collines s'étagent, et le bleu des lointains s'affermit jusqu'à dessiner des lignes nettes sur l'azur pâle de l'horizon. Quelqu'un dit :

— N'êtes-vous pas d'avis que cela ressemble à la plaine de Pau, vue de la terrasse ?

En effet, si j'efface de mon souvenir l'image des eaux bleues, que ne rappellent en aucune façon les eaux du lac Champlain, troublées par la fonte des neiges, et qui refusent le ciel, les deux paysages ont une parenté de mouvement. L'atmosphère même est transparente ici, et favorable aux architectures étagées des lointains.

Un autre de nos compagnons, qui observe plutôt la forme longue du lac, et la couleur des arbres de premier plan, dit, presque au même moment :

— Je crois voir les Vosges, avec Retournemer et Longemer.

Tous d'ailleurs, nous reconnaissons ici des harmonies françaises.

AUX RIVES DU LAC CHAMPLAIN

PAR M. GASTON DESCHAMPS

Je voudrais écrire tout simplement, heure par heure, minute par minute, ce que j'ai vu et entendu pendant les heures trop brèves de cette journée délicieuse.

Le train stoppe auprès d'une berge de sable et de gazon, où déferle la houle du lac Champlain, un peu agité par le vent, sous les rayons d'un soleil triomphal. Le ciel est bleu. Cet après-midi sera splendide. Je demande au nègre en veste blanche, qui installe un tabouret sur la voie ferrée pour permettre aux dames de sortir des wagons :

— Où sommes-nous ?

Cet homme me répond, avec un placide sourire qui fait briller ses dents candides dans sa face noire :

— Port-Henry.

De Port-Henry, je ne vois d'abord qu'une petite baraque en bois, qui sert apparemment d'épicerie-buvette et de bureau de tabac. Sur l'enseigne je lis ces mots : *Croceries, candy and cigars*. Il y a des gens en assez grand nombre autour de cette maisonnette, dans les terrains vagues. Une rangée d'automobiles étincelantes est alignée au fond de la perspective que borne un remblai montagneux. On est venu de toutes les villes et bourgades d'alentour, de tous les villages et hameaux proches de la frontière du Canada, pour saluer la Délégation française. Une troupe de musiciens s'avance et joue la *Marseillaise*, — une *Marseillaise* lente, adoucie, comme alanguie par la tendresse affectueuse et câline de nos amis des Etats-Unis et de la Nouvelle-France. Notre *Marseillaise* se prête admirablement à cette métamorphose, et la marche guerrière de l'armée du Rhin devient aisément, lorsqu'on bat la mesure *adagio maëstoso*, un cantique d'une allure solennelle et d'une émouvante religiosité.

Tandis que les musiciens de Port-Henry reprennent le refrain de la *Marseillaise*, pour nous faire plaisir, je lis sur la caisse bleue du tambour, qui roule avec allégresse, ces mots : *Witherbee Band*. C'est-à-dire : troupe de M. Witherbee . Or M. Witherbee n'est pas du tout, comme on pourrait le croire, un chef de musique. M. Walter C. Witherbee, un des plus distingués citoyens de Port-Henry, est le président du Comité d'inauguration du monument Champlain à Crown-Point. Depuis plusieurs années, il consacre la meilleure part de son temps et de son travail à l'œuvre de commémoration américaine et française dont nous voyons aujourd'hui l'heureux aboutissement. Il s'est attaché de tout cœur à cette entreprise intellectuelle et morale. Et il a mis au service de son idéalisme tenace tout son sens pratique d'excellent homme d'affaires. J'ai su — non point par lui, car M. Witherbee est la modestie même — tout ce qu'il a fait pour la célébration du troisième centenaire de Champlain. Trésorier de la Commission de New-York, c'est lui notamment qui a fait à Washington, avec M. Hill et M. Myers, auprès du gouvernement des Etats-Unis, les démarches nécessaires afin qu'un éclat exceptionnel fût donné à ces fêtes commémoratives. Son enthousiasme méthodique et persuasif a excité la verve de plusieurs poètes américains. Grâce à lui, une

pléiade a brillé autour du phare qui doit éclairer la route des navigateurs sur la « mer des Iroquois ». Sous son inspiration bienfaisante, M. Clinton Scollard a chanté la gloire de Champlain,

A valiant son of that intrepid line
Which gave fair lustre to the fame of France.

Un autre poète, M. Percy Mac-Kaye, a célébré, dans sa *Ballade de Ticonderoga*, les héroïques défenseurs du fort Carillon. M. Daniel Cady a dédié toute une floraison de strophes lyriques aux beautés pittoresques du lac Champlain et à la vaillance du bon marin de Saintonge :

The Brouage sailor...
... Long live the Saintongeois!...

Aujourd'hui M. Witherbee a trouvé tout naturel de recruter, à ses frais, une troupe de musiciens pour nous donner l'aubade et un concert sur l'eau... On ne saurait aller plus loin dans les délicatesses de l'hospitalité. Je songe à ces vers de notre vieux Corneille :

— Quoy! sur l'eau la musique et la collation?
— Ouy, la collation avecque la musique?

Et il me semble qu'à certains moments la Jeune Amérique est véritablement « Vieille France ». Cette impression se précise encore après notre embarquement sur le bateau à vapeur qui doit nous mener sur l'autre rive du lac, au promontoire où s'élève le monument du héros de cette fête magnifique. Ce monument est encore inachevé. Mais la figure du « sieur de Champlain, géographe du roy et capitaine en la marine du ponant », est présente à toutes les mémoires, en attendant que sur le socle de granit, sous la lumière du phare, elle soit visible de pied en cap aux yeux de tous les marins en quête d'une bonne route en ces parages. Le voici, avec sa bonne face un peu large et très puissante, sa moustache relevée en crocs et sa barbiche effilée en pointe, à la mode du roi Louis XIII, ses lèvres promptes à la riposte, mais habiles à garder un secret, son grand front pensif, ses yeux pleins de rêve et cependant exercés à l'exacte connaissance des hommes et des choses par l'habitude professionnelle de surveiller les caprices de la mer inconstante, du ciel changeant et des brises variables. Son lac, cette « mer des Iroquois », qu'en ses lointaines odyssées il sillonna sur des pirogues en écorce de bouleau, manœuvrées à la pagaie

par des Hurons tatoués avec lesquels il se trouvait fort bien — étant, selon l'expression d'un narrateur de ses voyages, « homme qui ne s'étonne de rien, et de facile conversation, sachant dextrement s'accoster et s'accommoder avec ces peuples », — son lac, nous le dominons aujourd'hui du haut des bastingages d'un steamer paré du grand pavois des jours de fête. Son œuvre est accomplie. Ce qu'il a prévu, ce qu'il a prédit, ce qu'il a préparé se réalise. La civilisation s'est emparée de toutes ces contrées dont il fut le premier explorateur et dont il annonça dans ses écrits les moissons futures. Voici le paysage dont il a retracé l'image d'une façon si vive que l'on peut, après avoir lu ses *Voyages et Découvertes*, s'y orienter aisément et en reconnaître les traits : l'immensité de ce lac, dont les rives fertiles s'éloignent dans une perspective illimitée ; les coteaux couverts de forêts, les îles « où il y a quantité de noyers et vignes et de belles prairies »... A la place des campements palissadés par les Iroquois ou par les Mohicans, et tout bruissants des vacarmes du tam-tam et de la danse de guerre, il y a maintenant de riantes maisons de campagne où les hommes et les femmes d'une race apaisée pourront dorénavant abriter un bonheur qui n'est plus menacé par les impulsions déraisonnables de l'humanité primitive et barbare. A mesure que notre bateau à vapeur s'éloigne du port à travers les houles dorées par le soleil, dans la voie que le geste de Champlain a frayée, nous voyons les bâtisses de Port-Henry s'échelonner en amphithéâtre parmi les futaies de la sylve éclaircie. Sur les champs de bataille où le conquérant pacifique et brave fut obligé de faire usage de son arquebuse, il y a maintenant des chantiers de construction, des entrepôts de marchandises, des cheminées d'usine... L'horizon, sous la vaste coupole du ciel bleu, est ennobli par la blancheur des neiges qui brillent d'un éclat argenté sur la cime des monts Adirondack et de ces *Green Mountains* qui ont laissé leur ancien nom français à l'Etat américain du Vert-Mont.

Le temps est merveilleux. C'est le plus beau jour de notre voyage, un jour de lumière et de gloire, ce que les Américains appellent *glorious day*. Une jolie brise, qui vient du large, fait frissonner au drisses du navire les joyeuses couleurs des oriflammes. La Délégation française est gaie. Nous sommes heureux de regarder ce décor admirable, qui fut découvert par les yeux d'un Français. L'un de nous est particulièrement séduit par l'attrait de ce spectacle : c'est le grand peintre Cormon, désigné plus que personne pour comprendre et pour sentir

le charme de cette vision, puisque son art s'exerce et triomphe tour à tour dans la compréhension grandiose des époques primitives et dans la fine intuition des beautés imaginées par l'esthétique moderne. Nous sommes heureux de voir que son crayon attentif et scrupuleux a fixé au passage quelques-uns des aspects de la féerie qui s'offre à nos regards. Nos notes de voyages seront ainsi précisées par une illustration probe, exacte et sincère, qui eût fait les délices de l'honnête Champlain.

En l'honneur du héros de cette fête, et pour nous faire plaisir, la musique de M. Witherbee joue les airs qui plaisaient le mieux à la bonhomie des marins venus, avec Champlain, de la Saintonge ou de l'Aunis — les vieilles chansons de la vieille France : *C'est le roi Dagobert...*, *J'ai du bon tabac dans ma tabatière...*, *La bonne aventure, ô gué...*

Tandis que s'évoque ainsi, dans cette lumière pure, au-dessus de l'eau limpide, sous l'azur tendre d'un ciel de cristal, l'âme héroïque et charmante des ancêtres, notre navire, entouré de toute une escadrille de barques pavoisées, s'approche de l'estacade de Crown-Point et stoppe en face du monument Champlain. Ce monument est un phare (*lighthouse*) en granit gris, pailleté de grains de mica qui brillent au soleil comme des facettes de pierreries. La destination de cet édifice est harmonieusement adaptée à la vocation et à la gloire de celui qui fut, dans ces parages, le guide des navigateurs. En avant de ce phare, sur la proue d'un vaisseau symbolique, se tiendra, debout, l'effigie du bon pilote dont nous avons suivi le sillage... En attendant l'achèvement de la statue commencée, nous avons scellé sur le piédestal l'image de la France, modelée avec un amour infiniment délicat par la robuste main du sculpteur Rodin. Ce sera comme la marque, et pour ainsi dire le cachet de la patrie sur le monument qui commémore et consacre une œuvre française.

Au moment où cette image, voilée par les drapeaux de la France et des Etats-Unis, se découvre, apparaît aux regards des assistants, la *Marseillaise* vibre dans la lumière sonore. Nos amis d'Amérique et les Canadiens présents font entendre des applaudissements et des acclamations. Notre émotion est vive, à nous autres Français, devant cette figure où nous reconnaissons bien la force et la douceur de la mère-patrie, la droiture de ses pensées, la fierté de ses sentiments, la noblesse de ses volontés généreuses. Jamais l'invention d'un artiste

n'a mieux exprimé par le bienfait souverain de l'art ce qu'il y a de profond, de rare et d'unique dans les cœurs animés par l'impérieux désir de maintenir le domaine de la France et d'agrandir sa gloire. Le chef de la Délégation française, M. Gabriel Hanotaux, de l'Académie française, ancien ministre des Affaires étrangères, ayant à ses côtés l'ambassadeur de France, les gouverneurs des Etats de New-York et de Vermont, confie ce précieux gage de souvenir et d'espérance à l'amitié de la nation américaine. Ses éloquentes paroles sont exactement appropriées à la circonstance qui nous réunit, au décor qui nous émerveille, au caractère du grand homme dont l'admirable labeur nous donne, après trois siècles révolus, la joie de considérer en ce lieu les suites infinies d'une entreprise française. L'orateur, en retraçant la vie et l'œuvre de Champlain, nous fait voir ce qu'il y eut de cornélien dans l'âme de ce contemporain de Richelieu, et comment ce découvreur de voies nouvelles, ce bâtisseur de villes, cet initiateur de la civilisation au Nouveau-Monde, cet idéaliste prompt aux réalisations a réussi par la puissance d'une volonté réfléchie, préparant par une prudente méditation ses projets à longue échéance, sagement conçus, rapidement exécutés, ayant en un mot, comme l'a dit un historien dans la sobre et nerveuse langue d'autrefois, « les intentions de tout ce qu'il fit ».

Après M. Hanotaux, les gouverneurs de New-York et de Vermont prennent la parole. Leurs discours excellents, chaleureusement applaudis, nous montrent, une fois de plus, à quel point l'histoire de Champlain est connue en Amérique. Ils saluent en lui tour à tour l'incarnation du génie de la France (*incarnation of genius, of France*). l'honneur de la France chevaleresque (*honor and chivalry of France*). A cet explorateur, à ce colonisateur, ils donnent ce beau nom d'« honnête homme », que nos ancêtres du XVIIe siècle revendiquaient plus passionnément que tout autre titre : *navigator, explorer, honest man*...



CHAMPLAIN [1]

PAR M. G. HANOTAUX

Puisque la délégation à laquelle vous faites un si cordial accueil est venue d'Europe pour commémorer avec vous la découverte de ce lac magnifique et de la région fertile qui l'environne, par notre illustre compatriote Champlain, vous me permettrez d'emprunter d'abord à son livre le récit de cette découverte tel qu'il l'écrivit lui-même :

Champlain était parti de la région où s'éleva plus tard Québec, accompagné d'une troupe de Hurons avec lesquels il avait fait alliance pour les protéger contre les incursions de leurs puissants adversaires, les Iroquois. Les Iroquois occupaient la région qui s'étend au sud du lac.

Champlain n'est accompagné que de deux de ses hommes qui ont bien voulu le suivre. Ici commence le récit qui nous intéresse : « Je partis, dit-il, du saut de la rivière des Iroquois, le 2 juillet 1609. Le lendemain, nous continuâmes notre chemin dans la rivière jusques à l'entrée du lac. En icelle y a nombre de belles isles qui sont basses, remplies de très bons bois et prairies où il y a quantité de gibier et chasse d'animaux, comme cerfs, daims, chevreuils, ours, qui viennent de la grande terre aux dictes isles. Il y a aussi grand nombre de castors, tant en la rivière qu'en plusieurs autres petites qui viennent tomber en icelle. Ces lieux ne sont habités d'aulcuns sauvages, bien qu'ils soient plaisans pour le sujet de leurs guerres et se retirent des rivières le plus qu'ils peuvent au profond des terres afin de n'être sitôt surpris...

« Le lendemain, entrasmes dans le lac qui est de grande étendue comme de 50 à 60 lieues, où j'y vis quatre belles isles contenant 10, 12 ou 15 lieues de long, qui, autrefois, ont esté habitées par les sauvages comme aussi la rivière des Iroquois, mais elles ont été abandonnées depuis qu'ils ont eu guerre les uns contre les autres ; et y a aussi plusieurs rivières qui viennent tomber dedans le lac, environnées de nombre de beaux arbres de même espèce que nous avons en France, avec force vignes plus belles qu'en aucun lieu que j'eusse vu ; force

(1) Discours prononcé, le 3 mai 1912, au lac Champlain, au pied du monument où vient d'être scellée l'image de la France.



Comte de ROCHAMBEAU

châtaigniers, et n'en avais encore point vu que sur le bord de ce lac, et grande abondance de poissons de plusieurs espèces.

« Continuant notre route dans ce lac du côté de l'Occident, considérant le pays, je vis du côté de l'Orient de fort hautes montagnes où, sur le sommet, il y avait de la neige. Je m'enquis aux sauvages si ces lieux estoient habités, ils me répondirent qu'ouy et que c'étaient les Iroquois, et qu'en ces lieux, il y avoit de belles vallées et campagnes fertiles en bleds, comme j'en ai mangé audit pays avec une infinité d'autres fruits ; et que le lac allait proche des montagnes qui pouvaient être esloignées, à mon jugement, de quinze lieues. J'en vis, au midy, d'autres qui n'estaient pas moins hautes que les premières, hormis qu'il n'y avait point de neige. Les sauvages me dirent que c'estoit où nous devions aller trouver leurs ennemis et qu'elles estoient fort peuplées... »

Telle fut, Messieurs, d'après la loyale simplicité du récit, cette découverte, origine de tant d'autres et point de départ de la civilisation sur cette partie du nouveau continent. Comment ne serions-nous pas émus quand nous évoquons ici-même, trois siècles après, un tel souvenir ? Voici cet homme vigoureux et simple, un enfant d'une bien petite ville de la France lointaine, dans ces contrées inconnues, perdu avec ses deux compagnons d'aventure. Il s'est attaché à ces peuples indigènes qui lui ont fait bon accueil et qui lui ont demandé secours. Ce secours, il le leur apporte ; il va avec eux au-devant de leurs ennemis ; il cherche en même temps la route et le commerce libre pour la nouvelle colonie qu'il projette de fonder (car c'est un homme réfléchi), il cherche aussi, nous le savons par lui-même, un chemin vers l'Ouest, ce fameux chemin qui doit conduire par le Nord de l'Amérique vers la Chine, et qui a été le rêve de tous les navigateurs et explorateurs du XVIe et du XVIIe siècles.

Le voilà sur les eaux de ce beau lac dont il saura bientôt qu'il est le premier d'une série d'autres grands lacs reconnus plus tard par lui. Il devine une grande voie de communication intérieure, sans savoir où elle conduit. Il trouve un pays fertile, du blé, de la vigne ; il reconnaît les arbres de son pays, le châtaignier si abondant dans la province française d'où il vient et qui lui rappelle le pays natal ; il mesure de l'œil ces hautes montagnes, qui sont là toujours devant nous, les unes, celles du Nord, comme aujourd'hui encore couvertes de neige, les autres, celles du Sud, où les neiges sont fondues ; il sait qu'une plaine

riche et peuplée s'étend au sud : c'est l'emplacement où se développera plus tard une des plus riches civilisations du monde. Mais devant lui, tout cela est dépeuplé, solitaire, ruiné par l'état d'hostilité permanente des tribus barbares, les unes contre les autres. Quoi qu'en ait prétendu plus tard le paradoxe de Jean-Jacques, la guerre n'avait pas attendu la civilisation pour désoler ces contrées.

En juillet 1609, quand Champlain commença par cette belle marche en avant le cycle de ses découvertes, la France était gouvernée par le roi Henri IV. Elle s'arrachait par le chaud rayonnement du patriotisme et de la tolérance à la longue misère des guerres civiles.

Comme un bourgeon au printemps, gonflé de sève et de vigueur, elle sentait naître en elle toutes les puissances du grand siècle, pleine de vertus et pleine d'hommes; Champlain était un de ces hommes-là.

Je voudrais pouvoir vous le peindre tel qu'il se montre lui-même dans les livres sincères qu'il nous a laissés. Issu d'une modeste famille de Brouage, fils, dit-on, de simples pêcheurs, il était né vers 1570. Il avait donc 40 ans quand il était ici en 1609. Il suivit d'abord les diverses fortunes de l'armée et de la marine; il navigua même au service de l'Espagne, ce qui le conduisit en Amérique, au Mexique et à l'isthme de Panama. Il a laissé le récit de cette navigation, et, — fait qui indique immédiatement la portée de son esprit réfléchi et de son imagination puissante, — ayant vu du haut des montagnes de l'isthme, les deux océans, il conçoit le projet d'un canal — ce sont ses propres expressions — « par lequel on racourciroit le chemin de plus de 1 500 lieues ».

N'est-il pas singulier qu'un Français ait indiqué, le premier peut-être, l'œuvre gigantesque qu'un autre Français devait entreprendre moins de trois siècles plus tard.

Champlain est de retour de ces premiers voyages, il vient à la Cour offrir ses services à Henri IV. Celui-ci le distingue et s'intéresse à lui, et ce n'est pas une chose indifférente de voir ce roi populaire en contact avec le grave et rude marin. Une expédition vers l'Amérique s'organisait, alors, par les soins d'un combattant d'Arques, ami et compagnon de Henri IV, Aymar de Chastes, qui, en bon Dieppois, connaissant le profit qu'on pourrait tirer des terres nouvelles, s'était fait donner par le roi le monople du trafic dans ces régions. Il charge d'une expédition préliminaire un de ses amis, Du Pont Gravé, homme sage, habile et d'une grande expérience, dit le Père Charlevoix. Du Pont

Gravé cherche des hommes, et il trouve Champlain. Pendant trente ans, Pont Gravé fut le compagnon de Champlain qui le vénérait « comme un père ». La rencontre de ces deux hommes fut décisive pour la naissance à la civilisation de l'Amérique du Nord et du Canada.

Ils mettent à la voile le 15 mars 1603 et arrivent à Tadoussac le 24 mai. C'est alors que commence cette série d'explorations et de travaux qui a pour point de départ, pour ainsi dire, la découverte du lac Champlain.

Quelle fut la part prise par Champlain à l'établissement de la colonie du Canada, je n'ai pas à le rappeler ici, mais ce que je dois remarquer, ce sont les traits qui distinguent l'homme dont le souvenir demeure non seulement dans le Dominion où il est considéré à juste titre comme le « Père de la Patrie », mais ici même où son rôle, moins décisif, est pourtant si remarquable.

Champlain a, selon un mot qui a été dit à propos de son illustre contemporain et son protecteur par la suite, le cardinal de Richelieu, « les intentions de tout ce qu'il fit ». Il réfléchit beaucoup et agit sans trêve, présentant ainsi deux des traits les plus frappants du caractère français et du caractère américain combinés avec un autre qui les domine tous, le bon sens. Courage, réflexion, imagination, bon sens, tels sont les termes qui définissent Champlain. Telles sont aussi les qualités qui distinguent les meilleurs types de la race et qui se sont conservées traditionnellement dans cette belle émanation de la nation française qu'il installa sur ces rivages.

J'ai dit la portée vraiment exceptionnelle de son imagination ; il avait, comme vous l'avez remarqué, beaucoup d'avenir dans l'esprit puisqu'il a eu, le premier, peut-être, la conception du canal de Panama.

Je trouve une autre preuve de sa pénétration presque prophétique; dans un autre passage de ses écrits, son œil perçant voit ce que la région qu'il parcourt sera dans l'avenir. Il trace d'avance l'esquisse de ce que devaient être les futurs États-Unis, dans ce conseil mémorable qu'il donne à son roi, le roi Louis XIII.

« Il faudrait, écrit-il en 1632, que sous le règne du roi Louis le Juste. la France se vît enrichie d'un pays dont l'étendue excède plus de 1.600 en longueur et, en largeur, plus de 500, et cela sur un continent qui ne laisse rien à désirer par la bonté de ses terres et pour l'utilité qu'on en peut en tirer, tant pour le commerce que pour la douceur de la vie...

« La communication des grandes rivières et des grands lacs qui sont comme des mers traversant ces contrées rendent une si grande facilité à toutes les découvertes dans le profond des terres, qu'on pourrait aller de là aux mers d'Occident, de l'Orient, du Septentrion et de là s'étendre presque « jusques au Midy ».

L'Occident et le Midi, c'est la Californie et la Louisiane ; encore une fois, c'est l'esquisse des États-Unis.

Mais Champlain rêvait que cette vaste domination coloniale fût une domination française.

S'il m'était possible de suivre dans toutes ses péripéties la vie singulière de cet homme qui unit toujours dans un très juste équilibre la pensée à l'action, je peux dire que je tracerais le portrait d'un exemplaire incomparable de l'espèce humaine. Avec moins d'autorité et de science, mais avec plus d'énergie et d'efficacité immédiate, il est le digne contemporain de l'illustre Walter Raleigh.

Champlain était, d'après un portrait, un homme court, assez gros, la figure à la fois rude et bonne, le nez fort, les yeux doux, la chevelure longue et sans apprêts, la moustache et la barbiche à la hollandaise avec, sur la fin, quelque chose de las et de résigné, qu'explique la dépense de forces physiques et morales qu'il dut faire pour lutter, pendant toute une vie, contre la nature et contre les hommes. Si je l'imagine dans ma pensée, je le vois tel qu'il se peint lui-même, perdu dans la « sylve » immense, accompagné de quelques sauvages portant ses canots et de quelques compagnons qui ont juré de le suivre partout. Lui-même porte sa charge, met la main à la pâte. Champlain et les siens marchent dans cette forêt vieille comme le monde, mais ravagée par les cyclones ; il faut escalader des fûts d'arbres, franchir des ruisseaux, des marais et des fleuves, contourner sans cesse des amas de branches et de racines.

Après avoir marché tout le jour, ils s'arrêtent chaque soir auprès d'un ruisseau ou d'un étang ; allument du feu pour se préserver contre l'intolérable piqûre du moustique, tendent leurs filets et veillent alternativement pour se préserver de la surprise des bêtes et des hommes.

Qui dirait que ce Robinson Crusoé est un fondateur d'Empire ? ou plutôt, qui ne comprendrait que la vie est ainsi faite et que pendant des siècles, elle fut ainsi pour les milliers de vaillants qui persévérèrent et jetèrent les bases d'une des grandes civilisations planétaires. Combien de fois, comme Champlain, ont-ils traversé la mer

sur les caravelles jaugeant à peine une centaine de tonneaux ? Combien de fois ont-ils bravé la mort, combien ont péri inconnus ? A quel prix les familles se sont-elles implantées sur ce sol énergique et fécond, mais qui se défendait, si j'ose dire, avant de s'avouer vaincu par la volonté humaine.

Toutes ces vertus, Champlain en donne l'exemple, mais ce qui le caractérise toujours, c'est sa haute et puissante réflexion, ses vues décisives sur l'avenir ; il comprend que toute colonie qui doit prospérer doit « se suffire à elle-même » et ne pas compter exclusivement sur la mère-patrie. Il sème, il plante, il bâtit, il nourrit ses bestiaux, construit des forts et les arme ; il se mêle aux affaires des sauvages ses voisins, cherche par tous les moyens à pénétrer parmi eux, à les comprendre, à les convaincre.

Surtout, il a une divination étonnante pour découvrir les lieux propices aux grands établissements ; c'est ainsi qu'il fonde Québec, qu'il marque le lieu où s'élèvera Montréal, qu'il indique l'emplacement de Boston. Je n'aurais pas complété ce portrait si je n'avais rappelé quelle était la conduite de Champlain envers les indigènes du pays qu'il occupait au nom de la France. « Par sa complaisance envers eux, dit le père Charlevoix, il gagnait le cœur des sauvages. Ils l'ont vu vivre au milieux d'eux, vivre de leur vie, combattre avec eux. Ils l'ont considéré comme un père, l'ont pris comme un arbitre de leurs différends. Pour eux, Champlain était l'image de la France, l'âme de la colonie, la colonie elle-même. »

A tous les points de vue, l'activité de Champlain n'est plus seulement celle d'un brave et habile explorateur, elle est véritablement celle d'un homme d'État, et c'est ainsi qu'il agit finalement lorsqu'il présente au cardinal de Richelieu (digne de le comprendre) le plan de la « Compagnie des Cent associés » ; c'est ainsi qu'il agit encore lorsque, en 1628, il défend Québec assiégé par les Anglais ; c'est ainsi, enfin, que par son heureuse ténacité, et ses habiles négociations, il rend à la France Québec et le Canada qui paraissaient perdus une première fois, et qu'il couronne son œuvre par le rétablissement, pour plus d'un siècle, d'une belle colonie en plein élan et en plein essor, il mérite ainsi doublement le beau nom de « père de la patrie ».

En présence de tels services, il est permis de se demander, Messieurs, quel est le flambeau qui guide de tels hommes, quel est l'idéal vers où ils tendent.

Pour Champlain, la réponse est simple, comme son action elle-même. Tout d'abord, il est animé par un profond sentiment religieux, il veut conquérir des terres nouvelles à la foi du Christ. Champlain est une âme pieuse. Il accepte le devoir de catholicité et de propagande dans son expression la plus haute ; il admet, comme tous ses contemporains, cette formule que dicte une foi ardente : l'unité du genre humain dans son devenir, comme il est un dans ses origines et dans sa loi morale.

Champlain agit aussi par un motif patriotique ; il entend que son pays ne soit inférieur ni à l'Angleterre, ni à l'Espagne, ni au Portugal, ni à la Hollande, les grands peuples maritimes et coloniaux, dans l'exploration et la mise en valeur des terres nouvelles. Il agit pour développer le commerce national et international, confiant dans la richesse et la fertilité des pays qu'il parcourt. Il agit au nom de la science géographique, curieux de trouver les chemins nouveaux qui réuniront l'Asie à l'Europe par l'Amérique du Nord. Enfin, tranchons le mot, il agit pour la gloire, désireux de laisser un nom béni sur les lieux où il fonde des villes et dans sa mère-patrie.

Or, plus heureux que bien d'autres de ses contemporains et de ses rivaux, ces divers résultats, il les a obtenus. Cette noble vie réussit, en somme, dans toutes ses entreprises. Et aujourd'hui, après trois siècles, nous voici réunis, les fils de la terre qu'il colonisa et les fils de la mère-patrie, qu'il servit ; nous voici tous réunis pour célébrer sa mémoire.

Les Etats de Vermont et de New-York élèvent ce monument porte-lumière à la gloire d'un des premiers Européens qui vit leurs territoires et qui devina leur future prospérité. Une délégation française est venue pour remercier les bâtisseurs de ce magnifique monument et pour sceller sur son socle, en signe de gratitude, une image de la France.

Cette œuvre d'un de nos plus grands sculpteurs, Rodin, est de dimension modeste, mais elle dit bien ce que nous avons voulu exprimer ; elle témoignera, parmi vous, de la qualité du goût français ; elle vous dépeindra la France telle que nous, Français, nous la concevons, telle que nous l'aimons. Voyez cette physionomie à la fois souriante et grave, ces traits délicats et purs, ces joues pleines indiquant la santé, ce regard droit marquant la résolution et la sincérité. Voyez le sourire indéfinissable qui fleurit sur ce visage, exprimant

l'entrain et la joie de vivre; voyez le casque de cheveux auréolant cette noble figure, ce pli de l'épaule qui indique une armure : n'est-ce pas tout ce que l'on peut réunir de droit, de clair, de vif, de hardi, de mutin sur une physionomie humaine? Voilà ce que notre grand sculpteur a su traduire en ce langage incomparable qui est celui de l'art.

C'est la France telle qu'elle veut être et telle qu'elle est. La France des Croisades, la France de Jeanne d'Arc, de Louis XIV, de Napoléon, de la Révolution, la France des Richelieu et des Champlain; cette France ne peut pas oublier ceux qui ont travaillé et souffert pour elle, elle est fidèle à leur mission, elle garde leur souvenir et allant, les mains tendues, vers ceux qui se souviennent, elle répond aux amitiés et aux sourires qui vont vers elle, par un sourire et par une sincère amitié.

Or, ce sourire, cette amitié, elle les trouve toujours accueillants sur la terre américaine. Nous ne savons, nous Français, comment exprimer les sentiments qui nous animent en présence d'une si continuelle et si active sympathie.

Pour ne parler que des faits les plus récents, en 1910, une statue du grand Washington a été offerte à Versailles par l'Etat de Virginie; en décembre, la capitulation de Yorktown par J.-P. Laurens a été solennellement inaugurée dans le Palais de Justice de Baltimore. En 1911, des monuments commémoratifs ont été élevés à Savannahs, à Annapolis, à Mobile. Partout nous trouvons des preuves mémorables des sympathies américaines. Comment n'aurions-nous pas répondu?

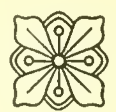
Et c'est pourquoi, ces faits et tant d'autres analogues nous ayant été signalés par la vigilance de l'ambassadeur de France à Washington, le comité France-Amérique, encouragé par le Gouvernement français, a pris l'initiative d'une souscription pour apporter au phare de Champlain un souvenir de la gratitude française. La souscription compte au premier rang le Président de la République française, M. Fallières; M. le Président du Conseil des ministres, Raymond Poincaré; M. l'Ambassadeur de France à Washington, M. Jusserand, la plupart des ministres français et un grand nombre de nos compatriotes, tenant à exprimer leur reconnaissance et leur sympathie à la République américaine.

La délégation ici présente n'a pas de caractère officiel, mais

M. Jusserand l'accompagne comme représentant du Gouvernement français et M. le comte de Chambrun y figure en qualité de représentant de M. le Président du Conseil. Les plus grandes institutions françaises y ont aussi leurs représentants : l'Institut de France, le Parlement, l'Armée française, le Conseil d'État, l'Université, l'Industrie, le Commerce, la Presse; enfin les descendants de trois des familles qui ont manifesté dès l'origine leur sympathie à la cause franco-américaine.

L'amitié, c'est sur ce mot que je veux finir, car il exprime le caractère réel du sentiment qui anime le Comité France-Amérique et que sa délégation s'est efforcée de traduire en venant parmi vous. Amis de la grande démocratie américaine, nous lui disons : Acceptez cette amitié qui s'offre à vous et, en échange, gardez-nous la vôtre. Nous n'avons rien de plus à vous offrir que cette image de ce que nous aimons le mieux au monde, la France; et nous ne vous demandons pas autre chose que de comprendre combien ce sentiment est vif, spontané, et sincère.

Puisque la démocratie américaine est à la tête des grandes civilisations humaines, puisqu'elle marche toujours en avant, sans oublier cependant les liens qui l'attachent au passé, puisqu'elle a le cœur noble, l'âme généreuse; puisque, selon la parole de l'écrivain latin, rien d'humain ne lui est étranger, nous venons lui rappeler que ces sentiments sont aussi ceux qui animent la démocratie française; et de même que les deux pensées sont aujourd'hui dans le même monument, de même unies que les deux vocables sont rapprochés dans le nom de notre Comité France-Amérique, nous vous prions que le souvenir de cette cérémonie reste fixé dans vos cœurs. Nous vous confions l'image de notre belle France. Veillez sur elle comme sur un gage éternel de gratitude, de dévouement et d'amitié.





Comtesse de ROCHAMBEAU

LA REVUE DE PLATTSBURGH

PAR M. G. DESCHAMPS

Le train, depuis Port-Henry, a longé toute la rive gauche du lac Champlain. J'aperçois, au passage, des plages de sable doré, des coteaux pleins d'ombre et de feuillage, des pins dont la verdure brillante étincelle sur l'azur des eaux bleues. Voici l'île Valcour... Quel dommage de ne pouvoir s'arrêter à toutes les stations de ce chemin de fer, jalonné par des villages aux noms français.

Plattsburgh est la dernière ville américaine avant la frontière du Canada. Elle est pleine des souvenirs de la guerre de l'Indépendance. Le gouvernement fédéral des États-Unis y a établi une forte garnison. Ici encore, des automobiles rapides nous attendent. Le propriétaire d'un de ces véhicules étincelants m'enlève littéralement au seuil de la gare, m'emmène à toute vitesse et me dit, chemin faisant, d'un ton calme et réjoui :

— Je suis Français, monsieur. Voici mon fils Raymond... Nous n'avons qu'une demi-heure pour voir nos gens du pays. Et dame! nous voulons en profiter.

Tout cela est dit avec un savoureux accent de terroir. C'est l'accent de chez nous... L'auto stoppe à l'entrée d'un champ de manœuvre où le cinquième régiment d'infanterie de l'armée régulière des États-Unis est rangé en bataille. Le gouvernement américain veut, à cette dernière étape sur son territoire, nous faire un grand honneur que nous devons sans doute à la présence dans la délégation du général Lebon, ancien commandant en chef de notre premier corps d'armée.

Le général prend place sur une estrade en avant de la tribune du public. La musique du régiment joue la *Marseillaise*, à laquelle succèdent les notes graves de l'hymne américain : *the Star Spangled Banner*. Le maire de Plattsburgh nous adresse, en français, un compliment de bienvenue. La parade commence aussitôt. Très belle présentation des troupes par un jeune colonel, qui manie fort élégamment un cheval fougueux, et qu'entoure un état-major d'officiers vêtus d'un uniforme sobrement rehaussé de galons d'or et d'aiguillettes de soie bleue. Défilé impeccable, les sections bien alignées, le pas relevé, l'al-

lure très militaire. Au passage du drapeau étoilé, tous les assistants se lèvent et se découvrent. Cette scène est encadrée par un fond de montagnes et par la ligne bleue du lac, déjà illuminé de rayons obliques par le déclin du soleil. Après le passage des voitures régimentaires, le colonel, suivi des officiers, s'avance au-devant des tribunes, et d'un geste large, nous salue de l'épée... La nation américaine ne pouvait faire un plus magnifique adieu à une délégation où figurent les descendants de Rochambeau et de LaFayette, et qui appartient à une nation fidèle aux traditions d'une mémorable fraternité d'armes.

LA SIGNIFICATION DE LA JOURNÉE DE CHAMPLAIN [1]

PAR M. VIDAL DE LA BLACHE

Au cours du voyage qu'a fait une délégation française pour apporter son hommage à la mémoire de Samuel Champlain, il y eut une journée intéressante entre toutes dont, j'en suis sûr, aucun de nos compagnons n'a perdu le souvenir. Plusieurs ont exprimé avec éloquence l'impression qu'ils en ont gardée. Des impressions de voyage sont furtives d'ordinaire ; elles se nuisent par leur multiplicité même, et le train quotidien de la vie a bientôt fait de les reléguer dans ces limbes où dorment tant de souvenirs. Cependant, l'image de cette journée n'a pas cessé, après quelques mois, de jaillir aussi nette à l'appel de la réflexion.

Telle est la vertu des contrées qui sont marquées du sceau de l'histoire ! Reconnaître les paysages qui ont frappé les yeux de Champlain, fouler du pied les restes des palissades sur lesquelles a coulé le sang des soldats de Montcalm, est certes chose émouvante. Si précieux toutefois que soient ces souvenirs, ils n'ont toute leur valeur et tout leur sens que dans la chaîne des événements qui les ont précédés et qui

(1) Discours prononcé à la séance plénière de l'Institut de France le 25 octobre 1912 sous le titre : « Une journée aux bords du lac Champlain. »

les ont suivis. La vue des lieux rend cet ensemble sensible et saisissant. Elle a une singulière puissance de condensation pour montrer en raccourci ce que l'histoire montre distant.

Or, la contrée que nous parcourûmes ce jour-là était en quelque sorte prédestinée. Entre le Saint-Laurent et l'Hudson, ces deux portes de l'Amérique du Nord, elle est, par ses eaux, ses seuils, ses « portages », le passage naturel. Ce fut, même avant les Européens, un lieu de rencontre de peuples. Ils s'y sont heurtés, en effet, les uns après les autres : Iroquois et Hurons, Anglais et Français, Anglais et Américains de l'Union ; et, l'importance des événements grandissant avec celle des acteurs, l'enjeu étant sans cesse doublé, c'est là qu'en définitive sont venues se jouer les parties décisives qui ont réglé le sort de l'Amérique.

Ces souvenirs naissaient en foule dans notre esprit et prenaient forme, quand nous visitions la scène qui leur a servi de cadre. Ils se synthétisaient d'eux-mêmes, à mesure que défilaient, en une vision rapide, ces lieux dont chacun marque une date et comme une péripétie dans un des grands drames de l'histoire.

Partis, le 1er mai au soir, de New-York, encore dans l'étourdissement de la grande ville, nous nous trouvions, le lendemain à l'aube, transportés comme par enchantement dans un paysage recueilli, presque solitaire. C'était une sorte de labyrinthe de bois, de montagnes et de monticules, de bras de rivières et d'îlots; et cette apparente confusion d'une nature où les formes se mêlent et s'enchevêtrent, ajoute encore par je ne sais quoi d'inachevé à cette impression de solitude, propice à l'évocation du passé.

A un quart de lieue environ du point où nous avions quitté le chemin de fer, nous arrivâmes sur la berge d'une rivière sinueuse, dont les eaux jaunies par la fonte des neiges ne rappelaient qu'assez mal la limpidé de leur bassin d'origine. C'est l'émissaire par lequel le lac que les jésuites avaient baptisé le Saint-Sacrement et qui porte aujourd'hui le nom de lac George, communique avec le lac Champlain. Il se resserre en formant un coude au pied d'une colline boisée. Frappés de l'avantage de la position, nos Français du XVIIIe siècle l'avaient choisi pour y bâtir un fort : le fort *Carillon*, connu aujourd'hui sous le nom indigène de *Ticonderoga*. On songeait involontairement, en ces lieux encore imprégnés de sauvagerie, aux scènes et aventures dont Fenimore Cooper a charmé notre enfance.

Mais combien la fiction pâlit devant l'histoire! Nous nous trouvions sur le champ de bataille où se livra, le 8 juillet 1758, entre Montcalm et les Anglais, une des actions les plus meurtrières qui aient signalé la rivalité des deux peuples.

Ce coin de terre historique, tour à tour propriété de l'État de New-York et de l'Université Columbia, est passé depuis 1818 entre les mains d'une ancienne famille new-yorkaise. Les descendants de M. William F. Pell se sont fait honneur de conserver les souvenirs dont ils ont le dépôt. Ils ont pratiqué des fouilles, qu'ils se proposent de poursuivre. Déjà le fort est restauré à peu près dans son ancien état. Des restes ont été exhumés ; et dans les salles basses nous visitâmes une sorte de musée où sont pieusement recueillies quelques-unes des reliques que ces fouilles ont découvertes : des armes, des balles, des débris d'uniformes, une médaille trouvée sur un officier français. Peu à peu, par des acquisitions successives, le domaine s'agrandit : on s'efforce d'empêcher ainsi les déboisements qui modifieraient la physionomie de ce paysage dans son aspect semi-archaïque. On sait que, par une précaution assez justifiée contre ses propres entraînements, le peuple américain a mis en réserve certains sites où la nature conserve son originalité vierge : ce n'est pas une moins heureuse idée que de ménager une sorte de *réserve* historique, pour conserver à des événements mémorables le cadre qui leur convient.

Tout, dans la maison de villégiature où nous accueillit une courtoise hospitalité, respire l'amour et le respect du passé : meubles, gravures, vieux emblèmes, disposés à la mode d'autrefois en des pièces exiguës que précèdent et qu'éclairent ces portiques ou *vérandas* chers à tous les anciens colons anglo-américains, depuis la Nouvelle-Angleterre jusqu'à la Virginie. Nos souvenirs, encore sous l'impression d'un récent pèlerinage, se reportaient à cette maison de Mount-Vernon, où George Washington, s'il revenait à la vie, retrouverait jusqu'au moindre détail le milieu où il a vécu. Et nous étions frappés des efforts que fait ce peuple, encore si jeune sur le continent qu'il habite, pour y imprimer ses souvenirs et les incorporer au sol!

Nous fûmes donc guidés à travers les abords de la forteresse. Des bannières aux couleurs des régiments de Languedoc, Roussillon, Béarn, Guyenne, Berry, de la Sarre et de la Reine, qui prirent part à la bataille, flottaient sur des mâts devant le fort. Nous vîmes les levées de terre qui marquent les retranchements faits avec des abatis

d'arbres, que, dans les journées et les nuits qui précédèrent l'action, élevèrent fiévreusement les soldats de Montcalm. C'était une petite armée de 3.500 hommes, contre laquelle s'avançaient 14.000 hommes commandés par le général Abercromby. Nous vîmes les collines boisées sur lesquelles apparurent, le matin du 8 juillet, les Iroquois et les coureurs de bois qui précédaient l'armée ennemie. Pendant toute la journée, nos troupes, encouragées par Montcalm, assisté de ses lieutenants de Lévis et Bourlamaque, de son aide-de-camp Bougainville, le futur navigateur, repoussèrent des assauts furieux. Le soir, 2.000 ennemis jonchaient le champ de bataille. Le lendemain, tout avait disparu; les montagnes étaient rendues à la solitude et au silence.

Il paraît que, dans la détente qui suit le combat, Montcalm, qui, pendant l'action, semblait animé d'un entrain et d'une sorte de gaieté guerrière, éprouva une émotion de gravité religieuse. Il rapporte à la volonté divine le mérite de son succès; et c'est à des réminiscences de prosodie classique qu'il fait appel pour exprimer la pensée de recueillement et d'action de grâce qui a traversé son esprit. Ce vainqueur composa des vers latins. L'Académie française eût aimé ce soldat lettré, nourri de César et de Plutarque, et sachant, aussi bien que le roi-philosophe dont le renom remplissait alors l'Europe, « faire avec la modestie d'un sage les honneurs de sa victoire ».

Faut-il ajouter que cette journée ne fut qu'une dernière lueur de fortune? La position si vaillamment défendue dut être évacuée par nous, un an après. Mais le sort de la contrée n'était pas encore définitivement scellé. Le matin du 10 mai 1775, la garnison anglaise dormait paisiblement dans le fort, lorsqu'elle fut surprise par les *boys* américains du Vermont, entraînés par Stephan Allen « au nom du Grand Jéhovah et du Congrès national ».

Quelques heures après cette émouvante visite, nous étions transportés sur les bords du lac Champlain, près du village de Port-Henry, dont les maisons ramassées autour d'un clocher, spectacle assez rare aux États-Unis, semblent annoncer déjà le voisinage du Canada français. Une demi-heure de traversée nous conduisait sur la rive opposée, au promontoire de Crown-Point. Là, se dresse le monument érigé, il y a trois ans, par les États riverains de New-York et de Vermont, pour célébrer l'anniversaire de la découverte du lac Champlain le 4 juillet 1609. La France venait à son tour s'associer à cette commémoration et apposer sa signature au piédestal du monument, par

l'offrande d'une effigie où elle est personnifiée dans sa grâce et sa fierté par un grand artiste.

Ce promontoire domine l'endroit où le lac se resserre vers le Sud. Il y avait là, comme à Ticondéroga, un point stratégique, une « clef des eaux », disaient nos Français. Les ruines de forteresses qui se trouvent à peu de distance, et où l'on déchiffre encore quelques traces d'inscriptions françaises, disent combien ce poste fut disputé au XVIIIe siècle. Mais la pensée se portait au delà, vers une rencontre plus mémorable qui se produisit probablement à cet endroit même. En mai 1609, Samuel Champlain, associé à ses alliés Algonquins de Québec, venait de remonter le Saint-Laurent, et s'avançait sur les eaux inconnues du lac. C'était, par une coïncidence remarquable, quelques mois avant qu'un capitaine anglais au service de la Hollande, Hudson, parti de l'endroit où New-York commençait à naître, remontât le fleuve qui lui doit son nom : l'Amérique du Nord s'ouvrait la même année à deux battants. « Nous allions, raconte Champlain, doucement et sans mener bruit, le 29 du mois, quand nous fismes rencontre des Yroquois sur les dix heures du soir, au bout d'un cap qui advance dans le lac du côté de l'Occident, lesquels venoient à la guerre. » Dans l'action qui s'engagea le lendemain, les armes à feu assurèrent à Champlain et ses alliés une victoire facile, qu'il est permis de regretter, car elle alluma chez les vaincus une inextinguible haine. Nous fûmes désormais engagés dans un engrenage de luttes.

Ce n'était cependant pas des idées de querelles et de guerres qui hantaient l'esprit de Champlain. Quand ces grands découvreurs d'autrefois apercevaient devant eux ces horizons qui reculaient sans cesse, ces contrées qui paraissaient sans limites, ces peuples nouveaux qui avaient échappé à l'Évangile, une sorte d'éblouissement s'emparait d'eux ; et dans cette fermentation d'idées, le merveilleux se confondait parfois avec le réel. « Le sieur de Champlain, Xaintongeois, capitaine ordinaire pour le Roy en la marine », était une tête sage et un cœur ardent. Il avait beaucoup vu et beaucoup réfléchi au cours de ses voyages. Son imagination s'était enflammée devant l'isthme qui continue encore pour un an ou deux à séparer l'Atlantique du Pacifique. Maintenant, il voyait devant lui s'étendre des avenues aquatiques, par delà lesquelles les rapports indigènes en signalaient d'autres. Quelles perspectives s'ouvraient donc ainsi ? Était-ce la voie tant cherchée vers l'Extrême-Orient de la Chine ? Et « ce monde nouveau », — l'expres-

sion est de lui, — se résumant dans le nom de Nouvelle-France, prêtait à ce mot une grandeur dont nous avons peine aujourd'hui à concevoir l'idée. Un enthousiasme contenu court à travers ses récits empreints d'une mâle et naïve éloquence. Tel nous aimâmes à nous le représenter sur les lieux qu'il a illustrés, tel le fit revivre, en effet, notre confrère M. Hanotaux, dans le discours où il lui rendit hommage.

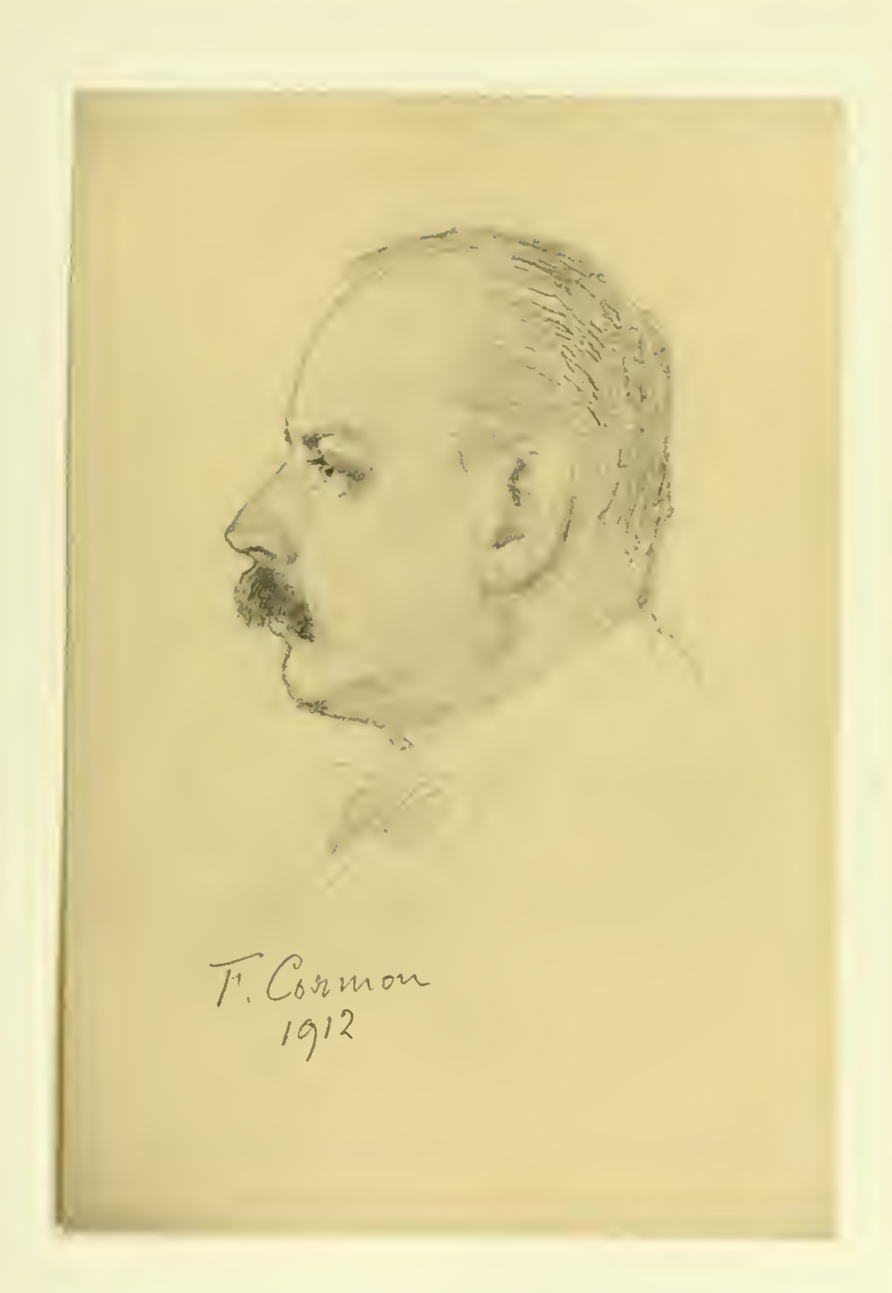
Ce fut une cérémonie très belle dans sa simplicité. Autour de nous, familièrement, se pressaient les gens des environs : honnêtes figures de fermiers, quelques-uns d'aspect puritain ; foule attentive, dans laquelle se mêlaient quelques Franco-Canadiens, car nous nous trouvions déjà près de la limite actuelle des langues. Tandis que l'orateur se plaisait à citer les expressions par lesquelles Champlain décrit le paysage qui s'était révélé à lui, nos regards en cherchaient et en retrouvaient les traits dans le cadre de cette scène. En face de nous, sur la rive occidentale, s'étalait le massif granitique des Adirondaks, boisé et encore parsemé de neige, dont la silhouette rappelle en proportions plus grandioses celle des monts du Morvan vus du Sud. Sur l'autre rive, le profil plus lointain des montagnes Vertes baignait dans le calme lumineux d'une journée de printemps.

Ces montagnes, dont la teinte aérienne avait frappé les yeux de nos Français d'autrefois, nous les vîmes longtemps se dessiner à l'horizon ; tandis que le chemin de fer nous emportait vers le nord, le long de la rive occidentale, dont les rochers tombent à pic sur la nappe désormais élargie et merveilleusement belle, d'une étendue presque trois fois égale à celle du Léman. Nous approchions maintenant des parages d'où Champlain, remontant la rivière qui garde le nom de Richelieu, s'était avancé vers le lac. Nous nous arrêtions à Plattsburgh, dernière ville des États-Unis, qui rappelle à l'orgueil américain une victoire navale remportée dans la baie voisine sur les Anglais, le 11 septembre 1814. L'accueil que nous y reçûmes faisait déjà présager la cordialité qui nous attendait, une heure après, dans la première ville canadienne, Saint-Jean. Le jour tombant nous permettait seulement de deviner dans la pénombre du crépuscule ces îles, « la Grande Isle », l'île La Motte, l'île aux Noyers, que décrit Champlain. « Ces belles îles, dit-il, sont basses, remplies de très beaux bois et prairies, où il y a quantité de gibiers et chasses d'animaux... Ces lieux ne sont habités d'aucuns sauvages, bien qu'ils soient plaisants, pour le subject de leurs guerres; et se retirent des rivières le plus qu'ils peuvent au

plus profond des terres, afin de n'estre si tost surprins. » Il note ainsi le contraste entre la beauté de cette nature et l'état de troubles auxquels il a été mêlé malgré lui, et sa générosité se flattait peut-être que la première apparition de l'homme blanc serait une aube de civilisation et de paix.

En une journée nous venions de parcourir plusieurs siècles d'histoire. Comme en abrégé, et à la merci des souvenirs, avaient passé sous nos yeux des événements dont la série, si la réflexion la reconstitue, forme un cycle dans l'histoire de l'Amérique du Nord : d'abord guerres entre les Algonquins et les cinq nations de la Confédération iroquoise; puis, dans ce sauvage chaos, l'apparition du christianisme à la suite de Champlain; les missions chrétiennes parties du Saint-Laurent et des îles qui les bordent; les luttes pied à pied entre Français et Anglais pour la possession des avenues des Grands-Lacs; celles, à leur tour, des Anglais et des Américains émancipés, qui se déroulent entre Saratoga et Plattsburgh; enfin la réconciliation des peuples et des races sous l'égide de la civilisation et de la liberté. Telles étaient les pensées qui, les jours suivants, nous revenaient à l'esprit : à Montréal, quand du haut de la butte volcanique qui a servi de point de ralliement aux chasseurs de fourrures et plus tard aux fondateurs de villes, nous embrassions le panorama immense qui s'étend vers le sud, y cherchant les sites qui nous avaient frappés; et, quelques jours après, à Québec, quand après avoir visité ces hauteurs d'Abraham où succomba la domination française, nous allions dans la petite église des Ursulines déposer une couronne sur la tombe de Montcalm.

Ce qui reste aujourd'hui dans notre esprit, c'est un sentiment ému envers la haute pensée qui a inspiré en 1909 la commémoration du tricentenaire de la découverte de Champlain. Née de l'initiative des États de New-York et de Vermont, approuvée par l'autorité fédérale, honorée plus tard de la participation de la France, cette célébration a pris un caractère plus général que la glorification d'un grand homme. Elle signifie l'adoption par l'Amérique de tous les héros qui ont contribué à sa grandeur. Cet hommage ne se borne pas à Champlain; il va à Montcalm; il s'adresse à Cavelier de la Salle; à Marquette, dont l'image figure aussi au Capitole de Washington; à Maisonneuve, le fondateur de Montréal qui lui a dressé une statue sur une de ses places; à La Clède, dont la statue s'élève sur une des places de Saint-Louis; à Joliette, d'Iberville, Hennepin, Duluth et bien d'autres qui,



DUC DE CHOISEUL

au lac Champlain, sur l'Ohio, sur les Grands Lacs, ou sur le Missisipi, furent les pionniers d'une domination qui devait se réaliser un jour, — mais après eux et autrement qu'ils ne l'avaient conçue.

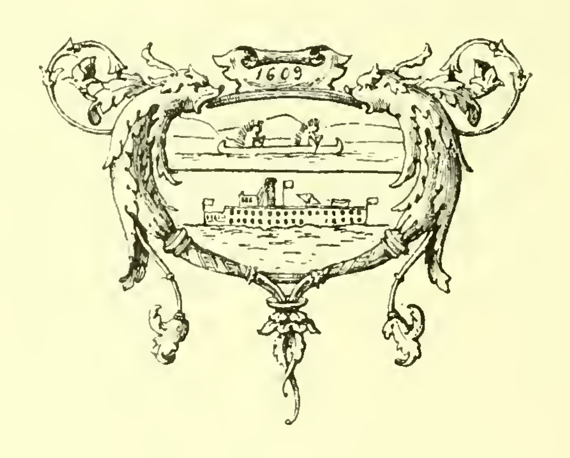
Sans doute l'Amérique s'honore elle-même en honorant et en adoptant nos gloires. A cet acte de courtoisie se mêle un grand sentiment de fierté. Il ne nous en coûte pas cependant de nous associer à un hommage qui nous touche, et dont nous pouvons tirer, par un retour sur nous-mêmes, un sentiment de réconfort.

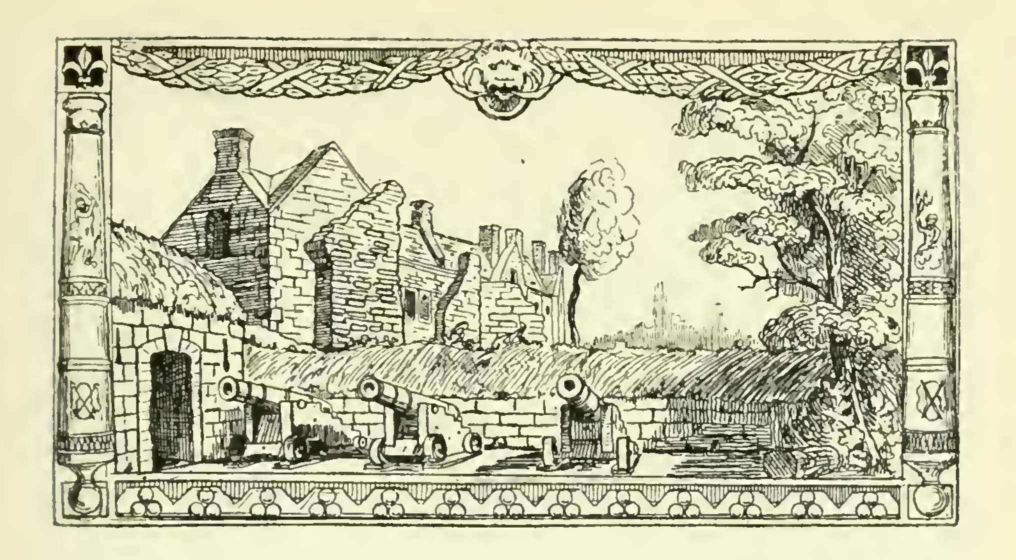
Les noms que je viens de rappeler sont plus populaires en Amérique que dans leur propre patrie. Nous nous montrons oublieux à leur égard, comme pour faire payer à leurs mémoires la faute de nos défaillances. Un sentiment quelque peu pusillanime nous porte à négliger cette partie de notre patrimoine historique, comme on se détourne de souvenirs pénibles dont on craint l'amertume. Les regrets assurément se justifient. *Sic vos non vobis :* telle est la formule qui vient aux lèvres.

Je ne crois pas pourtant que tel soit le dernier mot, ni le sentiment définitif auquel nous devions nous arrêter. Dans un discours prononcé il y a trois ans, le 4 juillet 1909, à l'occasion de ces fêtes du tricentenaire de Champlain, le cardinal Gibbons disait : « Nous sommes très redevables à la France pour les grands hommes qu'elle a envoyés à notre pays. » Faut-il voir dans ces mots un compliment de circonstance ? J'y sens plutôt l'accent de l'histoire. Ces Français eurent, plus que d'autres, la vision anticipée de l'étendue et des dimensions que ce continent était capable de donner aux dominations politiques. Ils virent plus grand que les tenaces colons qui appliquèrent leurs vertus puritaines et leur sens pratique à incruster pièce à pièce leurs établissements entre la mer et les Appalaches. Ceux-ci furent des fondateurs ; mais on peut se demander si, sans les perspectives ouvertes par nos compatriotes, sans leur exemple et l'émulation qu'ils ont excitée, cette puissante unité, dont notre époque a vu l'accomplissement de l'Atlantique au Pacifique, des Grands Lacs au Golfe du Mexique, se serait réalisée. Il y est entré quelque chose des vues, des plans, de cet esprit généralisateur propre à nos compatriotes. Ils ont tracé, en pensant à la France, l'esquisse de la grandeur des États-Unis.

Puisque par des commémorations et des monuments, l'Amérique se fait honneur de nous rappeler qu'à ses yeux d'heureuse héritière

une partie de sa grandeur présente est l'ouvrage de ces Français d'autrefois, il convient de la prendre au mot. Dans l'œuvre de civilisation qui s'élabore là-bas, chaque parcelle de métal que les vieilles nations jettent au creuset ajoute une valeur et communique sa résonance propre au lingot qui en sort. Il y a sans doute à retenir de ce passé, qui excita chez nous tant d'espérances, autre chose que le souvenir des déceptions, et que le ressentiment d'avoir laissé perdre ce qu'avaient entrevu pour leur pays d'héroïques contemporains de Richelieu et de Colbert. Notre œuvre américaine ne se résume pas en une défaite : ce sont les Américains eux-mêmes qui le reconnaissent et qui le disent.





CHAPITRE VII

L'ENTRÉE AU CANADA

LA NUIT DE SAINT-JEAN

PAR M. RENÉ BAZIN

La courtoisie traditionnelle et si haute de l'Angleterre ne sera pas surprise si, venant pour la première fois dans ce pays, et y rencontrant de lointains et chers parents, c'est à eux que j'adresse mon salut.

Aussi bien, nous n'hériterons pas les uns des autres, et tous le savent ici, ceux qui reçoivent l'hommage, ceux qui l'écoutent, et celui qui l'exprime.

Canadiens-Français, j'ai deviné à plus d'un signe et longtemps d'avance, hier, que nous approchions de votre pays.

Dès le sud du lac Champlain, j'ai commencé d'observer que les labours étaient bien soignés. Les mottes s'alignaient bien droit, sans faire un coude, tout le long des guérets. A peine la neige avait fondu que déjà de grands amis de la terre, de fins laboureurs, ouvraient les

sillons pour la semence. Et j'ai pensé : « C'est comme chez nous : quand les hargnes de mars sont passées, la charrue mord les jachères. »

Un peu plus loin j'ai vu des haies, des palissades, plus multipliées qu'en pays de New-York. L'espace était immense, mais il était clos, et j'ai songé : « Ce sont bien sûr nos gens, qui aiment à être chez eux. »

En même temps, le caractère des paysages, par la culture qui fait une physionomie plus souple et plus vivante au sol, le caractère des paysages changeait. Quelques-uns de nous disaient : « Ne trouvez-vous pas que cela ressemble à la région des Vosges, du côté de Retournemer et de Longemer ? » D'autres répondaient, montrant du doigt la ligne des collines : « Ne jurerait-on pas les premières dentelures de la plaine de Pau ? N'est-ce pas une aussi claire lumière ? » Qui avait raison ? Tout le monde. Nous étions unanimes à retrouver la France.

Dans un chemin, j'ai vu beaucoup d'enfants. Ils ont levé les yeux, et ils riaient à la vie nouvelle. Et j'ai dit : « Nombreux, mutins, bien allants, ce sont leurs fils ! »

J'ai aperçu, enveloppé d'ormeaux, un clocher fin, tout blanc, d'où partait l'angelus du soir, et j'ai dit : « Puisque mon Dieu est là présent, les Canadiens sont tout autour. »

Et, en effet, dès que le train se fut arrêté, nous vîmes une grande foule qui nous attendait, et des visages si heureux, et tout à fait de la parenté. On se reconnaissait. On se disait : « Ah ! les braves gens ! Les gens de chez nous ! » Le bruit des acclamations renaissait comme la houle.

Alors, chacun de nous a senti les larmes lui monter aux yeux, celles qui sont toutes nobles, celles qui effacent peut-être les fautes du passé.

Et j'ai résolu de saluer ce soir les Canadiens-Français qui ont fait pleurer les Français de France.



L'ARRIVÉE EN CANADA

PAR M. G. DESCHAMPS

Plus on approche du Canada en venant des États-Unis, plus les noms français se multiplient aux écriteaux des stations et des gares, sur la ligne ferrée qui suit la rive occidentale du lac Champlain. La Pointe-aux-Roches sert de socle à un phare, en face de la grande île qui protège contre les vents d'ouest la baie Saint-Albans. On voit, du chemin de fer en corniche, les eaux du lac, toutes bleues et rayonnantes d'une magnifique lumière, tantôt battre de leur flot limpide les parois d'une falaise abrupte, tantôt s'allonger en vagues lentes sur une plage de sable doré. La vaste perspective, dominée de loin par les cimes des montagnes Vertes et des montagnes Blanches, révèle, aux arrière-plans, des silhouettes de promontoires, déjà presque effacés par la décoration d'un crépuscule plein d'enchantements et de rêves.

Le lac Champlain est une mer intérieure où flottent les souvenirs d'un passé glorieux, et où déjà sourit l'image d'un avenir conforme aux desseins d'un grand homme qui, le premier, sur ses bords, fit entendre, en langue française, des paroles de paix, de consolation et d'espérance. Ouvert par la France aux progrès pacifiques des nations civilisées, ce décor, qui est déjà un des plus beaux paysages du monde, sera bientôt peuplé de claires villas où la nature et l'art sauront faire des nids de verdure et de fleurs pour abriter les fragiles délices du bonheur humain. Le lac Champlain aura ses poètes comme le lac Léman...

Le train passe à travers l'ancien pays des Mohicans, au pied du mont Trembleau, à Valcour, à Chazy. Ce dernier nom est celui d'un officier français qui fut massacré en ce lieu par les sauvages... Les versants de l'île La Motte, où Pierre de Saint-Paul, sieur de La Motte-Lussière, gouverneur de Montréal, construisit en 1665 le fort Sainte-Anne, et où M. de Tracy « vice-roi de l'Amérique française », vint guerroyer contre les Iroquois, sont ensoleillés par les rayons du soleil couchant. Cette île, en ce moment, ressemble à un bouquet épanoui

sur une glace bleue. Le lac brille, en des échappées de lumière, entre les tiges flexibles des pins.

Le chemin de fer suit les courbes du rivage, frôle des anses, des cirques, des baies harmonieusement dessinées, où l'eau, enchâssée dans l'étreinte des collines boisées, resplendit comme un saphir dans un écrin de velours vert.

Le soir de ce beau jour tombe, çà et là, en reflets de pourpre dans les rivières que la pente des monts Adirondack fait couler dans le lac Champlain. Et l'on songe à tous les ruisseaux de sang vermeil — de sang français — qu'une aventure héroïque a répandu sur cette terre consacrée par l'immolation des héros et des martyrs.

C'est aux environs de la Pointe-au-Fer et de l'Ile-aux-Noix, en longeant la rivière Richelieu, que le train entre dans le Canada français. A travers les fenêtres du wagon, je vois des maisons blanches, soigneusement encloses de haies ou de murets en pierre sèche, comme les logis des paysans du Poitou, de l'Aunis ou de la Saintonge. Mais je n'ai pas le loisir de m'abandonner longtemps à ces réflexions contemplatives. Le train stoppe à Saint-Jean. La population de Saint-Jean et des environs, répondant à l'appel de son sénateur, M. Dandurand, s'est portée en masse au-devant de la Délégation française. Nous sommes amicalement assiégés par une marée montante de visages joyeux, de regards ardents, de mains tendues et de cœurs fraternels.

— Vive la France!

C'est un cri à la fois formidable et doux, fortement, gaiement répété par des milliers de poitrines. Quel spectacle inoubliable, ces milliers de têtes découvertes, ces milliers de bras brandissant des chapeaux, agitant des mouchoirs!... Et cette chanson puissante, que dans l'intervalle des acclamations ils reprennent en chœur!...

Jadis la France sur nos bords
Jeta sa semence immortelle...

. . . .

O Canadiens, rallions-nous,
Et près du vieux drapeau, symbole d'espérance,
Ensemble, crions à genoux :
Vive la France!

. . . .

C'est ainsi que le salut de la vieille France nous attendait au seuil

de ce Canada français qui fut découvert par Cartier, fondé par Champlain, défendu par Montcalm. Tandis que notre train est ainsi retenu par des mains amies, les premières étoiles s'allument au ciel assombri, les feux de l'électricité illuminent la nuit commençante. Cette scène, en ce clair-obscur, prend l'aspect d'un beau rêve qui bientôt va s'évanouir dans l'ombre. Mais du moins les échos et les reflets de ce spectacle émouvant ne s'effaceront jamais de notre souvenir. Nous entendrons toujours l'accent de cette femme canadienne, qui tenait dans ses bras un bel enfant aux cheveux blonds, aux yeux bleus, aux joues roses, et qui disait à l'un de nous :

— Vous venez de France, monsieur, embrassez-le...

Et vous autres, petits Canadiens, qui lorsque la locomotive se fut remise en marche couriez après notre wagon pour nous envoyer encore vos saluts, vos sourires, tout l'élan généreux et charmant de vos âmes françaises, ceux que vous avez accueillis comme des frères aînés sur cette terre canadienne où vous êtes la fleur d'une noble race ne vous oublieront pas... Grâce à vous, si loin du pays, nous nous sommes sentis tout près de la patrie. J'ai vu dans un dernier coup d'œil, au milieu de cette foule joyeuse, un malade qui s'était fait porter en civière à cette fête du souvenir et de l'espérance.

On lit, dans les armes parlantes de la province de Québec, cette devise : « Je me souviens. » Les Canadiens en effet ont la mémoire tenace et fidèle. Tandis que le train arrive à la station de Saint-Lambert, et traversant les larges eaux du Saint-Laurent, approche des innombrables lumières qui annoncent la métropole du Canada, un voyageur, que je ne connais pas, et qui est tout heureux de s'entretenir, en sa langue maternelle, avec un Français de France, me dit :

— Voilà Ville-Marie...

Ville-Marie, c'est en effet le nom que reçut, en 1642, l' « habitation » fondée dans l'île de Montréal par un brave gentilhomme champenois, M. de Maisonneuve, et par une sainte fille de Troyes, Mlle Mance. On m'a conté qu'un bon religieux, le père Barthélemy Vimont, leur compagnon de voyage, consacra cette fondation par une messe solennelle, disant au prône : « Il est vrai, messieurs, ce que vous voyez n'est qu'un grain de moutarde, mais il est jeté par des mains si pieuses et si animées de l'esprit de la foi et de la religion, que sans doute il faut que le ciel ait de grands desseins puisqu'il se

sert de tels ouvriers, et je ne fais aucun doute que ce petit grain ne produise un grand arbre, ne fasse un jour des merveilles, ne soit multiplié et ne s'étende de toutes parts. »

Cette prédiction s'est réalisée magnifiquement. Autour de l'emplacement du fort Ville-Marie se groupe aujourd'hui une population d'un demi-million d'âmes. On a l'impression de la grandeur de Montréal sitôt que l'on débarque à la gare du Grand-Tronc. Là, nous sommes attendus par M. Bonin, consul général de France, qu'entourent les principaux représentants de la colonie et des associations françaises de Montréal : MM. Pierre Beullac et Brisset des Nos, président et vice-président de l'Union nationale française ; Bernadet, président de la Société de secours mutuels, etc. L'Association des Vétérans des armées de terre et de mer, société de retraite, fondée à Paris, est représentée à Montréal par sa 131e section, qui a délégué au-devant de la mission française son président, M. Marcel Beullac. La « France républicaine » nous salue par la voix de MM. Duboulay et Villecourt, président et vice-président de cette jeune société déjà prospère. Je voudrais pouvoir mettre un nom sur tous ces visages amis. Voici M. Revol, conseiller du Commerce extérieur de la France, président de la Chambre de commerce française de Montréal; M. Désaulniers, président de l'Alliance française ; M. du Roure, professeur à l'Université Laval; M. Macheras, principal de l'École technique; M. Thomas Gauthier, président de la Société Saint-Jean-Baptiste; l'ancien échevin A.-N. Brodeur, etc. Entre ces bons Français et nous les longues présentations ne sont point nécessaires. La connaissance est bientôt faite.

Je dois une mention toute particulière à notre jeune et distingué confrère, M. Édouard Montpetit, ancien élève de notre École des sciences politiques, trésorier du Comité France-Canada. Dès l'heure de l'arrivée de la délégation, M. Édouard Montpetit s'est mis à notre disposition avec une bonne grâce inépuisablement complaisante. Chemin faisant, tandis que nos automobiles roulent vers l'hôtel Windsor, où nos appartements sont retenus, M. Montpetit nous parle de son séjour à Paris, de la rue Cassette où il fut mon voisin... Et cette évocation du faubourg Saint-Germain en plein modernisme d'outre-mer achève, au terme de cette journée incomparable, la vision de vieille France qui n'a cessé d'être présente à nos yeux depuis que nous sommes entrés dans ces terres du Canada, où la perspective de l'His-



M. Louis BLÉRIOT

toire est peuplée par toute une lignée de Français qui s'appelaient Jacques Cartier, Champlain, Hébert, Giffard, Maisonneuve, Lambert Closse, Montmorency-Laval, François Hertel, Jean Talon, Courcelles, François-Marie Perrot, Chambly, Frontenac, Beauharnais, Montcalm...

... Un ascenseur très américain m'enlève au huitième étage où le « manager » de l'hôtel Windsor m'assigne la chambre numéro 1811. De ces hauteurs, ma fenêtre, ouverte sur le paysage nocturne, domine un chaos de maçonneries massives qu'éclairent les lueurs de l'électricité. Mais à l'horizon, je vois les larges eaux de Saint-Laurent miroiter sous les pâles rayons de la lune. Et je retrouve en cette vision lointaine les traits primitifs du spectacle qui s'offrit aux yeux de nos ancêtres, venus ici pour bâtir des villes et fonder une nation.

Montréal est aujourd'hui une ville de plus de 500.000 âmes, remarquable non seulement par l'héroïsme de ses fondateurs et de ses premiers habitants, mais encore par son commerce et son industrie, par les avantages qu'elle offre au capital et à l'esprit d'entreprise...

Si Montréal offre des souvenirs intéressants à l'historien et au poète, il offre aussi au capitaliste, à l'homme de commerce et d'industrie un vaste champ d'opération. Nous espérons que votre voyage aura d'excellents résultats pour le Canada comme pour la France, et que vous emporterez une heureuse impression de votre visite à Montréal.

Le chef de la Délégation française répond en termes délicats et choisis à M. Lavallée, qui présente individuellement les échevins et les chefs des services municipaux, notamment le Dr E.-P. Lachapelle, le sénateur David, M. Louis Laberge et M. Georges Janin, ingénieur en chef.

— Je suis heureux, dit M. Hanotaux, de cette occasion de dire que nos ingénieurs français sont actuellement à la tête du service d'hygiène à New-York, à Buenos-Aires... Je me réjouis de voir un « Alphand » à Montréal.

— Je suis son élève, répond M. Janin.

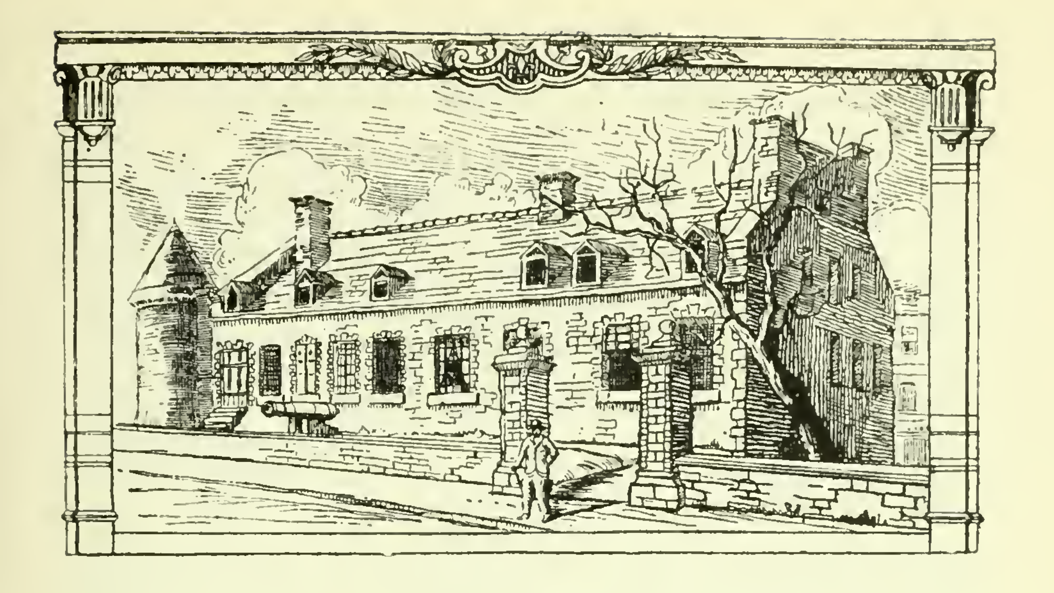
L'entrevue s'achève en causeries familières. Apprenant que je suis du Poitou, province fertile en colons canadiens, M. Lavallée me dit gaiement :

— Alors nous sommes cousins.

Et cette bonne journée d'amitié se continue en cordiales manifestations de « cousinage », dont le détail ne manquera pas d'intéresser tous ceux qui veulent savoir quelle place tient la France dans ce pays qu'elle a peuplé de sa race, nourri de sa sève, fertilisé de son labeur, et où subsistent, par un miracle de conservation unique au monde, le tour d'esprit, le geste coutumier, la sagesse proverbiale, l'allure prudente et audacieuse de nos ancêtres.

Gaston Deschamps.





CHAPITRE VIII

MONTRÉAL

LES FÊTES DE MONTRÉAL

Le sénateur Dandurand, président du Comité France-Amérique de Montréal, et avec lui une grande foule accourue à la gare accueillit la délégation avec un enthousiasme émouvant. C'était le 3 mai et la mission arrivait à Montréal.

Le lendemain, dès 10 heures, de nombreux Canadiens se pressaient devant l'Hôtel de ville où le maire devait souhaiter la bienvenue à la Délégation française. Son Honneur le maire Lavallée, entouré de presque tous les échevins, les commissaires, les chefs de départements, souhaita la bienvenue en ces termes :

Monsieur Hanotaux,
Messieurs les Délégués,

Au nom des citoyens de la Ville de Montréal je vous souhaite la bienvenue et vous remercie de votre visite.

Cette visite nous honore; nous savons que vous êtes des représentants éminents

de la France que vous illustrez par vos œuvres et vos travaux scientifiques, littéraires et artistiques.

Nous savons que vous êtes venus en Amérique pour participer à l'hommage rendu par la nation américaine à la gloire française, à Champlain, le père de la Nouvelle-France.

Elles sont nombreuses les gloires françaises dont le nom est attaché à l'origine et à l'histoire des villes de ce continent; elles ont laissé d'un bout de l'Amérique à l'autre des souvenirs impérissables; Montréal est plein de ces souvenirs qui rappellent son origine française et le courage de ceux qui l'ont fondé au prix de sacrifices admirables.

Montréal est aujourd'hui une ville de 500.000 âmes, remarquable non seulement par l'héroïsme de ses fondateurs et de ses premiers habitants, mais encore par son commerce et son industrie, par les avantages qu'elle offre au capital et à l'esprit d'entreprise.

Le génie industriel et commercial de nos concitoyens d'origine anglo-saxonne a beaucoup fait pour sa prospérité et son développement. Nous lui devons un grand nombre de nos établissements de commerce et de nos usines; cependant il y a place pour le commerce et le capital français et nous espérons que votre voyage au Canada aura pour effet d'établir définitivement entre ce pays et le vôtre des relations commerciales importantes.

Si Montréal offre des souvenirs intéressants à l'historien et au poète, il offre aussi au capitaliste, à l'homme de commerce et d'industrie un vaste champ d'opération.

Nous espérons que votre voyage aura d'excellents résultats pour le Canada comme pour la France et que vous rapporterez une heureuse impression de votre visite à Montréal.

M. Gabriel Hanotaux répondit aux paroles du maire. Il fit remarquer que les membres de la délégation étaient venus pour honorer la mémoire du grand Français Champlain. « Nous sommes venus, dit-il, aussi pour nous instruire, et toutes les bonnes choses que nous allons apprendre pendant notre voyage, nous les rapporterons fidèlement à nos concitoyens en France, espérant que cette instruction portera ses fruits. »

Les délégués se rendirent ensuite au « Board of Trade » où une réception magnifique leur était réservée par les trois Chambres de commerce de Montréal : le Board of Trade, la Chambre de commerce du District et la Chambre de commerce française.

M. R. W. Reford, président du Board of Trade, souhaita la bienvenue aux délégués, disant que jamais la ville de Montréal n'avait été honorée de la visite de personnages aussi distingués et qu'il espérait que cette visite aurait pour effet de resserrer plus étroitement encore les liens de bonne entente entre l'Angleterre et la France et de favoriser le développement du commerce entre ces deux pays. M. Reford

remercia également les Chambres-sœurs qui avaient voulu laisser au Board of Trade l'honneur de recevoir sous son toit tant d'hommes éminents.

M. A.-T. Revol, président de la Chambre de commerce française, s'exprime ensuite ainsi :

Il n'est pas probable qu'aucun de vous se rende compte du degré d'émotion et de reconnaissance avec lequel la Chambre de commerce française est venue prendre part à la manifestation qui nous réunit en ce moment.

Sur cette terre merveilleuse où ni les événements, ni les siècles n'ont affaibli la ferveur du souvenir français, rien ne pouvait flatter davantage notre orgueil national ni mieux réconforter nos cœurs que cette imposante délégation d'hommes hautement distingués que nous envoie le Comité France-Amérique et qui n'est pas autre chose que la quintessence même de ce comité.

Au cours de son existence de vingt-cinq années, durant lesquelles jour après jour elle s'est efforcée de renouer d'abord, de consolider et resserrer ensuite, les liens économiques qui unissent plus étroitement aujourd'hui la France et le Canada, jamais encore notre compagnie n'a eu l'honneur de saluer la présence, en ce pays, d'un groupe aussi nombreux de Français aussi illustres, à des titres si divers...

Le sentiment d'humilité qui devrait s'emparer de la Chambre de commerce française de Montréal en présence d'une délégation telle que la vôtre, s'efface, nous ne craignons pas de l'affirmer, devant un sentiment de fierté tiré de ce fait que nous nous sentons en parfaite communion d'idées et d'aspirations avec le Comité France-Amérique. Nous poursuivons la réalisation d'une même œuvre et nos programmes convergent vers un seul et même but.

Cette nécessité impérieuse de la coordination des efforts, notre Chambre la préconisait, il y a quelques semaines, dans un article auquel votre belle revue France-Amérique a fait les honneurs de la reproduction. C'était de votre part, Messieurs, comme une première manière de montrer que vous éprouviez, comme nous, ce besoin d'harmonie.

Votre présence personnelle à la réunion d'aujourd'hui nous apparaît comme la consécration solennelle de la conformité parfaite de nos vues, quant aux méthodes à suivre pour nous acheminer ensemble vers notre but commun.

L'œuvre du Comité France-Amérique et l'œuvre, en particulier, de votre section France-Canada, ont, vous le savez déjà, toute la sympathie et l'adhésion sans réserve de la Chambre de commerce française de Montréal...

Puisse, Messieurs, votre court séjour au Canada, vous convaincre définitivement de l'utilité de vos efforts, puisse l'entrevue de ce jour et nos conversations particulières demeurer le point de départ de tout un ensemble de progrès dans le domaine des idées et de succès dans celui des réalités économiques.

M. Armand Chaput parla ensuite au nom de la Chambre de commerce du district de Montréal. Il souhaita la bienvenue aux délégués français dont la visite, espère-t-il, aura pour résultat de développer les relations communes entre la France et le Canada.

M. Gabriel Hanotaux se leva alors au milieu des vivats de l'assistance. Nous regrettons infiniment de ne pouvoir reproduire ce discours; nous sommes obligés d'en donner seulement les grandes lignes.

M. Hanotaux évoque d'abord un souvenir, celui de la visite, alors qu'il était ministre des Affaires étrangères il y a seize ans, de sir Charles Tupper. Celui-ci, accompagné de l'ambassadeur d'Angleterre, venait demander de jeter les bases d'un traité de commerce qui devait être le premier traité de commerce entre la France et le Canada. Ce traité fut signé peu après et de cette époque date l'union des deux pays qui ont une si grande et si noble route à parcourir.

M. Hanotaux rappelant la parole célèbre et si vraie : « Le XIXe siècle a été le siècle des États-Unis, mais le XXe sera celui du Canada », parla des relations économiques qui pouvaient exister entre la France et le Canada. Il en indiqua le bon et le mauvais côté : « On est tout d'abord frappé, dit-il, de l'étendue immense que votre pays offre à la colonisation; il ne s'agit pas seulement de l'espace mais aussi des richesses agricoles, forestières, minières; ces immenses champs de blés, ces vastes forêts que vous avez su protéger sagement, car elles sont difficiles à remplacer ou à reconstituer. Un des caractères de votre population, c'est son activité au travail et vous nous apparaissez comme nos frères aînés; vous avez su conserver le même langage, les mêmes bonnes vieilles manières de vos ancêtres qui sont les nôtres. Vous êtes soumis à la discipline libérale comme l'Angleterre, qui, avec la France et les États-Unis, sont les trois seuls pays ayant adopté cette discipline. Il faut que le Canada soit le centre, le trait-d'union entre ces trois grands peuples.

« Voilà les facteurs bienfaisants; je dois maintenant exposer les difficultés : tout d'abord, il y a la distance. Pour nous, français, qui sommes un peu casaniers, le Canada nous paraît très loin. Deuxièmement il y a le climat. En ce moment il fait très beau, il est vrai, mais vos hivers sont très rigoureux et il faut en tenir compte. Ensuite vient la difficulté des deux langues. Les Français entendant dire qu'au Canada un grand nombre de citoyens parle leur langue se figurent avoir assez du simple rudiment d'anglais appris à l'école. C'est une grave erreur. Enfin, vient la déception causée justement par les raisons que je viens de donner. En tous cas, autant j'approuve l'appel aux émigrants remplissant les conditions voulues pour réussir, autant je

blâme l'appel aux émigrants n'ayant pas de quoi faire ici leur propre fortune. »

M. Hanotaux exposa ensuite quels étaient les éléments du commerce entre la France et le Canada. Les statistiques sont à cet égard erronées, dit-il, et le commerce entre les deux pays est beaucoup plus considérable qu'on ne le croit. La raison est que beaucoup de produits destinés au Canada sont envoyés à l'étranger et transportés par des navires qui ne sont pas français; or les statistiques souvent ne font pas mention de ces produits. Expliquant ensuite la raison de la richesse de la France, il ajoute: « On dit que la richesse de la France est due à l'épargne française, c'est faux. Il ne suffit pas d'épargner, pour être riche; un pauvre par exemple aura beau épargner, il ne deviendra jamais riche. On devient riche en travaillant, en se développant, en gagnant. Ce qui fait la richesse de la France, c'est son commerce, et bien peu s'en doutent. Car le commerce français se résume en ceci : « petit tonnage, gros bénéfices ». Voici un peintre qui achète 20 francs de toile, 10 francs de peinture, 80 francs de cadre, il signe Cormon et il vend le tableau 100.000 francs; résultat : petit tonnage, gros bénéfices. Voici un autre exemple : certains pays exporteront des quantités de charbon et gagnent peu; la France exportera du diamant, cet autre charbon, et gagnera beaucoup; résultat, petit tonnage, gros bénéfice. Soyez sûrs que le champagne à 25 francs la bouteille est un autre exemple de petit tonnage et de gros bénéfices.

M. d'Estournelles de Constant prit ensuite la parole en anglais, ainsi que M. Louis Barthou.

Après la réception des Chambres de commerce au Board of Trade, la délégation déjeuna au club Mont-Royal, où M. le sénateur Dandurand l'avait invitée, ainsi que le conseil de la section canadienne de France-Amérique, des Chambres de commerce et des Universités. Les diverses tables où étaient distribués les convives étaient présidées par M. Dandurand, sir William Van Horne, sir Alexandre Lacoste, sir Montagu Allan, l'honorable M. Thibeaudeau, l'honorable M. Fisher, l'honorable M. Casgrain et M. le juge Robidoux. Comme le déjeuner était tout intime, il n'y eut pas de discours.

L'après-midi fut occupée par une réunion du Comité France-Amérique et une réception du Consul général de France, M. Bonin, et le soir un splendide dîner groupait un nombre considérable de dames et de messieurs à l'hôtel Windsor; tour à tour se firent

entendre, M. Dandurand, M. Monk, ministre fédéral, au nom du gouvernement, M. Peterson, principal de l'Université Mac-Gill, M. Lachapelle, doyen de la Faculté de médecine de l'Université Laval, M. G. Désaulniers, MM. Hanotaux, Barthou, Bazin, Lamy, Vidal de la Blache, d'Estournelles et Gaston Deschamps; à minuit l'écho des dernières chansons canadiennes retentissait encore.

L'honorable M. Monk, ministre des Travaux publics, s'exprima en ces termes au nom du gouvernement fédéral :

Quand la nouvelle se répandit en Canada que des Français venaient visiter leurs cousins Canadiens, il y eut parmi nous un sentiment d'émotion profonde, et il en est toujours ainsi, quand il s'agit des envoyés de la vieille mère-patrie, surtout lorsqu'ils représentent, comme vous, d'une manière aussi parfaite le génie de la France.

Cette délégation contient des historiens, des gens de lettres, des militaires, des hommes de sciences, des représentants de l'industrie et du commerce.

Nous avons M. Hanotaux qui a élevé un monument impérissable à la mémoire de Richelieu, nom auquel s'allie si bien celui de Champlain.

Nous avons le représentant du premier ministre de France, M. Poincaré, qui, l'autre jour, faisait l'éloge de notre ancienne et bien-aimée reine Victoria.

Il en est un que j'ai eu beaucoup de plaisir à revoir, c'est M. E. Lamy avec qui, il y a trente-quatre ans, je fis le voyage de Paris à Rome. Jamais je n'oublierai les bontés qu'il a eues à mon égard, ni les délicatesses de sa bonne mère qui l'accompagnait.

Messieurs, le premier ministre et ses collègues m'ont prié de vous souhaiter la bienvenue et ils espèrent avoir le plaisir de votre visite à Ottawa, où nous vous donnerons un accueil chaleureux.

Il y a trois siècles, des Français furent chargés d'une mission qui fut plus tard accomplie ; la gloire de cette mission retombe sur toute la race. Nous avons conservé pour eux un profond attachement, nous nous associons à toutes vos gloires et partageons toutes vos tristesses.

Nous avons une devise qui dit : « Je me souviens. » Oui, nous nous souviendrons et n'oublierons jamais votre visite, et nous n'oublierons jamais la France.

M. Louis Barthou répondit à M. Monck en ces termes :

Ma tâche consiste à remercier l'honorable ministre des Travaux publics des souhaits du gouvernement fédéral. Nous vous savons gré d'avoir évoqué les faits qui se sont passés en France, alors que M. Poincaré rendait un hommage public à la mémoire de votre ancienne souveraine ; M. Poincaré a traduit de la façon la plus heureuse les sentiments du peuple français tout entier.

La diplomatie prépare les traités, les ministres y collaborent, mais ces traités ne peuvent être durables qu'autant qu'ils répondent aux volontés des nations et des peuples. Or, l' « entente cordiale » a parfaitement répondu aux volontés des peuples anglais et français.

Vous parlez de la folie d'armement dans le monde entier, vous avez raison, mais nous, Français, nous sommes dans une position particulière. Nous ne pouvons concevoir de paix qu'en conservant le sentiment profond de notre passé. Or, nous



Mme BLÉRIOT

avons un passé de gloire qui nous permet de nous mesurer avec n'importe quel autre peuple. Nous avons au cœur une plaie inguérissable et nous ne concevons la paix que si notre honneur reste absolument intact.

Vous nous faites une réception magnifique. Aux États-Unis, nous avons été surpris, émerveillés, remués, secoués; ici nos cœurs ont été profondément touchés et profondément émus.

Vous parlez de divergence d'opinion, de divisions qui peuvent exister chez vous; ces divisions existent aussi chez nous entre Français, mais soyez sûrs que si nous sommes divisés, c'est dans l'émulation de voir la France plus grande et plus glorieuse. Mais si on la touche, autour d'elle nous nous réunissons pour la soutenir et la défendre. Si nous vous apportons le génie de la France, nous vous apportons aussi l'âme de la France : si vous saviez combien elle nous est chère !

Durant notre voyage à Montréal, messieurs, un incident s'est passé à notre arrivée à Saint-Jean, que jamais je n'oublierai. Une femme me tendit son enfant et me dit: « Vous êtes Français, monsieur, embrassez-le. » Voilà des gestes qui valent mieux que des discours. Encore une fois, merci à tous, merci au nom de la France.

Le lendemain, dimanche 5 mai, sir Montagu Allan, vice-président du Comité France-Amérique de Montréal, réunissait la société mondaine de cette métropole pour recevoir hors la ville, au Hent-Club, la délégation à déjeuner; celle-ci rentrait à Montréal pour la réception des sociétés françaises; MM. Hanotaux et le général Lebon répondirent aux paroles de bienvenue du président de l'Union nationale, de la Mutuelle française, des Vétérans, de la France républicaine.

Voici en quels termes s'exprima le général Lebon :

Mon premier mot sera pour vous dire combien je suis heureux de retrouver ici des représentants de cette belle Société des Vétérans à laquelle je suis fier d'appartenir; je suis moi-même un vétéran de la campagne de 1870, où j'ai eu l'honneur de prendre une part active aux cinq principales batailles sous Metz.

La Société des Vétérans, déjà si prospère, est de celles qu'il faut voir chaque jour grandir et se développer pour le bien du pays. Quel but magnifique est le vôtre ! Entretenir chez tous les Français le culte de la patrie et du drapeau, et combattre les théories criminelles des insensés qui, sous le couvert de la liberté, mènent une campagne infâme contre la Patrie!

Vous aquittez envers tous les vieux serviteurs du pays qui nous ont quittés une dette sacrée, cette dette dont le poète a dit :

Ceux qui pieusement sont morts pour la Patrie
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.

Mais vous ne remplissez pas seulement un devoir de justice et de reconnaissance; vous faites aussi un acte hautement patriotique, car le culte de ceux qui ont lutté pour la Patrie est la source la plus féconde des sentiments patriotiques.

Les nations qui veulent vivre doivent pratiquer avec passion le culte de leurs morts.

Aussi, vous gardez fidèlement leur souvenir; vous leur faites une auréole de gloire; vous réalisez la belle pensée du poète :

Toute gloire près d'eux passe et tombe éphémère
Et comme ferait une mère
La voix d'un peuple entier les berce en leur tombeau.

Mes chers Camarades,

En exaltant les héros, on sème l'héroïsme. Et je vous le demande, y a-t-il une terre au monde plus propice que notre terre de France pour qu'une telle semence germe et fructifie?

C'est pourquoi si l'orage qui a paru menaçant il y a quelques mois, avait éclaté, tous les Français, en se serrant autour du drapeau, auraient apporté des trésors de courage et de vaillance.

Mais, pour que les belles qualités militaires assurent la victoire, il faut l'union des cœurs dans toute la nation.

Croyez-en un vétéran qui vous dit : « Nous aussi, nous aurions pu vaincre, malgré notre infériorité numérique, si l'influence néfaste de la politique n'avait, dès le début de la campagne, paralysé et faussé les opérations des armées. »

Oui mes chers camarades, ce furent des causes qui n'avaient rien de militaire qui paralysèrent l'armée de Metz et lancèrent dans une direction fatale, malgré les protestations de Mac-Mahon, l'armée qui s'effondra dans le gouffre de Sedan.

Que nos sentiments de patriotisme unissent toutes nos âmes malgré la diversité des opinions, et les élèvent très au-dessus des luttes quotidiennes de la politique!

Certes, je ne suis pas prophète; comme le poète l'a dit :

L'avenir n'est à personne,
L'avenir est à Dieu!

Mais j'ai la conviction que si les cœurs sont unis, la France est invincible!

Et nous ne doutons pas qu'il en soit ainsi quand nous nous rappelons quelle a été la belle attitude de tous les Français, unis dans un sentiment commun de patriotisme, il y a quelques mois, lorsque l'orage s'amoncelait sur notre frontière.

Le soir, par une pensée délicate, les membres de la délégation furent répartis entre diverses familles canadiennes et tous se retrouvèrent pour la conférence populaire au monument national.

M. Thomas Gauthier, président de l'Association de Saint-Jean-Baptiste, présente d'abord de la part de la Société Saint-Jean-Baptiste une adresse de bienvenue :

L'Association Saint-Jean-Baptiste a pour mission de perpétuer les glorieux souvenirs de notre origine, et de garder intact le dépôt sacré des traditions léguées par les aïeux. Cette association nationale, Messieurs, est heureuse de souhaiter, au nom des Canadiens-Français de Montréal, la plus cordiale bienvenue aux distingués représentants de la France, venus en Amérique pour rendre hommage à Champlain.

Il nous paraît bien naturel, Messieurs, que vous n'ayez pas résisté au désir de voir notre Canada, longtemps appelé du nom si doux de Nouvelle-France, cette

terre, fécondée par tant de héros venus de chez vous; soldats du Christ et de la patrie, dont les travaux, dont le généreux ont fait lever ici, cette moisson, rayonnante aujourd'hui, d'âmes vraiment françaises.

Vous avez voulu constater la réalité de ce que l'un de vos éminents confrères, messieurs les membres de l'Académie française, nommait justement : le *Miracle canadien*. Vous serez convaincus, messieurs, nous en sommes sûrs, que si vos pères et les nôtres, après une lutte héroïque, ont dû passer sous un autre drapeau, leurs descendants, loyaux sujets de l'Angleterre, n'en ont pas moins gardé la langue et même le caractère et les coutumes de la « douce France ».

L'honorable sénateur Dandurand rappelle ensuite que la Section canadienne du Comité France-Amérique a souhaité la bienvenue à la Délégation France-Amérique et à son président, M. Hanotaux, le fondateur du Comité France-Amérique, dans un grand banquet à l'Hôtel Windsor, mais que les Canadiens-Français de Montréal ont tenu à recevoir officiellement ce soir la délégation au sein de leur société nationale — l'Association Saint-Jean-Baptiste. « Nous sommes profondément reconnaissants, ajoute-t-il, aux personnages illustres qui nous rendent visite, de la bonne pensée qu'ils ont eue de venir vers nous ; c'est un peu la France officielle qui reprend contact avec son ancienne colonie, après cent cinquante ans de séparation.

Le Canada, depuis un demi-siècle, n'a pas été totalement ignoré de la mère-patrie, car nous avons toujours eu en France des amis fidèles, seulement nous sentions que ces amis étaient isolés et que la pensée de la France ne venait pas jusqu'à nous. Nous avons ce soir l'impression très vive que la France nous a enfin retrouvés. Elle a devant elle deux millions de ses enfants groupés dans la vallée du Saint-Laurent qui l'acclament et la saluent affectueusement. Ils ont le bonheur de dire à M. Hanotaux et à ses compagnons qu'ils se sont développés en toute liberté et qu'ils ont aujourd'hui la pleine jouissance de leur autonomie. Maîtres de leur destinée, satisfaits du présent, confiants dans l'avenir, ils vivent heureux dans une parfaite égalité de droits avec leurs compatriotes de langue anglaise.

Vous avez peut-être remarqué que notre concitoyen anglo-saxon a acquis au Canada une prépondérance marquée dans le champ de l'industrie et de la finance. Sans faire fi de ses aptitudes spéciales, je me permettrai d'indiquer comme cause principale de cette différence de situation le fait que l'Anglo-Saxon fut constamment appuyé par les capitaux de la Métropole dans toutes les entreprises qui ont aidé au développement de ce pays et qui ont fait la fortune de leurs

fondateurs, tandis que le Canadien-Français, fils de paysans, n'a eu l'aide de personne. S'il n'est pas monté très haut, il peut répéter, après le Cyrano de Rostand, qu'il est « monté tout seul ». Ceci n'implique pas l'idée que nous pouvons nous dispenser de la collaboration de nos frères de France, pour notre développement matériel et intellectuel. Au contraire, nous invitons instamment la banque et l'épargne françaises à nous apporter le prestige de leurs capitaux. La France place ses fonds dans tous les pays du monde ; elle a prêté des centaines de millions en Russie, aux États-Unis et dans l'Amérique du Sud. Elle ne pourrait faire mieux que de venir examiner les avantages que peut lui offrir notre pays, au moment où le Canada attire l'attention de tous par ses progrès remarquables.

Nous invitons encore et surtout nos frères de France à nous aider des lumières de leurs savants, de leurs artistes qui font sa gloire et qui peuvent sans trop d'efforts contribuer à mettre en valeur les talents dont les nôtres sont doués, qui sont inhérents à notre race et qui nous permettront de jouer un rôle digne de la France dans l'Amérique du Nord. »

Après des allocutions de M. Hanotaux et de M. Blériot, M. Louis Barthou fit une conférence sur l'aviation et la littérature française, dont le texte n'a malheureusement pas été conservé.

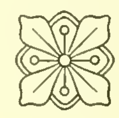
M. Édouard Montpetit, au nom de la jeunesse canadienne, remercia la Délégation française, qui dans la nuit quittait Montréal.

Peu de jours après, le Conseil municipal de cette ville votait la résolution suivante :

Sur la proposition de M. l'échevin Morin, appuyée par M. l'échevin Émard, il est résolu :

Que le Conseil municipal de Montréal remercie messieurs les membres de la Délégation française de leur cordiale visite qui ne manquera pas de resserrer les relations sympathiques et commerciales qui existent déjà entre la France et le Canada : il souhaite à ces éminents visiteurs la bienvenue la plus cordiale et espère qu'ils emporteront un souvenir agréable de leur séjour au milieu de nous.

Que M. le Secrétaire municipal soit chargé de transmettre copie de cette résolution à M. Gabriel Hanotaux, président de cette délégation.



SALUT A FRANCE-AMÉRIQUE

PAR M. R. DANDURAND

France-Amérique! Ces deux mots furent pendant plus de trois siècles si intimement liés, ils s'allient si naturellement dans notre pensée que nous nous étonnons de leur toute récente union.

La France a marqué d'une empreinte ineffaçable tout ce continent, de l'Atlantique au Pacifique. La carte de ce pays nous rappelle son nom sous toutes les latitudes. Nos chemins de fer peuvent se diriger de l'est à l'ouest, du sud au nord, vers toutes les régions encore inhabitées et toujours ils trouveront la trace d'un Français qui fut là deux siècles avant eux. Demain nos voies ferrées vont atteindre la baie d'Hudson et l'ouvrir à la civilisation. Radisson et des Groseilliers en avaient montré le chemin dès 1662 et par leur initiative avaient provoqué l'établissement de la fameuse Compagnie de la baie d'Hudson.

De même aussi Le Moyne d'Iberville aura précédé de deux cents ans, dans cette mer, les populations qui vont s'y porter. C'est en effet vers 1697 que ce fameux marin canadien écrivait à Louis XIV, au retour de sa troisième et brillante croisière dans ces parages : « Sire, je suis fatigué de prendre la baie d'Hudson ! »

Je ne vous rappellerai pas tous les gestes héroïques et la mission civilisatrice des découvreurs et des fondateurs de ce pays, car ils appartiennent à cette période de l'histoire qui nous est commune. Leurs noms qui ornent nos rues, les monuments élevés chez nous aux plus illustres d'entre eux disent assez quelle place ils gardent dans nos mémoires. La légende de gloire qu'ils nous ont laissée en héritage, leurs exemples, leurs souvenirs, leurs enseignements créent entre la France et le Canada des liens qui ne sauraient se briser. Nous avons le culte de notre passé, de vos anciennes traditions demeurées vivaces parmi nous, de vos lois entrées largement dans notre code, de votre langue surtout qui fait l'admiration et l'envie du monde.

S'il y eut une solution de continuité dans l'action de la France en Amérique, il n'y en eut jamais dans la chaleur de nos sentiments pour elle. Ses enfants éloignés, un peu oubliés peut-être, lui ont gardé une affection toujours égale.

De même qu'autrefois la France accueillait avec joie la nouvelle qu'il n'y avait plus de Pyrénées, de même le Canada a tressailli d'aise lorsqu'il apprit que l'entente cordiale avait enfin comblé le fossé qui séparait depuis si longtemps nos deux mères-patries. Nulle part plus qu'en ce pays on n'a ressenti les effets bienfaisants de ce rapprochement si longtemps attendu. Les deux races qui se coudoient ici ont été heureuses de voir s'effacer toutes les causes de malentendu qui menaçaient l'avenir et qui gênaient l'expansion d'une intimité nécessaire entre les membres d'une même famille. Aussi se sont-elles réunies avec empressement ce soir dans un même sentiment de confraternité pour souhaiter la bienvenue la plus cordiale aux illustres Français qui nous honorent de leur visite.

Les Canadiens de toutes origines avaient déjà applaudi à la signature d'un traité de commerce plus large, plus libéral entre leur pays et la France. Ils désirent remercier aujourd'hui M. Hanotaux de l'intérêt qu'il porte au développement des relations intellectuelles, commerciales et financières entre nos deux pays. Le fondateur du Comité France-Amérique a su grouper toutes les compétences que lui offrait la Ville Lumière pour assurer le succès de son œuvre. Cette œuvre, M. Hanotaux l'a résumée lui-même en quelques phrases qu'il a signées :

« Il s'est fondé à Paris, disait-il, une institution qui entend se consacrer à une œuvre urgente de rapprochement et de sympathie mieux éclairée entre la France et l'Amérique : c'est le Comité France-Amérique... Unir de plus en plus les deux pays, faire mieux connaître l'Amérique à la France et la France à l'Amérique, tel est son programme... Il ne peut s'agir, bien entendu, de pénétration ou d'expansion, mais bien de collaboration et d'accord. Nous avons à emprunter de l'Amérique autant qu'à lui apporter. Si notre civilisation plus ancienne est plus raffinée, comment ne se retournerait-elle pas vers les exemples de vigueur, de réalisme et d'énergie qui lui sont donnés par le jeune Continent... La première pensée fut de grouper en France les hommes qui s'intéressent aux Amériques, dans l'espoir de grouper un jour aux Amériques les hommes qui s'intéressent à la France et, si c'était possible, de réunir ces bonnes volontés dispersées en un faisceau qui, par le simple rapprochement, deviendrait une force. »

Le président de France-Amérique a sans doute trouvé aux États-Unis des hommes tout disposés à répondre à son appel. Je le prie de

croire que le Canada lui offrira tous les concours dont il a besoin, dût-il en cela n'être animé que par ses intérêts personnels. Notre pays d'ici longtemps aura bien des richesses à tirer de la France, et il ne pourra lui donner que bien peu en retour.

Il appartient à l'éminent historien de Richelieu — le grand artisan de l'expansion française — de faire rayonner à son exemple le génie de la France au delà des mers.

Par votre rare talent d'écrivain, par l'autorité que vous avez conquise dans la diplomatie et dans le monde politique, par votre ardeur à défendre le patrimoine intellectuel et moral de la France, par votre foi invincible dans ses destinées, nous reconnaissons en vous, Monsieur Hanotaux, l'un des meilleurs serviteurs de l'idée française.

Aussi bien l'œuvre du Comité France-Amérique devait-elle naturellement solliciter vos efforts et votre dévouement. Nous sommes assurés que sous votre inspiration cette entreprise ne trouvera que des sympathies. Qui mieux que vous peut aider à faire connaître les ressources merveilleuses de la France, les productions si variées de son activité, dans toutes les manifestations de son génie?

AUX UNIVERSITÉS LAVAL ET MAC-GILL

PAR M. VIDAL DE LA BLACHE

Au milieu des impressions qui nous ont assaillis sur la terre canadienne, et qui se sont gravées profondément dans nos cœurs, il y en a une qui se dégage de plus en plus; nous sommes frappés de l'intensité qu'a prise dans ce pays la vie universitaire. Cette réflexion se présentait à mon esprit, en écoutant successivement les paroles cordiales que nous adressaient M. le principal de l'Université Mac-Gill et M. le représentant de l'Université Laval. Il y a ici deux universités, chacune avec son caractère propre; comme il y a deux peuples vivant fraternellement sous le drapeau libéral de la Grande-Bretagne. Nos

sympathies vont vers l'une et vers l'autre. Que l'éminent principal de l'Université Mac-Gill, M. le Dr Peterson, me permette de lui rappeler qu'entre Écossais et Français les amitiés sont anciennes, et qu'il verrait sur la montagne Sainte-Geneviève, aux flancs de laquelle s'élève la Sorbonne, une maison qui porte encore le nom de *Collège des Écossais*.

Dans cet immense Dominion qui présente une de ses façades à l'Europe et l'autre à l'Extrême-Orient, il appartenait à cette province historique de garder et d'entretenir le dépôt de cette haute culture que nos ancêtres communs d'Europe avaient mis deux ou trois mille ans à former. Par la littérature, l'art, le droit, vous avez fait de ce pays un « pays de sapience », vous y avez acclimaté cette fleur exquise de civilisation, qui, même transplantée, conserve et communique au vase son parfum. Notre vieille Europe se reconnaît en vous; et ce n'est pas le moindre attrait qui l'attire et qui la séduit dans cette belle province de Québec, si riche en souvenirs historiques.

Mais l'œuvre universitaire n'est pas seulement un ornement de civilisation; elle est, elle doit être une force. C'est ce que vous avez également senti. Que signifieraient autrement ces instituts, ces laboratoires, entourés de riantes pelouses, qui sont l'orgueil de cette belle cité? Il faut des instituts, il faut des laboratoires pour préparer ces ingénieurs qui tracent des chemins de fer à travers les Montagnes Rocheuses; pour former ceux qui scruteront les ressources minérales, qui mettront en valeur les forces hydrauliques que vos fleuves magnifiques, vos lacs innombrables vous ont réservées, qui mobiliseront enfin ces richesses de toute espèce dont la nature vous a si libéralement dotés, que c'est le Canada qui est maintenant par excellence la contrée des possibilités infinies!

Permettez à l'homme d'étude qui vous parle, d'ajouter que dans le domaine de la recherche scientifique la collaboration est la règle, et que les résultats n'obtiennent toute leur fécondité qu'à condition d'être mis en commun. C'est souvent par l'œuvre de collaborateurs distants l'un de l'autre, mais rapprochés par la méthode, que s'élaborent les découvertes. Le travail scientifique, à l'heure présente, se compose d'un tel concours de bonnes volontés et de forces collectives, que lorsqu'un foyer s'allume quelque part, sa clarté rayonne et que d'autres foyers s'en illuminent. Telle est la raison profonde des relations de plus en plus intimes qui tendent à s'établir entre les univer-



M. DAL PIAZ

sités qu'anime un même esprit de recherches. L'Université de Paris, que j'ai l'honneur de représenter en ce moment, sera heureuse, à ce titre, de resserrer ses rapports avec ses sœurs canadiennes. C'est dans cet espoir, et en m'inspirant d'un sentiment de solidarité scientifique qui est réellement une forme de fraternité humaine, que je souhaite vie, progrès et prospérité aux Universités Mac-Gill et Laval.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

PAR M. MAURICE MURET

J'ai eu tout le loisir de visiter cette ville, la plus peuplée et la plus riche du Canada. Elle compte déjà, avec ses banlieues, 600.000 habitants. Pour peu qu'elle continue de s'accroître dans la proportion où elle le fait depuis le commencement du siècle, Montréal comptera dans dix ans un million d'âmes. La ville même a peu de caractère. C'est une cité américaine, noire, affairée, tumultueuse, sillonnée en tous sens par des tramways électriques, masses énormes et rapides. Tout au plus les rues doivent-elles aux arbres, dont elles sont jalonnées, un cachet d'élégance rustique qu'on chercherait en vain dans les villes industrielles et commerciales des États-Unis.

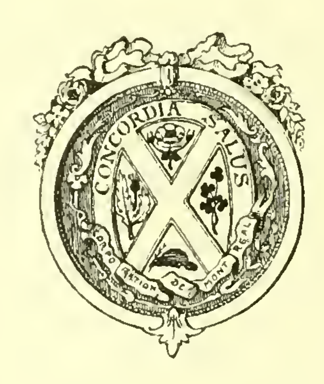
Il faut sortir, il faut gravir les pentes du Mont-Royal pour comprendre le charme de la grande ville canadienne. Aux portes de l'ancienne cité, tout un quartier neuf s'est créé. Il est formé de villas en briques rouges et blanches, aux volets verts, d'une architecture simple, infiniment heureuse. On devine, derrière ces vérandahs, que des stores d'une blancheur éclatante défendent contre les curiosités du passant, des intérieurs confortables, luxueux même, d'un luxe plus britannique que yankee. Cette agglomération de villas témoigne avec éloquence en faveur de la prospérité de Montréal. On ne « fait pas plus d'argent » à New-York ou à Chicago. Des fortunes colossales se sont formées ici depuis quelques années. Une série de bonnes récoltes dans les provinces de l'Ouest vient d'accroître le bien-être du pays. On rajeunit, on transforme, on agrandit et l'on fait droit sans hésiter aux exigences formidables de la main-d'œuvre. Je tiens d'un édile de

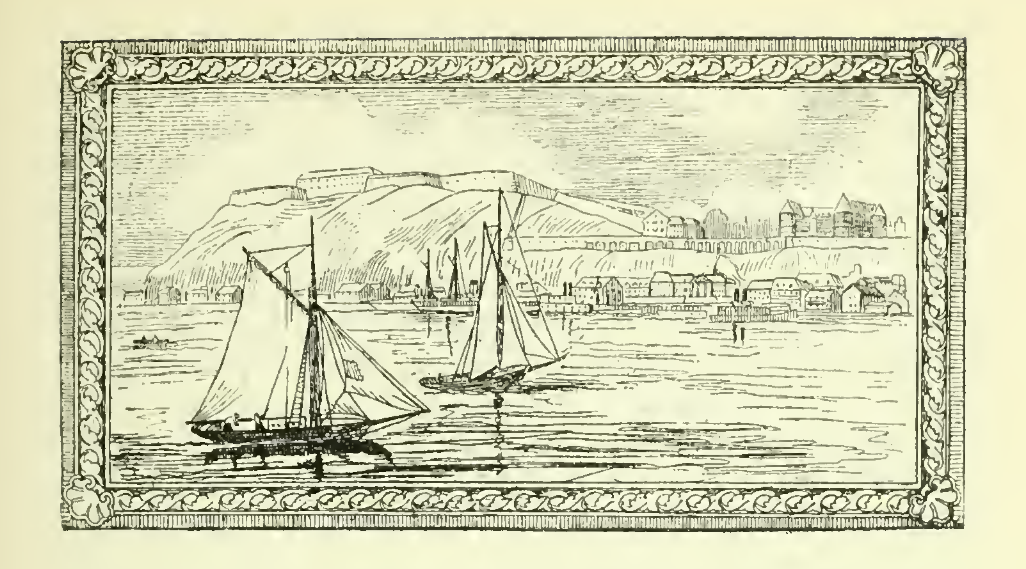
Montréal que l'hiver dernier on a payé jusqu'à 10 francs par jour les hommes qui balayaient la neige dans les rues.

Prié par d'aimables confrères de les accompagner au-devant de la Délégation française, je me rends à leur invitation.

Nul de nous n'a assisté sans émotion aux témoignages de cette vitalité française, telle qu'elle vient de se manifester à nos yeux, à Montréal et à Québec. L'ombre de Samuel Champlain, fondateur de la Nouvelle-France, a dominé les fêtes auxquelles nous venons d'assister.

Détail touchant et significatif : à la population française de Saint-Jean s'était spontanément mêlé un nombreux contingent anglais. Et cette collaboration des deux éléments canadiens persista tout le temps des fêtes. Elles marquèrent d'une part la reprise de relations plus suivies entre la France et le Canada après cent cinquante ans de quasi-négligence réciproque. Elles signifièrent d'autre part — pour employer l'excellente formule de la *Patrie* de Montréal — « la consécration franco-canadienne de l'Entente cordiale ». A ces deux titres, la Délégation Champlain a joué un rôle utile. Et soit dit sans aucune intention de flatterie, il convient d'en féliciter M. Gabriel Hanotaux, « le patron », comme l'appelaient familièrement ses compagnons de route, et l'initiateur responsable de cet heureux voyage.





CHAPITRE IX

QUÉBEC

LES FÊTES DE QUÉBEC

PAR E. MONTPETIT

En arrivant à Québec, le 6 mai au matin, la délégation fut reçue par l'aide-de-camp du lieutenant gouverneur et par M. Ferdinand Roy, président de l'Institut canadien. Québec nous apparut, dès la sortie de la gare, comme quelque vieille ville de province. Montréal a l'aspect cosmopolite et inachevé des centres neufs qui se développent « en intensité plutôt qu'en beauté ». Québec date. Il s'est conservé une physionomie : c'est quelqu'un d'ancien. Ses rues étroites, ses maisons que le temps a patinées, lui donnent un cachet particulier de chose du passé. Cela fait son charme. Hélas ! nous avons peu de ces souvenirs historiques : le progrès matériel nous oblige déjà de détruire ; les reliques nous gênent.

De retour sur la terrasse, M. Gabriel Hanotaux se fit expliquer par M. Rouillard, de la Société de géographie, l'itinéraire de Cham-

plain, son débarquement, l'endroit où il jeta les modestes assises d'une première ville française; puis la mission se dirigea vers Spencerwood et s'arrêta à la chapelle où repose Montcalm. Les délégués français apportaient au grand mort une couronne de fleurs. M. Hanotaux était visiblement ému. Je ne le quittai pas des yeux de tout le temps qu'il resta devant ce tombeau muré. Il regarda longuement. Il se fit expliquer les inscriptions et raconter les incidents de ce sommeil de héros. Il retrouvait là, concrétisé, l'effort de la France à conquérir cette terre. Il voyait — puisqu'on lui a montré le crâne de Montcalm — un des fiers soldats d'autrefois qu'il a racontés. Quel document; et de quelle force est faite la matière qui dure ainsi, prolongeant dans des ossements épars et vénérés l'acte courageux d'où tout un peuple a germé. Il retrouvait — et si loin de la France — une parcelle de la patrie, plus vivante encore que toutes nos traditions. Il touchait la réalité du passé. Émotion semblable à celle qui nous saisirait si nous accomplissions, près de quelques-uns de nos morts lointains, un tel pèlerinage; près d'un Crémazie, par exemple, qui dort, devant la mer, éternellement fidèle à ses origines.

A Spencerwood, le lieutenant gouverneur et Lady Langelier accueillirent les délégués avec la plus gracieuse hospitalité. Là, comme au Hunt Club, aucun discours ne fut prononcé. Les convives célébrèrent l'entente cordiale, joignant dans un même toast patriotique l'Angleterre et la France, cependant que l'orchestre, placé derrière les tentures lourdes, exécutait discrètement le *God Save the King* et la *Marseillaise.*

Dans l'après-midi, la délégation visita Montmorency. La chute était en beauté, ce dont nous lui sûmes gré. M. Léon Barthou admire l'abrupt creusé par les eaux : la falaise nue et ocrée lui rappelait telles pages de son illustre ami, Maurice Barrès, sur les collines superbement sauvages de Tolède. Près de nous, MM. Louis Barthou et Vidal de la Blache dissertaient gravement sur un vers de Victor Hugo. Le retour s'effectua sans incidents. M. Gabriel Hanotaux, avant de rentrer au Frontenac, alla présenter ses hommages à Monseigneur l'Archevêque.

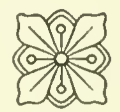
Très aimablement, sir Lomer Gouin avait accepté de tracer le programme des fêtes officielles données, à Québec, en l'honneur de la mission Champlain. Le matin même, il avait rencontré les délégués — parmi lesquels il compte de nombreux amis personnels — dans la

chambre des délibérations du Conseil législatif. Le soir, accompagné de Lady Gouin et de quelques invités, il les recevait au Frontenac. Ce fut une fête très élégante. Au dessert, le premier ministre prononça quelques paroles de bienvenue; M. Gabriel Hanotaux rappela les liens de sympathique amitié qui l'unissent au premier ministre, et la délégation, pressée par l'heure, s'en fut à l'Université Laval où devait avoir lieu une soirée populaire.

En une allocution très personnelle et d'une belle envolée, M. Ferdinand Roy présente la délégation au public québecquois. Puis M. René Bazin lit une courte conférence sur le roman français contemporain. Il indique les signes précurseurs d'une renaissance prochaine et, excellente leçon, il fait le départ entre la littérature et l'article d'exportation étrangère. Après lui, M. Etienne Lamy, de sa voix grave, prononce quelques paroles d'amicale et précieuse sympathie à l'adresse de notre peuple, français de cœur et d'esprit, recherchant dans le culte du passé la raison constante et féconde de ses destinées. Enfin, M. Gabriel Hanotaux, en historien, retrace les influences qui nous ont gardés. Il dit le rôle bienfaisant du clergé et l'action décisive qu'il exerça lorsque la conquête nous eut décimés. Puis, très spirituellement, il présente successivement à l'auditoire ses compagnons de voyage. Il a, sur chacun d'eux, le mot qui sied : et l'auditoire acclame ces célébrités qui s'inclinent, tour à tour, devant lui.

Les délégués s'arrêtent, l'espace d'un moment, chez M. Ferdinand Roy pour y vider, à la santé du Canada, une dernière coupe. Peu de temps après, ils sont à la gare où sir Lomer Gouin vient de leur dire adieu.

MM. Bazin et Lamy restaient au milieu de nous. Le premier devait faire, quelques jours plus tard, à l'Université Laval de Montréal, une conférence sur l'évolution religieuse en France. Le second, parti pour l'Ouest du Canada, devait assister au Congrès de la langue française et y représenter l'Académie et on sait le magnifique discours qu'il prononça.



QUÉBEC

PAR G. DESCHAMPS

L'aube se lève, dans un ciel gris, au moment où nous approchons de la vieille cité française, dont la première bâtisse fut l' « habitation » construite par Champlain en 1608, au pied de la falaise qui domine le Saint-Laurent, à l'extrémité de la Pointe-aux-Diamants, sur un sol couvert de mousses frisées, de lichens desséchés, de vignes et de noyers. Quel dommage qu'on n'ait pas pu conserver cette relique de notre grande épopée coloniale, comme on a sauvé de la destruction, sur un autre point de l'itinéraire de Champlain, les ruines du fort Carillon! Du moins, une gravure en taille-douce, insérée dans la première édition des *Voyages* « du sieur de Champlain, Saintongeois, capitaine pour le roy en la marine », nous révèle tout le dessin de ce premier établissement. On voit très bien le pont-levis sur l'ouverture de la cave, devant la porte, la solide muraille de bois palissadée, percée de meurtrières, dentelée de créneaux, qui entoure et défend la cour à ciel ouvert. Ce logis offrait en raccourci, et pour ainsi dire en résumé, l'aspect de la ville future : forteresse et entrepôt, magasin et citadelle, port de commerce ouvert à toutes les transactions pacifiques, place de guerre fermée à toutes les tentatives d'agression. Voici, auprès du chalet réservé au chef de cette entreprise héroïque, les logis des soldats et des ouvriers, les greniers à fourrages, le moulin à farine, les dépôts de provisions et de marchandises, la poudrière. Les compagnons de Champlain, étant des marins, ont apporté à ce travail très soigné les habitudes des constructeurs de navires. Ils ont donné à cet assemblage de planches, de poutres et de solives une configuration volontiers navale. Les trois petits canons qui composèrent la première batterie du fort de Québec reposent sur une plate-forme dont chaque angle s'aiguise et s'avance en bec de proue. Le haut pigeonnier, bâti pour indiquer aux voyageurs que Québec est un domaine féodal sous la suzeraineté du roi de France, fait songer à ces échafaudages flottants qu'on appelait autrefois des « châteaux de poupe ». Le drapeau fleurdelisé que le fondateur de Québec arbora fièrement au-dessus du toit de sa maison ressemble au pavillon que les gabiers de la marine à voiles hissaient à la drisse du grand mât... Ces images hantaient ma mémoire, tandis que le train suivait, à tra-

vers les ombres de la nuit, le rivage du Saint-Laurent, et que des écriteaux, éclairés par les feux de l'électricité dans les gares, me révélaient ces noms français : Sorel, que défricha un soldat laboureur, au confluent du Saint-Laurent et de la rivière Richelieu; les Trois-Rivières, où M. de La Potardière, maître de forges, envoya des prospecteurs, au temps de Colbert et de l'intendant Talon, pour reconnaître d'importantes mines de fer...

Jean Talon, intendant de la Nouvelle-France, écrivait au roi Louis XIV, dans un mémoire daté du 2 novembre 1671 : « Je ne suis pas homme de cour, et je ne dis pas par la seule passion de plaire au roi et sans un juste fondement, que *cette partie de la monarchie française deviendra quelque chose de grand...* »

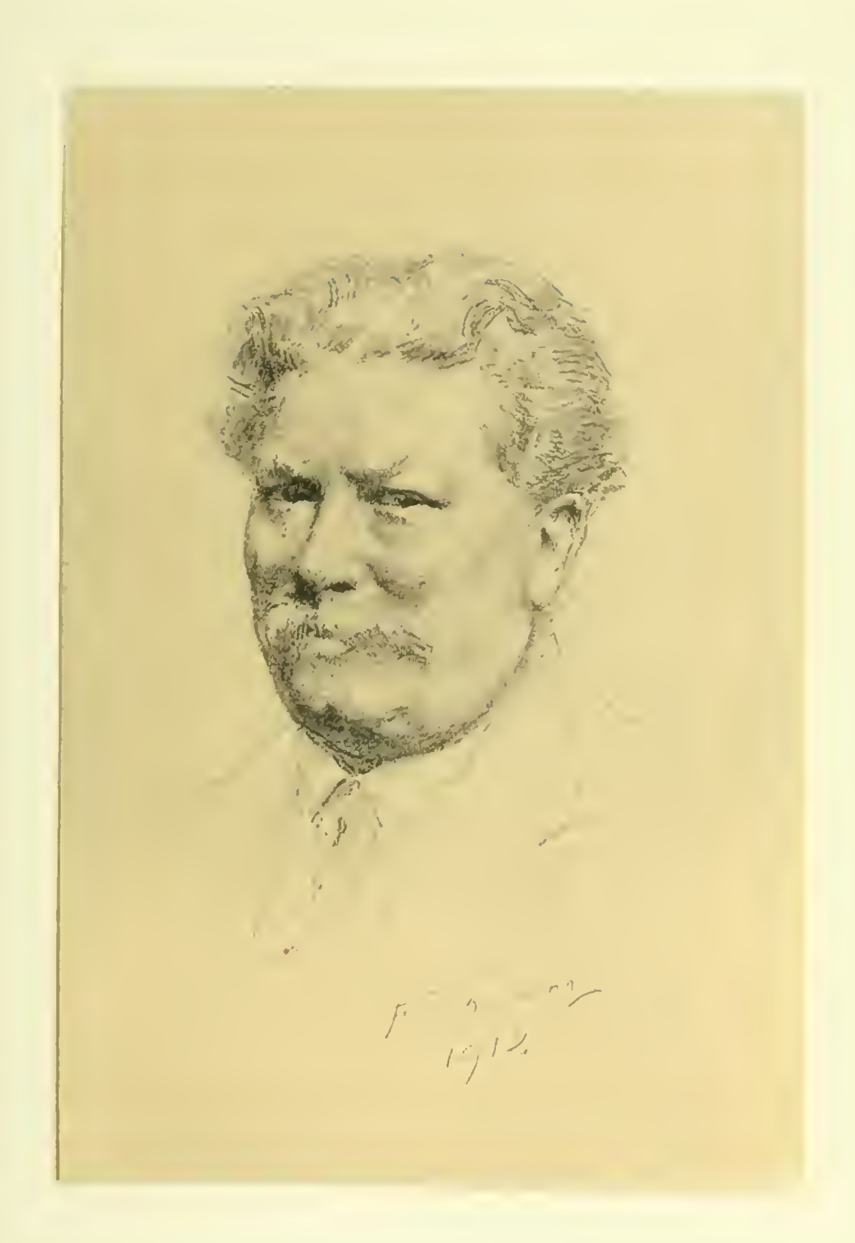
On approche avec émotion de cette cité, déjà ancienne, où tant de bons Français, à la suite de Champlain et conformément aux intentions de Richelieu et de Colbert, sont venus travailler pour la plus grande France... On se rappelle aussi cette vue prophétique de l'intendant qui consacra toute sa vie à cette œuvre française : « Le Canada est d'une très vaste étendue... Du côté nord, je n'en connais pas les bornes... »

Pendant cent cinquante années de labeur et de gloire, depuis Champlain jusqu'à Montcalm, on défriche, on construit, on administre, on enseigne, on catéchise, on récolte; si l'on bataille, c'est pour pacifier; si l'on explore, c'est pour s'établir; si l'on travaille, c'est pour fonder. Et l'on fait de la Nouvelle-France le modèle des colonies de la France d'autrefois. Les hommes disparaissent, l'œuvre reste. Le père Dablon écrivait en 1671, voyant partir de Québec le gouverneur et l'intendant : « Nous ne pouvons regarder sans quelque chagrin les vaisseaux qui partent de notre rade, puisqu'ils enlèvent en la personne de M. de Courcelles et en celle de M. Talon ce que nous avions de plus précieux... » Mais Frontenac succède à Courcelles. L'intendant Duchesneau, l'intendant Hocquart continuent ce qu'a entrepris Jean Talon. A force de croître et de multiplier, sous ce climat salubre, la « peuplade » canadienne devient une seconde nation française, toujours prête au labeur, à la lutte, à l'aventure, pleine de courage devant la vie. Au collège de Québec, on étudie, on argumente, on disserte comme en Sorbonne, et cette maison studieuse compte au nombre de ses lauréats Louis Joliet, l'explorateur de la Louisiane. MM. de Vaudreuil et de Beauharnais

reçoivent du ministre Pontchartrain l'ordre de cultiver avec soin, autour de Québec, la Beauce canadienne, et d'en faire, pour ainsi dire, la « ferme modèle », le « jardin d'essai » de notre domaine d'Occident. Ainsi, par la continuité d'un effort ininterrompu, la France, trahie par la fortune des armes, et cédant aux erreurs d'une diplomatie égarée par les caprices de l'opinion mal informée, demeure tout de même en possession d'une autorité incontestée dans ce pays où elle a laissé une œuvre ennoblie par le rayonnement de son âme. Un Français, visitant Québec, voyant, dans la ville basse, auprès du port, ces maisons à lucarnes, qui ont la figure des vieux logis de La Rochelle ou de Saint-Malo, et sur les terrasses de la ville haute, le Château Frontenac, la porte Saint-Louis, l'université Laval, le couvent des Ursulines, la maison de Montcalm, se retrouve comme en pays de connaissance. Je m'oriente aisément à Québec, d'après une aquarelle du XVIIe siècle, actuellement conservée au cabinet des estampes de notre Bibliothèque nationale. Les lignes générales du décor n'ont point changé. Je reconnais le rempart qui suit les rampes de la colline jusqu'aux bastions de la citadelle. Voici les clochers des églises fondées par les premiers évêques de la Nouvelle-France, M. de Saint-Vallier, M. de Montmorency. Ce chef-lieu français de la région du Saint-Laurent forme un cadre fait à souhait pour accueillir les représentants d'une institution qui a subi victorieusement l'épreuve des siècles, et qui fut léguée presque intacte par la France d'autrefois à la France d'aujourd'hui. Nos académiciens seront satisfaits de l'hospitalité offerte par la cité de Champlain à une compagnie qui est justement fière d'avoir pour fondateur et premier patron le cardinal de Richelieu, bienfaiteur du Canada.

Excursion à travers la ville. Une heureuse fortune m'a placé dans la voiture de l'honorable juge Routier, avec mon ami René Bazin qui est lié à notre hôte par des relations déjà anciennes. Chemin faisant, dans la rue Saint-Nicolas, sous un ciel un peu voilé, où le soleil rit malgré les nuages, je lis, aux devantures des magasins, ces enseignes plaisamment dénuées d'exotisme : *Joseph Picard, épicier...* Plus loin : *La Framboise et Cie... A. Painchaud...* Et ceci, qui attristera, hélas! les honnêtes combattants de la croisade anti-alcoolique : *Georges Grenier, licencié pour détailler des liqueurs spiritueuses...*

Du haut de la terrasse du Château-Frontenac, où s'élève la statue de Champlain, M. le juge Routier, dont je ne saurais trop louer la



M. Antoine GIRARD

courtoise obligeance et l'urbanité ingénieuse, nous fait admirer l'incomparable spectacle qui se présente à nos yeux : la rade vaste et profonde; les bassins où sommeillent les navires à l'ancre ; le fleuve animé par un va-et-vient de bateaux à vapeur et de voiles errantes, le faubourg de Lévis, l'île d'Orléans, les montagnes bleuies par l'éloignement, les perspectives lointaines où s'élargit à perte de vue l'estuaire du Saint-Laurent. En nous indiquant des points de repère en ce panorama qui est incontestablement un des plus beaux paysages du monde, M. Routier fait une remarque intéressante et juste :

— Pendant la belle saison, nous dit-il, quand l'azur du ciel et des eaux s'illumine des clartés radieuses de notre été canadien, nous sommes flattés, nous autres Québeccois, de constater une certaine ressemblance entre ce beau spectacle et l'admirable paysage du Bosphore et de la Corne d'Or. Le promontoire de Lévis s'élève en face de Québec, comme Stamboul en face de Galata et de Péra...

Sur le rebord de la terrasse d'où je puis observer en effet l'exactitude de cette comparaison, je lis cette inscription commémorative :

En cet endroit s'élevaient le fort et le château Saint-Louis. Le fort fut érigé en 1620; le fondateur de Québec y mourut le 25 décembre 1635. Le château, résidence des gouverneurs du Canada, commencé sous le chevalier de Montmagny, reconstruit sous le comte de Frontenac, agrandi sous sir James Craig, fut détruit par un incendie, le 23 janvier 1834.

Une partie de l'emplacement de l'ancien château Saint-Louis est occupée aujourd'hui par un hôtel, qui s'appelle le Château-Frontenac, et qui est construit dans un style heureusement imité des architectures d'autrefois.

En nous rendant à la résidence du lieutenant-gouverneur de la province de Québec, où nous sommes gracieusement invités par sir François Langelier, nous traversons les « plaines d'Abraham », ainsi nommées parce qu'elles furent labourées par un des premiers colons de la Nouvelle-France, Abraham Martin. C'est là que le marquis de Montcalm, vainqueur à Carillon et à Sainte-Foy, succomba sous le nombre, dans une agonie suprême, où a péri comme lui, d'une mort héroïque, son digne adversaire, le major général Wolfe. Une inscription, gravée sur un obélisque, rappelle aux passants la fin tragique de ces deux héros :

Mortem virtus communem
famam historia
monumentum posteritas dedit

Montcalm fut enseveli dans la chapelle du couvent des Ursulines. Nous avons déposé une couronne sur son tombeau en lisant avec émotion l'épitaphe qui confie généreusement sa mémoire à la loyauté de ses ennemis :

... Galli lugentes deposuerunt
et generose hostium fidei commendarunt.

En ce coin de France ancienne, on respire vraiment un air imprégné du bon goût de ces belles choses, de ces hauts sentiments et des nobles pensées dont nos ancêtres nous ont transmis de siècle en siècle l'héritage sacré. C'est devant un auditoire admirablement prêt à réveiller, comme une vision directe et par une résurrection évocatrice, les images de ce passé glorieux que MM. Gabriel Hanotaux, Étienne Lamy et René Bazin, de l'Académie française, salués par les applaudissements unanimes de l'assemblée, ont pris la parole dans la grande salle de l'Université Laval, à la séance organisée par l'Institut canadien. Il avait été convenu préalablement, et d'un commun accord, dans les réunions amicales de la Délégation française, que cette soirée mémorable serait réservée à nos trois académiciens. Et comme cette délégation, composée de bons compagnons devenus très vite des amis personnels, comptait dans ses rangs plusieurs orateurs éminents dès longtemps habitués aux succès de la tribune parlementaire ou de la chaire professorale, nous avons tous été touchés par la bonne grâce des renoncements volontaires qui ont permis à cette dernière entrevue avec nos hôtes canadiens d'avoir le caractère d'une séance exclusivement littéraire et académique. Les lettrés de Québec ont eu l'illusion d'assister à une réception très parisienne sous la Coupole. Les trois représentants de l'Académie française avaient revêtu pour cette circonstance solennelle l'uniforme de la Compagnie. Et nous avons été fiers de leur succès mérité.

Un abonné du *Temps*, rencontré au cours de cette inoubliable soirée, me disait, en sortant de l'Université Laval :

— Trois académiciens à Québec! Cela ne s'était jamais vu... Ah! si Montcalm était là, comme il serait heureux!

Ainsi, par cette infatigable mémoire de l'esprit et du cœur, par cette invincible fidélité à la France maternelle se vérifie à chaque instant, à chaque pas, l'émouvante devise du Canada français : « Je me souviens. »

GASTON DESCHAMPS.

DÉFENSE DU ROMAN FRANÇAIS DEVANT LE CANADA

PAR RENÉ BAZIN [1]

Monseigneur, Mesdames, Messieurs,

Je me souviens d'un Anglais qui s'était assis en face de moi, dans une voiture de grand rapide, et qui lisait très attentivement un livre à reliure souple, assez semblable pour le format au guide Bædecker. A un moment où il relevait un peu son livre, je lus le titre en lettres d'or : *Mœurs des Français à la ville et à la campagne.* Je dois dire que ce voyageur était un homme appliqué. Il ne cessa point, depuis les Pyrénées jusqu'à Paris, d'étudier les mœurs des Français. Mais je doute bien qu'en arrivant à la gare du quai d'Orsay il les ait connues mieux qu'auparavant. C'est là une science extrêmement difficile à acquérir, non pas seulement parce que son domaine est vaste, mais parce que beaucoup de causes se réunissent pour tromper l'étranger, fût-il exact, patient et de la plus belle volonté.

Même nos frères de race peuvent s'y laisser prendre. Tous, et bien des fois, vous avez entendu juger la famille française, la moralité française, d'après notre littérature ou, plus justement, d'après une certaine partie de notre littérature. C'est une chose indéniable cependant, et reçue entre nous, que ni le roman en général, ni le théâtre en général, ne représentent exactement la société et les mœurs françaises. Où en serions-nous, grand Dieu, si la famille ressemblait aux familles que l'on voit évoluer trop souvent, et, l'on peut dire, chaque soir, sur les planches de nos scènes parisiennes ! Une nation composée de pareils éléments serait morte depuis longtemps. Un critique dramatique commençait tout récemment son feuilleton par ces mots : « En ce moment on n'est pas beaucoup, au théâtre, le fils de son père. » Le sujet ne varie guère en effet ; toujours ou presque toujours la scène se passe dans un monde soi-disant parisien, où les hommes sont inoccupés et où les femmes n'ont guère d'occupation que de faire le malheur de leur mari. C'est toujours le trio classique, à moins que ce

(1) Discours prononcé à Québec le 6 mai 1912.

ne soit le quatuor, ou le quintette, qui évolue sous nos yeux ; c'est toujours la même doctrine, vieille comme le monde, de l'amour fatal, de la liberté de l'amour, la même aisance à nommer ce qui gêne un préjugé et ce qui nous plaît un droit humain et sacré.

M. René Bazin expose les raisons de la multiplication, tout à fait anormale chez nous, des comédies et des romans dont les auteurs prétendent « étudier » l'adultère. Il montre chez quelques écrivains, rares d'ailleurs, — et les pays étrangers en ont de tout semblables — la volonté de détruire la famille. D'autres, plus nombreux, sont tentés par un sujet qui est un des plus tragiques, sinon le plus tragique de tous. Beaucoup de chefs-d'œuvre, dans toutes les littératures, ne sont guère que les prodigieuses variations de la souffrance humaine, sur ce thème identique. Mais la plupart des auteurs jeunes, qu'ils soient doués pour la comédie, le drame ou le roman, se laissent guider ici par une illusion. Le sujet de l'adultère leur apparaît comme un sujet facile. Il n'exige, croient-ils, aucune invention, aucune étude spéciale de milieu, et le décor sera celui que l'auteur a sous les yeux. Nous devons à la paresse de nos contemporains, au moins autant qu'à leur gauloiserie, et sûrement plus qu'à leur perversité, le grand nombre des pièces ou des livres dont on nous reproche, trop justement, la légèreté, la bassesse et la monotonie.

Je me rappelle avoir conseillé à un jeune écrivain de renouveler les sujets qu'il traitait. Je lui ai dit : « Étudiez donc la question du lait à Paris. Allez dans une grande ferme de Seine-et-Oise ; voyez la vie de ces paysans de la banlieue ; surprenez leurs conversations ; assistez au chargement des pots de fer blanc dans les charrettes ; partez avec un de ces charretiers qui voyagent la nuit, montez dans sa lourde voiture peinte en jaune ; vous arriverez aux fortifications vers deux heures du matin, vers trois heures vous verrez le déchargement du lait chez le crémier, ou bien aux Halles. Et que de choses, comiques ou tragiques, vous aurez pu voir, entendre ou deviner ! Le lait, dont vivent ou meurent tant de nouveau-nés, tant de malades, quel beau sujet ! Ou bien racontez-nous le voyage de ces marchands et mariniers qui viennent, chaque année, du fond de l'Auvergne, par les canaux et les fleuves, apporter à Paris leurs millions de pommes rouges et de pommes jaunes. Comprenez bien la puissante variété de cette vie populaire, dans des conditions sans cesse nouvelles : les montagnes d'Auvergne et leurs fermes paisibles, la traversée de la France en bateau, enfin Paris, son port, son marché, et tous les drames qui peuvent tenir entre le départ et le retour ! » Le jeune homme écouta d'un air intéressé ; il me promit d'essayer, avec une sorte d'enthousiasme. Je dois dire qu'il fit même un petit effort : il alla se promener un jour dans une ferme de Seine-et-Oise, causa avec un palefrenier

qui ne lui sembla pas facile à confesser, et renonça au sujet de roman. Et mon conseil, comme tant d'autres dans le monde, m'est resté pour compte.

Ainsi nous nous calomnions nous-mêmes, tandis que la vie laborieuse, qui est celle de tant de Français, la vie si dramatique de l'officier colonial, la vie intense des milieux populaires, et tant et tant d'autres domaines, n'ont pas tous les historiens, les philosophes, les narrateurs, qui étaient nés pour les raconter et pour les glorifier.

Cependant, nous avons toujours eu, parmi nous, des esprits qui ont mis dans les œuvres romanesques cette part de nos préoccupations présentes, des problèmes éternels ou passagers, qui fait que nous connaissons mieux, en lisant l'œuvre, le monde où nous vivons, et qu'il nous reste de la lecture autre chose qu'une émotion : une idée. Pas de thèse, mais des idées, car la vie en est pleine, et elle est enseignante; pas de thèse, mais des fenêtres ouvertes sur le vaste monde et sur le ciel; pas de thèse, mais, à côté de l'amour, ou dans l'amour même, un idéal supérieur à la passion, une loi qui rehausse, une direction, une vue générale qui relie un drame particulier à l'humanité même, et qui ne supprime pas l'émotion, loin de là, mais qui l'élève jusqu'à une leçon : qui de nous n'a cherché cela, avidement, subtilement, dans l'œuvre de l'écrivain ? Il a le droit de faire des œuvres moralement indifférentes; mais notre admiration lui sera plus reconnaissante, s'il a laissé à ses semblables une espérance, une force, une croyance. Alexandre Dumas fils disait ce mot qui a été rapporté par Sardou : « Toute œuvre littéraire qui n'a pas en vue l'idéal et l'utile est malsaine et lettre morte. » Et le romancier russe, Tolstoï, dont l'œuvre a des parties de christianisme et des parties de nihilisme, a dit, mieux encore, dans un de ses bons jours : « L'art est un moyen, entre les hommes, de se communiquer leurs plus nobles pensées ».

Eh bien ! non seulement, à toute époque, à côté des amuseurs, nous avons eu de ces artistes bienfaisants, mais je dis que l'heure présente est bonne à ce point de vue ; que depuis longtemps nous n'avons pu montrer un ensemble d'œuvres littéraires d'une aussi haute tenue, d'une signification aussi heureuse.

Je suis obligé de prendre une période d'une douzaine d'années, pour que ma preuve soit mieux établie. Laissez-moi d'abord vous dire quelques mots de trois écrivains dont le premier vient de dispa-

raître, le vicomte de Vogüé, dont les deux autres, Paul Bourget et Maurice Barrès, sont dans la vigueur du talent.

De ces trois hommes, le vicomte de Vogüé était le seul qui appartînt à l'aristocratie militaire de l'ancienne France, et cependant, s'il y avait chez lui un fond de tradition, le plus curieux de son talent était peut-être l'immédiat essor de son esprit vers tous les problèmes nouveaux, sa curiosité en tous sens, et cet impérieux besoin de deviner l'avenir en observant les agitations confuses du présent. Esprit frémissant, qui n'a pas traité un sujet ou conté une histoire sans lui communiquer quelque chose de la perpétuelle vibration, de l'élan, de la noblesse, de l'inquiétude qui étaient en lui. Pour le peindre, on devra toujours parler de ce rare caractère d'élargissement, de vol au-dessus des choses, qui marque toute son œuvre. Ne peut-on pas dire que ce sont deux romans d'une vraie grandeur, ce *Maître de la mer*, où il exaltait l'idée chevaleresque, et ces *Morts qui parlent*, où il montrait l'influence en nous, secrète, puissante et souvent heureuse, des générations disparues?

Quelle œuvre impressionnante aussi que celle de Paul Bourget!

Il a écrit déjà près de 40 volumes. Esprit philosophique, il a marqué de ce caractère de construction, de dialectique, d'analyse scientifique, aussi bien ses romans, ses nouvelles, que ses études de critique littéraire. C'est un homme qui connaît merveilleusement tout le monde des lettres, du journalisme, de la politique, et qui, en même temps, n'est étranger à aucune question de morale ou de psychologie. La médecine le passionne. Et, sans doute, on rencontre parfois cette sorte d'universelle curiosité chez des hommes de lettres, des voyageurs, des liseurs. Mais, ce qui est très caractéristique chez Bourget, c'est l'harmonie de cette vaste encyclopédie. Toute la politique théorique dans le sens le plus étendu du mot: organisation de l'État, lois sociales, conditions de la famille, de la propriété, principes d'éducation, tout cela est classé, combiné et clair dans l'esprit de ce puissant constructeur. Il y a des hommes qui habitent un palais intellectuel qu'ils se sont fait, un palais dont on voit quelques portiques et quelques sculptures quand on reçoit leurs confidences. Il est de ceux-là. Devant lui, on se sent en présence d'une puissance de pensée très rare parce qu'elle est très complète. Ses idées ont été discutées, sans doute, mais la période d'injustice où ses ennemis ont tenté d'abaisser le mérite de ses dernières œuvres, en les déclarant inférieures aux pre-

mières, parce qu'elles leur étaient moralement supérieures, cette période-là est passée.

Bourget, comme vous le savez, ayant approfondi toute la philosophie contemporaine, a conclu au catholicisme. Il est religieux simplement, sans aucune ostentation et sans aucune fausse honte.

Tel est le penseur, qui, ayant longtemps étudié un certain nombre de maladies morales dans des romans de passion, où l'audace dans l'analyse ressemble à celle du chirurgien, s'est mis à écrire une série d'œuvres, romans ou pièces de théâtre, où les conditions de la santé sociale se trouvent indiquées et sont comme contenues dans des faits. Je ne cite que des titres, ne pouvant analyser : *L'Étape*, *Un Divorce*, *L'Émigré*, *La Barricade*, *Le Tribun*. Et demain, nous aurons une nouvelle œuvre encore. Et comme les autres, dans l'esprit des contemporains, elle ne se résumera point en images, mais en idées.

Voyez encore Barrès. Ce qui m'a souvent frappé, chez Barrès, outre la très rare valeur de l'artiste littéraire, c'est une, au moins, des qualités qui font l'homme politique, je veux dire le choix des occasions où il manifeste son sentiment. Barrès est député. Je l'ai vu monter à la tribune dans un certain nombre d'occasions et y prononcer des discours brefs, dont les phrases étaient comme disposées en couronne autour de trois ou quatre phrases reines, éclatantes, d'une eau pure comme celle des belles pierres précieuses. Et à chaque fois, je remarquai qu'il avait été conduit à parler par une disposition d'esprit que j'appellerai la tendresse patriotique. Et à chaque fois aussi il a éveillé, parmi les milieux politiques, une grande sensation littéraire.

Maurice Barrès est un Lorrain, tout au moins par sa mère, et la plainte des deux provinces arrachées à la France en 1871 continue de s'exprimer par sa parole et par sa plume. Son livre *Au service de l'Allemagne*, et sa *Colette Baudoche*, chef-d'œuvre qui restera classique, ont pris place dans ce vaste ensemble de livres, qu'on peut appeler le cycle littéraire créé par la douleur, le cycle d'Alsace-Lorraine. Son beau style, qui a commencé par être compliqué, arrive à la simplicité à force d'art, et redevient somptueux dès qu'il est négligé, parce que l'auteur a en lui ce goût de la décoration somptueuse, qu'il combat constamment. Laissez-moi vous citer quelques lignes de *Au service de l'Allemagne*, qui décrivent le paysage lorrain : « Ce qui frappe d'abord, sur notre plateau de Lorraine, ce sont les plissements du

terrain: ils se développent sans heurts et s'étendent largement. De grands espaces agricoles, presque toujours des herbages, ondulent sans un arbre. Puis, çà et là, sur le renflement d'une douce courbe, surgit un petit carré de chênes ou quelque mince bouquet de bouleaux. Dans les dépressions l'herbe partout scintille, à cause de l'eau secrète, et l'on voit des groupes de saules argentés. Nulle abondance, mais quel goût! » Voilà un art d'assembler les mots, de les peser, de les compter et de résumer dans un trait de vastes étendues, et d'exprimer d'un mot leur âme tout entière, qui est tout à fait de l'art français le plus raffiné. Goûtez les phrases, ces phrases lisses, pleines et transparentes comme du raisin mûr, et dites si ce n'est pas là un grand écrivain, et pour le pays un titre de grand honneur?

Combien d'autres exemples je pourrais trouver, dans la littérature contemporaine des dix ou douze dernières années, de ces livres, romans, nouvelles, vers, essais, drames publiés sans avoir été joués, et qui laissent le souvenir d'un bel abri, durable ou passager! Je ne dénombre pas ici toutes les gloires françaises, tous nos grands poètes en prose: je ne donne que des exemples précis pour réfuter une accusation précise. On accuse nos écrivains d'être des destructeurs: je nomme quelques-uns de ceux qui rebâtissent la cité. Je ne puis les citer tous, mais je veux vous rappeler, tout au moins, plusieurs des jeunes hommes dont les livres sont en contradiction manifeste avec la réputation qu'on a voulu faire au livre français. Parmi eux, il est remarquable que la plupart sont de mentalité catholique, en tout cas, d'un esprit respectueux. Le mouvement s'élargira. Demain sera meilleur qu'aujourd'hui, soyez-en sûrs. Rappelez-vous les noms de Henry Bordeaux, dont l'œuvre est déjà considérable; de Louis Bertrand, qui a écrit de si belles études sur les pays d'Orient et sur Marseille; de Charles Péguy, l'auteur du *Mystère de la charité de Jeanne-d'Arc*; de Paul Claudel, dont les drames, l'*Otage* et l'*Annonce faite à Marie*, dont le chant de Noël, dont les odes, sont pleins d'éclats de génie; rappelez-vous les derniers volumes de Francis Jammes, les derniers romans de Paul Acker, les vers de Louis Mercier, les vers ou les premiers romans de ces jeunes hommes des *Amitiés françaises* qui se nomment Robert Vallery-Radot, André Lafon, François Mauriac, et ce récent volume de Georges Ducroq, la *Blessure mal fermée*, autre livre admirable du cycle d'Alsace-Lorraine!

Non, non, cherchez dans cette littérature française, vous y trou-



Mlle GIRARD

Planche 18

verez, nombreux, de plus en plus, des livres qui ne détruisent pas, mais qui rebâtissent pour la société de demain. Croyez-moi, lorsque, dans un court espace de temps, les hommes les plus réputés parmi les littérateurs se rencontrent, sans l'avoir cherché, pour traiter des sujets comme la lutte de l'esprit d'affaires et de l'esprit chevaleresque; la force des siècles disparus dans la conduite du présent; comme la responsabilité du professeur et du savant; les conditions de l'ascension d'une famille à travers une société; la loi essentielle du mariage, c'est-à-dire la stabilité; le rôle de la noblesse dans une société nouvelle; le prestige de la civilisation française sur les esprits d'une autre race, victorieuse par les armes, mais inférieure par la culture, et d'autres sujets de cette ampleur, je dis qu'il y a là un phénomène très remarquable, et qui peut faire oublier les écarts de morale et de sens commun qu'on peut relever dans les écrivains subalternes ou égarés de cette même littérature.

Pour moi, si j'ai un vœu à formuler, c'est que ces hommes qui font grand honneur à la France, que les plus jeunes surtout viennent étudier, en même temps que les questions que je viens d'énumérer, ce peuple des travailleurs de la terre et des travailleurs de l'usine auxquels j'ai donné tout mon cœur et la plus large part de mon temps. C'est un monde immense par le nombre, par la puissance, par la souffrance. Pour être compris, il faut d'abord qu'il soit aimé. Ceux qui en ont parlé n'ont pas dit tout le mal qu'il faut en dire, car ils n'ont pas parlé de l'orgueil qui s'y cache le plus souvent sous la forme de l'irrespect chez l'enfant et de l'envie chez l'homme. Ils n'ont pas dit surtout le bien qu'il fallait en dire. Je ne traverse jamais un faubourg de grande ville sans trouver ses maisons émouvantes, pour des raisons humaines et des raisons divines. Quartiers abandonnés, comme les jachères de la campagne. Quartiers où habitent, à côté de tant de vices, et de tant d'ignorance, tant de secrète soumission à la vie, et de vertu survivant à ses causes, et par cela même plus merveilleuse. Quartiers que la charité connaît encore mieux que les politiciens ne les connaissent; où elle rend des services et échange des mots de tendresse fraternelle qui sont la rançon des fortunes gaspillées et des mensonges du monde; quartiers où tant de bonté s'est dépensée, sans que l'apparence en soit modifiée, comme un souffle frais qui ranime les vieilles herbes, mais qui ne change pas à lui seul la terre lourde et fermée. Le peuple qui est là est digne d'une commisération infinie, parce qu'il est

peu aimé, parce qu'on ne le recherche guère que pour son suffrage, comme les renards pour leur fourrure ; parce qu'il souffre plus encore qu'on ne le dit de souffrances physiques et morales. Il a besoin que les plus hauts esprits d'une nation s'intéressent à lui et le connaissent, et que les meilleurs dévouements le secourent, à cause de la pauvreté de sa condition, mais plus encore à cause de son idéal abaissé. On lui a persuadé, pas seulement chez nous, un peu partout dans l'univers, que le plus grand objet de l'ambition humaine est l'argent, on le décourage et on l'aigrit, pour ne lui laisser d'autre idéal que la journée de huit heures, de six heures ou de quatre heures, une rente pour sa vieillesse, une indemnité en cas d'accident. C'est à cela qu'on prétend réduire l'espérance d'une âme faite à l'image de Dieu !

Voilà pourquoi l'effort des écrivains doit tendre à éclairer et à soutenir l'effort des hommes d'État et celui de la charité pour le relèvement des pauvres. Quelques-uns des romanciers que j'ai nommés y sont venus, d'autres y viendront sans doute. La générosité de leur œuvre déjà faite m'en est un sûr garant. Et il sera dit, et vous répèterez, qu'en ce commencement du xxe siècle, la haute littérature française a produit tout un ensemble d'œuvres où la beauté s'est alliée à ces puissances bienfaisantes, qui s'appellent le respect de la tradition, le goût de l'ordre, le souci d'une humanité meilleure dans un idéal agrandi.

Et maintenant je veux vous dire mon bonjour et mon au revoir.

Je suis venu vous apporter des nouvelles du vieux pays, des nouvelles de « vos gens de là-bas ». Depuis bien des années je désirais le faire. Mon désir de rendre visite aux frères canadiens a commencé lorsque j'avais la première jeunesse et que je lisais les belles histoires de Champlain, de Montcalm et de Dollard des Ormeaux, assiégé dans le fort du Long-Saut ; et je remplis mon vœu ayant les cheveux gris. Qu'importe l'âge, si je vous dis que je suis bien heureux de vous voir, d'apercevoir dans vos visages la ligne, la grâce, l'humeur française, de surprendre, dans vos yeux, la petite étincelle qui fait rire aussi le vin de nos coteaux ; si je vous dis que je suis heureux d'entendre dans vos rues les mots de notre langue, et de trouver surtout dans vos cœurs la foi catholique, la mienne, et de penser que vos pères l'avaient apportée de France. Quelle forte fraternité entre nous, et comme je suis déjà sûr, à écouter l'émotion qui grandit en moi, que je ferais bientôt

comme un chasseur de mes amis. Il voulait chasser les vanneaux dans les prés de Normandie. Et il rencontra, sur un chemin, la fermière : « J'irai chez vous chasser le vanneau, maîtresse Madelon. — Tant mieux, monsieur, on ne vous voit guère. — J'irai et je reviendrai chez moi trois jours après. — Cela n'est pas sûr! — Pourquoi Madelon? — Parce que, monsieur, ceux qui passent chez nous plus d'un jour ne peuvent plus s'en aller. »

Je suis venu vous apporter des nouvelles du vieux pays. La terre de France était déjà parée par le printemps lorsque je l'ai quittée. Il faisait délicieux parmi nos poiriers en fleurs. Les enfants faisaient des balles et des guirlandes de coucous. Il y avait des jours lumineux parmi les giboulées d'avril. Elle n'a rien perdu de ce charme célébré à travers les âges et qui l'a fait considérer comme un séjour de joie. Évidemment, les hommes dont l'instinct fut toujours de piller ou de peu considérer les biens communs, ne se gênent guère pour établir une usine dans une vallée, jusque-là parfaite de lignes et de silence, pour abattre une falaise ou une futaie si ancienne que tous les arbres avaient de la barbe! Cependant, la terre de chez nous reste une des plus belles du monde, elle a cette vertu générale d'aménité par quoi elle séduit. Tout récemment, un des écrivains qui connaissent le mieux les questions anglaises, M. Jacques Bardoux, interrogeait, sur la grève des houilleurs, un vieux mineur du Somerset. qui lui répondait, exaltant la France inconnue et lointaine, comme nous exaltons les îles des Antilles ou de l'archipel Indien, et il disait : « Dans votre pays il y a moins de riches, plus de soleil et de blé que dans le nôtre. » Il exprimait ainsi une tendresse ingénue, dont ne peuvent se défendre ceux qui ont parcouru la France, ni ceux mêmes qui pensent à elle.

C'est cette tendresse pour la terre de France et cette affection pour ses paysans qui m'ont surtout amené vers vous. J'ai voulu voir vos villes, sans doute, mais voir aussi les descendants des hommes qui vinrent des provinces familières, de Normandie, Maine, Bretagne, Poitou, Champagne, Touraine, et qui peuplèrent les forêts et semèrent les premières poignées du froment de France entre les racines des érables et des sapins. Laissez-moi saluer le fermier canadien, *l'habitant*, le solide soutien de votre État, le père de la famille nombreuse, l'homme qui a gardé l'honneur, la forte espérance, la langue, la foi de son ancien pays, tout le trésor, toute la France essentielle.

Aucune autre beauté n'est, plus que celle-là, sûre de nous émou-

voir. Il personnifie votre avenir comme il rappelle vos origines. Si on l'interroge, si on lui demande : « De qui tenez-vous votre cœur si français? » il répond : « De mon père qui s'appelait Jean, et de ma mère qui s'appelait Marie. — Et votre père Jean, et votre mère Marie, de qui tenaient-ils leur cœur tout plein de l'image de la patrie ancienne? » Et on arrive ainsi jusqu'aux ancêtres qui vinrent, il y a trois siècles peut-être, laboureurs ou soldats, chercher fortune dans la Nouvelle-France qu'avait nommée ainsi le bon roi Henri IV. Ils ont cherché fortune, et ils ont accompli leur rêve, puisqu'ils ont fondé un grand peuple.

O vieil habitant des terres canadiennes, fidèle en toute chose, c'est vous d'abord que je suis venu voir, et je suis sûr qu'au premier mot, au premier geste, au premier coup d'œil, sans hésiter, ni vous, ni moi, nous nous reconnaîtrons!

SALUT DE L'UNIVERSITÉ LAVAL A LA FRANCE (1)

PAR L'ABBÉ GOSSELIN

Vous me permettrez bien maintenant d'offrir vos remerciements et votre respectueuse gratitude à nos hôtes de ce soir, aux orateurs si académiques que vous avez entendus, goûtés, applaudis.

J'en suis sûr, l'atmosphère de chaude sympathie qui enveloppe cette salle a déjà persuadé Messieurs les membres de la Délégation française, et en particulier MM. Hanotaux, Lamy et René Bazin, qu'ils sont bien ici chez eux et que nos âmes françaises, les vôtres, Messieurs, qui viennent de la douce France, et les nôtres qui sont nées en terre canadienne, se sont reconnues comme des sœurs et se sont bien comprises.

La sympathie naît d'elle-même par un fraternel attrait. Je suis donc particulièrement heureux d'offrir à nos hôtes, en ma qualité de recteur de l'Université Laval, l'hommage empressé de notre Université française.

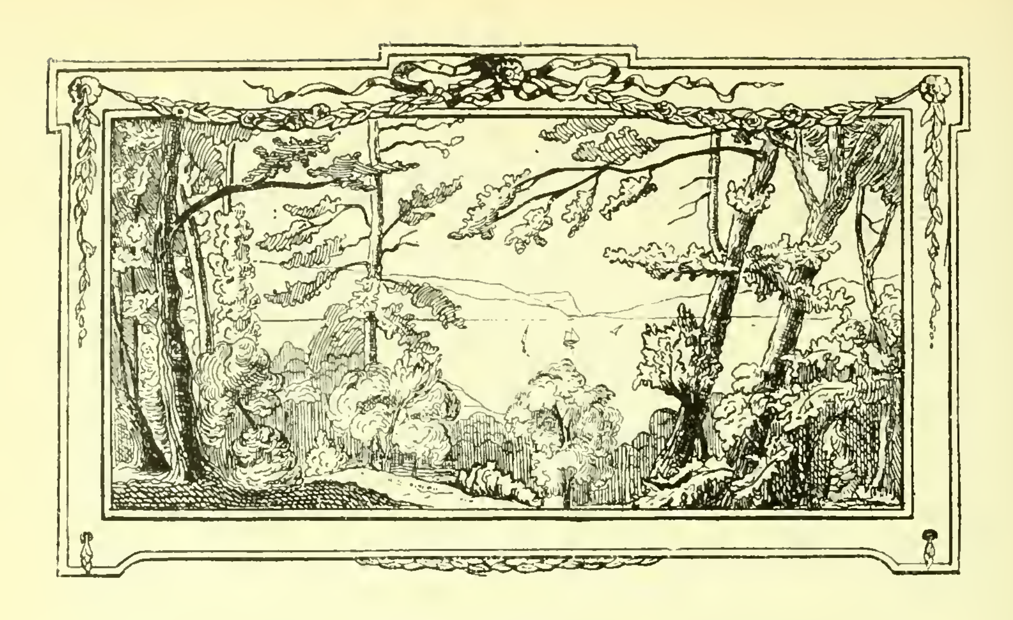
(1) Discours prononcé à Québec le 6 mai 1912.

Cette université qui est née du vieux séminaire de Québec et qui porte le nom du vénérable fondateur de cette institution, cette université, qui est une création de l'apostolat sacerdotal, est aussi une création de l'âme française.

Le prêtre fut toujours ici le missionnaire infatigable de la France; et il m'est agréable de dire ce soir à ceux qui viennent de si loin nous apporter l'esprit, le cœur et la langue de la vieille mère-patrie, que l'esprit, le cœur et la langue de la France avec tout ce qu'ils comportent de rigoureuses traditions, de sentiments nobles et d'aspirations nationales, c'est tout ce que l'Université Laval se propose de garder ici et de cultiver avec amour. Elle a reçu ce dépôt du peuple même qui lui confia ce qu'il a de plus précieux : l'âme, l'âme française de ses enfants.

Permettez-moi de vous assurer, Messieurs les délégués, que l'Université Laval entend bien rester fidèle à sa haute mission et que par elle, dans la mesure de ses forces, continuera toujours de battre en la poitrine de nos étudiants le cœur ardent, continuera toujours de se former en leur esprit la pensée généreuse, continuera toujours de chanter sur leurs lèvres l'harmonieux parler de votre France, disons mieux, de notre ancienne et commune patrie.





CHAPITRE X

A TRAVERS LE CANADA

DANS LA CAMPAGNE DE QUÉBEC : SAINT-JOACHIM

PAR RENÉ BAZIN

Je vais voir, sur la rive gauche du Saint-Laurent, des terres qui appartiennent, ou ont appartenu au séminaire de Québec, en vertu du testament de Mgr de Montmorency-Laval (1680). Mon compagnon de route, le savant abbé Gosselin, me cite, de mémoire, les dates où quelques-unes des familles de Saint-Joachim s'établirent au bord du fleuve et défrichèrent le sol que les descendants n'ont pas quitté. « Il y a là, me dit-il, un Joseph Bolduc, dont la noblesse remonte à sept générations, jusqu'à Louis Bolduc, procureur du Roi, de Saint-Benoît, évêché de Paris, et qui vint ici, dans le comté de Montmorency, en 1697. Il y a un Féruce Gagnon qui descend d'un Pierre Gagnon, de Tourouvre en Perche, venu à Saint-Joachim en 1674. Les Fillion descendent d'un Michel Fillion, notaire royal, de Saint-Ger-

main-l'Auxerrois, mais ils ne sont « habitans » que depuis 1706. Les Fortin ont commencé d'ensemencer la Grande Ferme en 1760, et les Guilbault de cultiver La Fripone en 1757. Vous verrez combien sont prospères les familles, celles-là ou d'autres, que nous visiterons. »

Le train s'arrête à la station de Saint-Joachim. Nous montons dans une petite voiture à quatre roues, et traversons le village, puis un grand bout de plaine, où chaque champ est soigneusement clos, où, çà et là, bordant les chemins, se lève une double ligne d'ormeaux. Les terres plates où nous voyageons, terres d'alluvions sans nul doute, s'étendent jusqu'au pied de la belle montagne qui porte le nom de Cap Tourmente. Quelle joie ce serait, de vivre une semaine de chasse et de pêche dans ces Laurentides! Je n'ai pas vu encore d'aussi belles futaies d'érables. Elles n'ont pas leurs feuilles, mais leurs ramilles, et sans doute aussi les bourgeons entr'ouverts, font de grandes tentures, ocellées et moirées, aux flancs de la montagne. Nous devons être à une lieue au moins, peut-être une lieue normande, de cette forêt attirante. N'y pensons plus. Le chemin ne nous y mène pas. Il va, parallèlement au fleuve, et voici, devant nous, une longue habitation en bois, avec la véranda coutumière. Le fermier — par exception le mot peut s'employer ici — nous reçoit à l'entrée. Il est jeune, solide, haut en couleur, et il porte les moustaches et ces demi-favoris que j'ai souvent vus en Normandie. La fermière, accorte, claire, pas très parlante, mais parlant bien, a préparé le déjeuner. Elle a jeté, sur sa robe grise, un tablier à broderies rouges, et quand nous entrons, elle appelle, pour nous faire honneur, sa dernière ou avant-dernière :

— Allons, viens dire bonjour, Marie-Olivine!

Les étables sont presque vides, car le temps est arrivé où les bestiaux vont dans les pâtures. Elles renferment d'ordinaire cent bêtes à cornes, et je pourrais visiter la laiterie modèle. Mais plus que la laiterie et que le déjeuner, le paysage m'attire. Nous avons dépassé l'île d'Orléans dont j'aperçois l'extrémité boisée. D'autres îles, mais bien plus petites, tiennent le milieu de ce fleuve de douze kilomètres de largeur en cet endroit, et paraissent disposées en ligne, comme des navires en manœuvre : île aux Ruaux, la Grosse Ile, île Sainte-Marguerite, île aux Grues, île aux Canots, île aux Oies. L'eau est basse, et la berge découverte. Devant moi, sur les vasières, ces choses immobiles, d'une éclatante blancheur, que sont-elles? Elles couvrent de

grands espaces. Je sais que ce n'est pas une prairie de fleurs de nénuphars : il y aurait des feuilles. Des cailloux? Ils seraient roulés et ramenés sur les rives. Tout à coup, le vent souffle vers nous et m'apporte le cri des oies sauvages. Elles s'agitent. Quelques-unes étendent leurs ailes. En même temps, de l'extrême horizon au-dessus du fleuve, du fond de l'azur brumeux, d'autres oies sauvages, en troupes immenses et formées en arc, émergent, arrivent dans la lumière, l'étincelle au poitrail, tournent un peu, s'abattent, et le bruit de leurs ailes passe comme une trombe. Les vasières sont entièrement blanches.

Je les ai revues, une heure plus tard, du sommet du Petit Cap. C'est le nom d'une colline toute voisine du Saint-Laurent, et qui porte, parmi les bois, la vieille et vaste maison de campagne, — bien française aussi, — du séminaire de Québec. Un sentier suit la crête de la falaise, et la splendeur des eaux, le vent tiède, le cri des oies sauvages, le ronflement d'un canot à pétrole qui paraît menu comme un scarabée, nous viennent à travers la futaie. Arbres verts, chênes, érables, frênes, tout pousse bien sur la butte. La saison du sucre d'érable est à peine terminée. La sève sucrée coule encore le long des troncs qui sont percés de deux ou trois trous d'un demi-pouce de diamètre. Je demande à mon guide combien produit un érable de taille moyenne.

— Cinquante ou soixante litres d'eau, me dit-il, qui donnent une livre de sucre.

Pendant que nous traversons de nouveau la plaine, il me raconte des traits de mœurs rurales. Je sens bien, au ton de la voix, que ce prêtre a le respect et l'amour de la profession de laboureur. Il me dit encore :

— Mon père avait fait ses humanités jusqu'à la rhétorique. A ce moment, il se mit à cultiver la terre. Et il avait coutume de nous répéter : « Je n'ai jamais eu de regrets. »

Ce pays de haut labourage me conquiert. En peu de temps nous gagnons la partie de la paroisse où commencent les premières pentes du cap Tourmente, et les forêts merveilleuses ne sont plus très loin. Les cimes des érablières ont une grâce qui retient. Il me semble que le sol est plus pauvre. Mais les cultures sont toujours bien encloses. Des fossés bordés de saules suivent le pli des pâtures. Nous entrons un moment chez M. Thomassin, qui est propriétaire de Valmont, vieil homme, tout droit encore, qui ressemble à un retraité de la marine.



M. Léon BARTHOU

— Venez au moins dans la grand'chambre ? me dit-il.

Et nous allons dans la grand'chambre. La mère de famille arrive : des cheveux très blancs, des yeux très bleus, un visage doux ; puis un gars de dix-neuf ans, géant magnifique et rieur, le torse serré dans un tricot de laine; puis une des filles, qui porte, — ce doit être la mode dans le comté de Montmorency, — un joli tablier brodé. La maison, dont nous visitons une partie, est double. Elle a trois belles pièces en avant, du côté opposé à la montagne. Dans la troisième, où est le poêle, il y a des provisions, la table à manger et des vaisselles.

— Voulez-vous goûter la tire ?

La tire, c'est le sucre d'érable à l'état filant, une pâte brune dans le plat, dorée par transparence, où l'on pique la pointe d'un couteau. Je goûte la tire, et la déclare délicieuse, ce qui me vaut une demi-naturalisation canadienne. On cause de l'hiver, des terres qui sont encore bien froides pour le labour, et aussi de la race. En prenant congé de M. Thomassin, je ne puis me tenir d'observer tout haut, voyant l'homme au grand jour, à la porte de son royaume :

— Avez-vous l'air d'un de nos marins !

— Eh ! monsieur, riposte-t-il, ça se peut bien : on est venu du comté d'Avranches !

Le cheval se remet à trotter, et nous conduit chez les Braun, qui ne sont pas plus prévenus de notre visite que ne l'étaient les Thomassin. La mère a eu dix-sept enfants ; elle en a quatorze vivants. Sept ou huit sont autour de nous dans la première pièce, et le plus petit dort dans un berceau d'osier, posé à terre. Vraiment, il y a une distinction et une dignité singulières chez la mère canadienne. Celle qui nous reçoit a sûrement passé plusieurs années de son enfance dans un couvent, comme presque toutes les fermières qui prennent là un degré de culture et de civilisation que les hommes n'ont pas. Elle a un visage ovale, grave et bon, que la jeunesse n'a pas quitté. Plus jeune, elle a dû ressembler à un modèle du Pérugin. L'un après l'autre, elle me présente les grandes filles qui l'aident dans le ménage, les petits qui jouent autour d'une table, puis, regardant le dernier, qui dort, elle me dit :

— Je suis bien contente : je n'ai pas eu d'enfant cette année. C'est dur, voyez-vous, d'être toujours penchée sur le berceau et réveillée la nuit ! A présent, on attend la récompense.

De quelle récompense voulait-elle parler ? De l'éternelle ? De

l'appui que prêtent, aux parents, les enfants devenus grands ? Les deux pensées étaient sûrement dans son esprit.

Que cela est admirable, divin et humain !

A peine a-t-elle achevé que le dernier né se met à s'agiter dans le berceau. Elle fait un signe, du doigt. Et, aussitôt, une petite de six ans, qui était là, jouant aux dés sur la table, mais attentive, et les yeux vers nous au moindre mouvement, saute à terre, court au berceau, s'assied sur un des bords d'osier, appuie sur l'autre sa main droite, et, prenant de l'élan, se balance en mesure, et rendort le nourrisson.

Le père est d'origine écossaise. De la ferme des Coteaux à Saint-Joachim la distance est longue déjà. Je sais que, même dans le plus rude de l'hiver, quand il fait quinze ou vingt degrés de froid, les « habitants » ne manquent pas la messe du dimanche. « C'est du brave monde », comme l'a dit l'un d'eux. Plusieurs font deux ou trois lieues pour se rendre au village. Mais les enfants, comment vont-ils à l'école ? Ceux des Coteaux ? Le père répond :

— N'y a-t-il pas les traîneaux à chiens ? Le mien est grand : ils se fourrent cinq dedans. Et youp ! youp !

Je vois en esprit, sur la neige fraîche encore, le chien qui tourne brusquement, et les écoliers qui roulent, poudrés comme des moineaux. Le soleil baisse. Il faut repartir. Un jeune homme, à la barrière du premier champ, nous regarde, debout près d'une paire de bœufs de labour. Il reconnaît en nous la nation.

— Voyez, dit-il, nos bœufs sont enjugués à la française !

En effet, tandis que, bien souvent, les bœufs ont un harnachement, collier ou bricole, ici, je retrouve le joug en bois d'érable et la courroie de cuir qui le lie aux quatre cornes.

A NIAGARA FALLS

PAR G. HANOTAUX

Mille deux cents kilomètres nous séparaient de Niagara-Falls ; un simple déplacement.

En route, un télégramme nous est remis dans le wagon. Invitation pour Niagara-Falls. Automobiles, déjeuner, etc... Adieu la journée

sur l'herbe. Mais quoi, l'invitation était si cordiale! D'ailleurs, nous n'eûmes pas le temps de réfléchir. A peine avions-nous franchi trois ou quatre stations — et autant de centaines de kilomètres — qu'un grand diable d'homme, la figure la plus ouverte, la plus sympathique, mais la plus décidée, entre en coup de vent dans le Pullmann. Il me dévisage, se jette sur moi, m'enveloppe d'une étreinte. Que dirai-je? Nous étions ses amis et ses prisonniers avant que j'eusse su seulement à qui j'avais affaire. C'était l'auteur du télégramme. A partir de ce moment nous lui appartînmes; jamais conquête ne fut plus prompte et plus irrésistible.

Notre homme s'y entendait d'ailleurs. C'était le major général Green, un des vainqueurs des Philippines, ancien attaché militaire à Saint-Pétersbourg, ancien combattant de la guerre de Sécession, qui, ayant pris part, soit comme acteur, soit comme témoin, à plusieurs des guerres du dernier demi-siècle, et après avoir écrit, en maître historien, six ou huit volumes sur ces événements, était venu planter sa tente sur les rives du Niagara.

Avec un tel homme, parlant, d'ailleurs, admirablement le français, on ne s'ennuie pas. Nous repassâmes tous nos souvenirs, toutes nos relations, le passé et le présent; nous n'étions jamais au bout. Le monde est si petit!... Le train stoppe: Niagara-Falls.

Nous croyions être en pleine campagne: ah! oui, une grande ville; des hôtels, des villas, des parcs, musique... Sans compter les automobiles annoncées, le déjeuner, les toasts, etc...

Et les chutes? me direz-vous.

On nous y mena, en suivant les routes ombreuses d'un magnifique parc, le parc créé par lord Dufferin, alors gouverneur du Canada, depuis ambassadeur à Paris (encore un ami commun disparu, hélas!) Toute description, impuissante. Catastrophe d'eau. Les yeux, l'esprit abîmés de regarder, de s'emplir du spectacle. Buée irisée, nuée tonnante, glissement formidable et intarissable où on dirait que le monde coule pour s'écrouler.

Le général nous guidait. Il nous arrache à la contemplation et nous dit: « Maintenant, faites-moi le plaisir de venir chez moi. » Quelques tours de roue et nous arrivons à une bâtisse colossale, d'une pureté de lignes et d'une sobriété magistrales. Nous montons un escalier de mosaïque et de cuivre, tenu avec une propreté resplendissante. Nous entrons dans une immense salle blanche que nous surplombons sur

un balcon d'acier. A nos pieds, vingt formidables turbines tournent, comme d'énormes éléphants en cage, emplissant la vaste salle du ronflement énorme de leur masse. Pas un ouvrier, pas une fumée, pas un coin noir. Tout est reluisant et net.

Le général, pour se reposer, est venu monter ici, en territoire canadien, une de ces usines d'eau qui exploitent la chute du Niagara, et qui alimentent, en puissance hydraulique, l'industrie des grandes villes de la région, Buffalo, Toronto, etc., jusqu'à deux et trois cents kilomètres. J'interroge. « De quelle force disposez-vous ? — De 200.000 chevaux-vapeur. — Voilà donc une écurie de 200.000 chevaux, mais sans un palefrenier. »

Nous visitâmes l'usine, et descendîmes par des couloirs, éblouissants de clarté électrique, par des ascenseurs profonds comme des trous de lumière, jusqu'à la chute elle-même. Au retour, nous suivîmes, de nouveau, ces longs couloirs, illuminés et vides, comme dans un conte des *Mille et une Nuits*. Nous arrivons, enfin, à un perron de quelques marches. Devant nous, une porte d'acier. Au-dessus de cette porte, un seul mot : *Silent*, silence.

Le maître touche un bouton. Le panneau glisse sans bruit et découvre une vaste salle demi-circulaire. Au milieu, un petit pupitre et deux hommes : « Deux hommes, dit le général, au cas où l'un viendrait à mourir. » Nous nous pressions silencieusement. Sur le mur du fond étaient disposés, bien en vue, les vingt cadrans des manomètres correspondant aux vingt turbines. Les vingt aiguilles étaient l'objet de l'attention constante des deux hommes qui, en cas d'accident, n'avaient qu'à interrompre le courant. Ainsi, la puissance de la nature se subordonnait, là, à la volonté de l'homme posant le doigt sur un bouton.

Voilà ce qu'est déjà et ce que doit devenir, de plus en plus, le Canada ! Des forces naturelles incomparables que le génie humain, arrivé à un degré inouï d'autorité sur lui-même et sur les choses, va, d'une conquête rapide, dompter et exploiter.

L'immense production agricole n'est que l'avant-courrière d'une immense production industrielle. La force attire la force et la richesse la richesse.

Un tel avenir économique ouvre donc, devant ceux qui s'emploieront à son avènement, d'immenses perspectives.

Ai-je besoin d'ajouter que ces perspectives sont nécessairement

pacifiques. Il faut, vraiment, avoir l'esprit bien mal tourné pour voir dans l'appel des ministres canadiens à la France autre chose que ce qu'ils y mettent eux-mêmes, un retour d'affection destiné à créer un courant de sympathie et de travail. La place est libre à tous. D'autres ne se sont pas fait faute de s'y introduire. Nous autres, Français, nous nous sommes laissé distancer. Dépêchons-nous de rattraper le temps perdu !

L'ADIEU DU CANADA A LA FRANCE (1)

PAR E. MONPETIT

Un jour des *Amitiés françaises* que Maurice Barrès conduisait le jeune Philippe visiter une basilique, près de Domrémy, l'enfant émerveillé d'entendre le prêtre expliquer les détails de l'architecture réfléchit : « Faut-il qu'il soit effronté pour oser parler ainsi tout seul et tout haut. Toi, est-ce que tu oserais ? »

Vous comprendrez que cette répartie me soit venue spontanément à la mémoire au moment de parler devant ce que la France compte de plus illustre ; mais, si modestement que ce soit, il faut quelqu'un qui vous dise adieu, puisque vous partez.

Nous avons assisté à une fête française, à la glorification de la France d'aujourd'hui : la France des ailes, des ailes qui poussent, et qui est un peu la France de toujours.

Un ministre, M. Barthou, qui définissait hier, avec quelle maîtrise, quelle émotion, notre problème national en l'élargissant jusques à ses confins extrêmes qui sont l'Angleterre et la France, a voulu nous révéler ce soir un autre aspect de sa personnalité. Nous l'avons trouvé conférencier aussi exquis qu'il nous était apparu orateur superbe. Il peut sans crainte se comparer à lui-même : les angles opposés par le sommet sont égaux.

Avant lui, nous avons entendu Blériot — qu'il me permette de l'appeler ainsi — Blériot, que les jeunes gens de cette galerie ont acclamé chaleureusement pour l'avoir rencontré déjà, là-haut, un

(1) Discours prononcé à Montréal le 5 mai 1912.

peu plus près des étoiles ; Blériot, qui a décrit naguère sur le ciel la courbe hardie, inattendue, fantastique, de l'entente cordiale, apportant ainsi à notre patriotisme complexe un élément nouveau de confiance, d'enthousiasme et de fierté ; Blériot, qui est à l'origine de ce mouvement magnifique qui plane aujourd'hui sur la France : car il semble que les ailes des vieux moulins de Bretagne et d'Anjou se soient détachées soudain pour voler à la défense des frontières menacées.

Enfin, celui que nous vénérons comme un maître, M. Gabriel Hanotaux ; l'auteur de *Richelieu*, on le lui rappelait hier fort à propos ; l'auteur de l'*Histoire de la France contemporaine*, nous le savons tous ; mais aussi l'auteur plus ému, plus vibrant, j'allais dire plus paternel, de ce livre admirable, *La Fleur des histoires françaises*, dont je voudrais vous lire un chapitre (si l'on pouvait, en quelques minutes lire de pareils chapitres), celui des *Batailles françaises*, où il est dit que la France et l'Angleterre ont fait se lever des champs de guerre la civilisation moderne.

Nous avons vécu un peu de ce chapitre ; nous avons été des batailles françaises et nous avons combattu, messieurs, pour votre pays.

Combien nous admirons ce paysan-soldat qui nous venait de France. Le cœur rempli de sa défaite, il pose son arme inutile et rêve de son malheur. Il est vaincu. Tout ce qu'il avait mis d'espérance dans sa patrie nouvelle s'évanouit brutalement. Modeste artisan de civilisation, il avait fondé cet espoir magnifique d'assurer par son effort la conquête française. Il ne lui reste que son champ, son foyer, sa chapelle ; encore redoute-t-il que la main du vainqueur ne lui ravisse ces derniers biens. Ce sont là les seuls retranchements où se blottir, lui et les siens, pour commencer le long travail de résistance qu'il prévoit. Quelle énergie, quelle fidélité à ses origines il lui faut pour ne pas se laisser ensevelir sous autant de ruines ! Celui-là fut le plus grand parmi nous et nous lui devons notre histoire, car, la première douleur subie, il comprit la force du souvenir. Il lui restait la vie ; et, dans la terre où dormaient ses morts, il jeta à pleines mains, d'un geste décidé, la moisson d'une France nouvelle.

Plus tard, le vainqueur nous donna des armes. Nous nous en sommes servis pour conquérir d'abord quelques libertés, puis pour défendre l'Angleterre elle-même, parce qu'il était très beau et très français de faire ainsi.

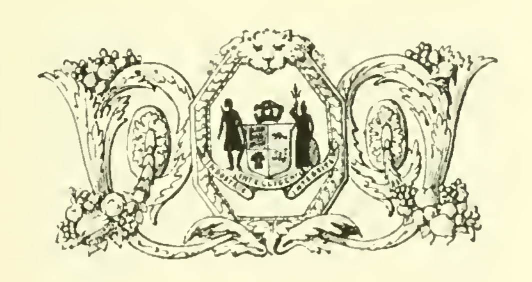
Aujourd'hui que toutes ces luttes sont apaisées, laissez-nous ce der-

nier orgueil de croire que nous sommes encore de l'armée française, d'une armée de paix, qui marque le pas dans le souvenir lointain. Mon général, permettez-moi de vous citer cette parole et de vous la confier, pour que, passant sur vos lèvres, elle garde quelque chose du commandement : « Sur la terre d'Amérique, le peuple canadien semble une sentinelle française que l'on aurait oublié de relever ! »

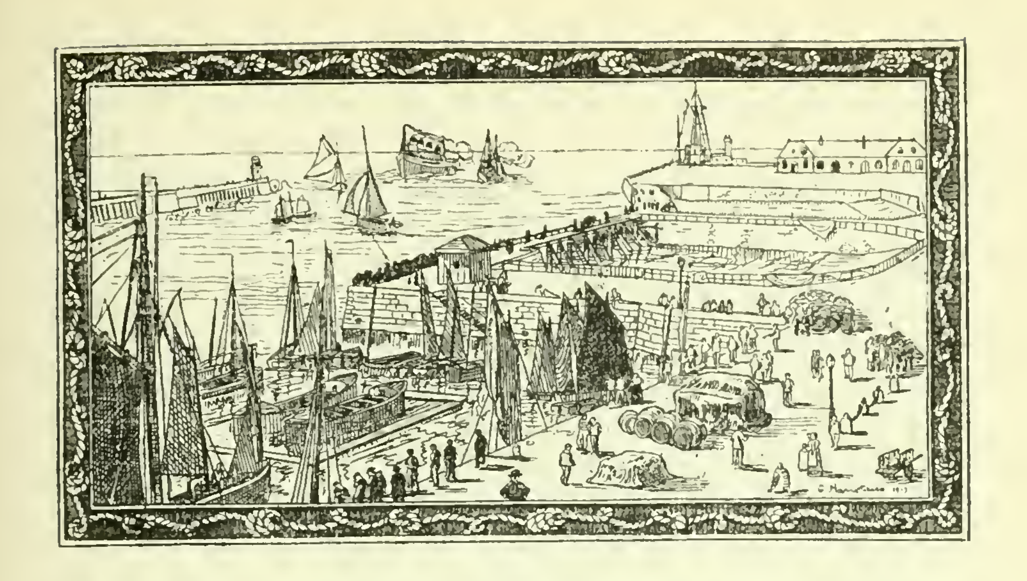
Et voilà pourquoi, pendant une crise récente, à laquelle M. Barthou a déjà fait allusion, lorsqu'on vint nous dire que peut-être le Gouvernement français nous demanderait un peu de notre blé, arme cette fois de combat, nous nous sommes réjouis à la pensée que de ce sol, fécondé jadis par du sang français, une force nouvelle allait germer qui irait combattre encore pour la France !

Dans l'avenir, nous saurons profiter de la leçon que vous nous avez donnée. Nous nous souviendrons qu'un Étienne Lamy s'est incliné respectueusement devant la terre canadienne ; qu'un Gabriel Hanotaux a su retrouver sur les cimes de nos montagnes la pensée de Champlain ; que le regard créateur d'un des plus grands parmi les romanciers contemporains s'est longuement reposé sur nous ; et nous continuerons de servir la France jusque dans l'expression des beautés qu'elle laisse toujours là où elle a passé.

Vous partez. Vous avez été reçu chez nos voisins avec un incomparable éclat ; nous n'avons eu guère à vous offrir que le modeste accueil de notre sincérité. Mais vous voudrez conserver quand même l'image de notre pays ; vous le répandrez, vous lui prêterez l'appui de votre gloire, lui qui vous a toujours gardé l'hommage de sa foi. Deux de vos auteurs dramatiques ont écrit cette phrase charmante qui résume les deux visions que vous emporterez d'Amérique : « Un bouquet, c'est un cadeau ; une fleur, c'est un souvenir. »



AU RETOUR
DE LA MISSION



CHAPITRE PREMIER

LES FÊTES DU RETOUR

LA DÉLÉGATION À L'AMBASSADE DES ÉTATS-UNIS

Le nouvel ambassadeur des États-Unis et Mme Myron T. Herrick ont offert, le 25 mai 1912, un grand déjeuner en l'honneur de la Délégation Champlain auquel assistaient soixante-dix convives environ. L'ambassadeur des États-Unis a souhaité en anglais la bienvenue à la délégation par le discours suivant dont nous sommes heureux de reproduire la traduction française :

Le délicat et gracieux hommage fait au peuple des États-Unis par le don du buste représentant la France, que l'élite de la France a pris l'initiative d'offrir à l'occasion du troisième centenaire de Champlain, a ranimé de vieux souvenirs et de vieux sentiments, et touché le peuple de notre pays à un point que vous ne pouvez pas bien apprécier sans connaître notre point de vue. C'est pourquoi je dois vous dire que ces leçons de patriotisme et d'amour du pays, romantiques histoires des vies de George Washington, La Fayette, Rochambeau

et Benjamin Franklin, et leurs actions nous sont racontées dès notre plus jeune âge : ils sont les chevaliers errants de notre enfance. Quand, enfant, j'apportais sur les genoux de ma mère les images de George Washington et de La Fayette, debout, les mains jointes, et que je lui demandais s'ils étaient frères jumeaux, elle disait : « Ils ne sont pas réellement frères, mais quand, par amitié, ils joignirent leurs mains, cela fit notre pays libre et heureux. » Ainsi, vous voyez que notre admiration et notre amitié pour la France, qui commença en 1778 et a été depuis en augmentant dans toutes nos fibres, est maintenant devenue instinctive chez le peuple américain. Benjamin Franklin, en 1783, disait : « L'union entre ces deux nations est véritablement heureuse et est la solide base de notre importance en Europe. »

Depuis la naissance de notre pays, la France sous l'Empire ou la République, avec n'importe quel parti au pouvoir, a toujours été notre amie. Elle est le seul pays avec lequel nous ayons fait un traité écrit. C'est pourquoi, quand cette délégation Champlain, composée de personnalités parmi les plus distinguées de France, dont les noms ont été longtemps familiers à notre peuple, brava les périls de la mer, pour placer le superbe travail d'art — qui, en dehors des sentiments qu'il représente, est d'une valeur intrinsèque encore inappréciable, puisqu'il fut façonné par la main habile de Rodin, l'artiste appelé à devenir le Michel-Ange de ce siècle — chaque citoyen américain se sentit honoré et fut l'objet d'une délicate attention. M. Hanotaux, dont le talent très divers et le génie, joints au charme de sa personne, ont causé sa gloire, qui depuis longtemps arriva à notre rivage, était prédestiné pour conduire cette mission comme l'auteur de la vie du grand Richelieu, qui a soutenu et inspiré l'intrépide Champlain.

Cette manifestation en l'honneur de Champlain, qui fut un constructeur d'empire, le premier à pénétrer dans l'intérieur sauvage de l'Amérique, contribue à signaler que l'œuvre de la France en collaboration avec l'Amérique, collaboration qui a commencé dans les dernières années du XVIIe siècle, a déterminé l'émancipation de la pensée et la création d'idéals plus élevés. Et c'est là un fait qui a servi à rendre l'isolement international impossible, chaque nation communiquant avec l'autre, intimement et dépendemment, comme firent les États autrefois.

Les relations et les idéals communs aux hommes se sont généralisés à un point tel que l'isolement de la part d'un gouvernement ne



M. GASTON DESCHAMPS

Planche 20

serait plus possible, puisqu'il ne serait plus en harmonie avec le progrès moderne, dont l'objet est d'apporter la paix et la justice à toutes les nations.

Le fait que nous pouvons communiquer avec un pays et recevoir une réponse après quelques minutes de n'importe quelle partie du monde indique que les nations sont maintenant proches voisines et dépendent les unes des autres et que la pensée la plus puissante est destinée à dominer le monde.

Un idéal général mondial est nécessaire pour la civilisation, un exemple de ce fait est donné au monde, par la valeur de la solidarité qui unit la France et l'Amérique.

Je vous assure donc que les services rendus par cette délégation, dans sa mission romantique et idéale vers l'hémisphère ouest, n'ont pas seulement servi à fortifier l'amitié française et américaine, mais elle a aussi développé un mouvement dans la création d'idéals internationaux, qui sont destinés à influencer, gouverner et diriger à un haut degré la civilisation.

M. Hanotaux a pris ensuite la parole au nom de la délégation. Après avoir remercié l'ambassadeur, il a particulièrement insisté sur le rôle de l'art, moyen d'expression supérieur à tous les autres pour traduire les sentiments communs à tous les peuples dans une langue universellement comprise :

C'est pourquoi la délégation a porté en Amérique l'image — exécutée par un admirable artiste français — de la France notre mère. Cette pensée, ce sentiment, nous pouvions les livrer sans crainte au contrôle des grands esprits et au contrôle des deux opinions. La France plaidait elle-même la cause d'amitié que nous lui confions, la France telle que Rodin l'a comprise et sculptée, la France vaillante et douce, au regard clair et droit, aux joues pleines respirant la santé, au sourire à la fois si fier et si mutin.

C'est à cette France que nous avons fait cortège et c'est à cette France que les États-Unis d'Amérique ont fait un si magnifique accueil.

M. Hanotaux a célébré ensuite avec une éloquence émue la cordialité exquise de l'hospitalité américaine et s'est félicité de ce que les fêtes qui ont accueilli la délégation aient contribué largement à resserrer les liens traditionnels d'amitié entre les deux peuples.

Je voudrais que nos remerciements soient assez vibrants pour être entendus sur les deux continents et pour couvrir de leur écho tout le

vaste espace des mers qui nous sépare; je voudrais que ma voix fût assez forte pour faire résonner le double rivage atlantique et pour faire connaître partout notre joie et notre fierté au moment de la réception qui nous fut faite là-bas et en présence de la réception qui nous est faite ici.

Je voudrais surtout que les liens nouveaux créés par notre mission au monument Champlain fussent assez solides pour consacrer l'amitié indissoluble qui unit les deux Républiques.

Mille souvenirs les attachent dans le passé, rien ne les sépare, ni dans le présent, ni dans l'avenir; elles ont des raisons égales et permanentes de se rechercher et de s'aimer. Vous l'avez dit, Monsieur l'ambassadeur, je ne fais que reprendre vos propres paroles.

Permettez-moi d'espérer que cette formule si juste sera sans cesse répétée et qu'elle deviendra le trait d'union ineffaçable entre les deux peuples qui professent le même idéal : l'amélioration indéfinie du sort des hommes par la liberté.

LA RÉCEPTION DU COMMISSAIRE GÉNÉRAL DU CANADA

Le commissaire général du Canada, l'honorable M. Philippe Roy, a donné un grand dîner en l'honneur de la Délégation française du Comité France-Amérique.

A la fin du dîner, M. Philippe Roy prit la parole; nous sommes heureux de pouvoir reproduire intégralement son discours.

Je suis vraiment très heureux de me faire l'interprète de vos amis canadiens et de vous souhaiter la bienvenue à votre retour en France.

Vous ne sauriez croire, Messieurs, combien les Français s'intéressent davantage au Canada depuis que vous y êtes allés et je suis sûr qu'ils désirent très vivement entendre le récit intéressant des découvertes nouvelles que vous, nouveaux Champlains, êtes allés faire en Amérique. Vous ne serez pas devant les seigneurs et les dames de la cour de France pour raconter les merveilleuses choses que vous avez vues sur les rives du Saint-Laurent, mais je vous promets que vos

paroles ne tomberont pas sur des oreilles moins attentives et des esprits moins en éveil.

Je connais et j'estime assez mon pays pour supposer que M. Hanotaux et vous, Messieurs les membres de la Délégation France-Amérique, en revenez très impressionnés. Je ne parlerai pas de l'accueil enthousiaste que mes compatriotes ont dû vous faire, car je sais que les Canadiens n'ont jamais oublié la France et, lorsqu'elle y revient personnifiée par des hommes aussi distingués que vous, ils se sentent fiers de leur origine et sont trop heureux d'avoir l'occasion de vous en témoigner leur sentiment.

Votre esprit observateur s'est rendu compte, j'en suis sûr, que le développement prodigieux qui s'est produit dans les États-Unis d'Amérique au XIXe siècle se renouvellera certainement au Canada durant le XXe siècle. Nous aurons cependant un avantage sur nos voisins : c'est que nous profiterons de leur expérience pour essayer de faire mieux qu'eux, si possible.

Votre mission en Amérique, Monsieur Hanotaux, et vous, Messieurs de la délégation, contribuera puissamment à ce développement du Canada. Vous nous connaissez déjà mieux et vous apprendrez à vos compatriotes à mieux nous connaître. Vos écrits, votre parole autorisée et toujours si franchement acceptée, jetteront en France une semence dont nos deux pays récolteront de bienfaisantes moissons.

Messieurs, en terminant, je vous remercie bien sincèrement de vous être rendus si aimablement à mon invitation ; j'ai cru qu'il n'était pas inopportun qu'en remettant le pied sur le sol de France vous y retrouviez encore un peu du Canada. Je lève mon verre, Messieurs, à la santé de la Délégation Champlain et au Comité France-Amérique.

M. Hanotaux, en qualité de président du Comité France-Amérique *et de chef de la Délégation française, prit aussi la parole pour remercier l'honorable Philippe Roy de son aimable invitation et exprimer au nom de la délégation les sentiments de reconnaissance que celle-ci ressentait pour l'accueil émouvant qui lui a été réservé au Canada.*



LA FÊTE DU COMITÉ FRANCE-AMÉRIQUE

M. Poincaré, président du Conseil, après avoir connu dans la journée les joies amères de la lutte parlementaire, a présidé, écrit M. André Tardieu dans le *Temps*, le 19 juin 1912, une fête plus sereine et plus féconde aussi, qui marquera une date utile dans l'histoire des relations de la France et du Nouveau-Monde.

Le Comité *France-Amérique*, auquel il apportait le témoignage du gouvernement, est une œuvre d'initiative privée qui sert l'intérêt public : le cas est assez rare pour qu'on le signale en un temps où l'intérêt particulier se ligue d'ordinaire contre l'intérêt général. Dans une circonstance récente, les pouvoirs publics se sont félicités de trouver en lui l'interprète actif et avisé des sentiments qu'inspirait à la France l'hommage rendu par l'Amérique à l'un de ses premiers découvreurs : Samuel Champlain. Nous avons apprécié déjà la mission remplie avec tant de succès par M. Gabriel Hanotaux et ses collaborateurs. Cette mission a hier obtenu la consécration officielle qui lui était due.

Dans le discours prononcé par M. le sénateur Dandurand, dont on sait quelle est au Canada la juste autorité, le brillant auditoire, réuni par le Comité France-Amérique, a retenu cette affirmation, surprenante pour beaucoup, que, dans dix ans, Montréal, dépassant Marseille, sera la seconde ville française du monde. Les « paysans abandonnés », dont parlait M. Dandurand, ont fait souche, et toute cette race française, fière des larges libertés que lui a reconnues la couronne britannique, a le droit de nous demander, en plus de notre attachement qui lui est acquis, notre attention et notre concours. C'est le devoir de demain que de nous préparer à jouer un rôle où nos intérêts concordent avec nos sentiments.

M. Myron Herrick, ambassadeur des États-Unis, était venu témoigner que son pays, moins proche du nôtre que le Canada par la parenté, en est aussi près par le cœur. L'hospitalité américaine, qui surprend et charme les Français, chaque fois qu'ils passent l'Océan, n'est que l'écho d'un souvenir fidèle. Comme le disait si bien Mgr Ireland, « les



M. Regis GIGNOUX

Etats-Unis n'ont rien oublié. C'est en apprenant l'histoire de son pays qu'un Américain apprend à aimer la France. Le passé n'a point cessé d'agir sur le présent. Le sentiment américain ne saurait se détacher de la France. Les immigrants, c'est vrai, arrivent nombreux sur notre sol. Mais il y a, dans l'air que nous respirons, un je ne sais quoi qui les assimile en moins d'une génération. Et les nouveaux venus sont comme les anciens. »

L'affluence sans précédent, par le nombre comme par la qualité, qui groupait hier, aux côtés du président du Conseil, les Américains amis de la France et les Français amis de l'Amérique — Amérique du Nord et Amérique du Sud — prouve que jamais plus qu'aujourd'hui, on n'a senti la nécessité de resserrer cette solidarité. Alliance intellectuelle morale et économique, tel est, suivant la juste expression de M. Poincaré, l'état normal des rapports entre la France et le Nouveau Monde. Comme l'a fort bien dit M. Louis Barthou, nous ignorons et nous voulons ignorer les querelles intérieures qui divisent nos amis d'outre-mer, et nous leur savons gré d'ignorer les nôtres. L'amitié comporte de telles discrétions et tous savent, au surplus, que dans tous les camps le culte de la patrie trouve l'unanimité. Ne cherchons pas davantage à établir le doit et l'avoir. M. le ministre du Chili a bien voulu nous assurer que nous sommes les créanciers : il nous plaît, en présence de ces manifestations, de nous tenir aussi pour débiteurs.

Depuis quelques années, des efforts féconds ont été tentés pour traduire en actes les sentiments. Mais il reste une longue route à parcourir, si l'on veut réparer les oublis et les négligences de la veille. Ceux qui croient aux impondérables ont eu hier l'impression qu'on était en marche. Le but est assez beau pour soutenir toutes les énergies.

Les tables étaient présidées par M. Raymond Poincaré, président du Conseil, ministre des Affaires étrangères, et Mme Raymond Poincaré ; M. Louis Barthou, député, ancien ministre et le général Brugère, président de la Section des Etats-Unis du Comité France-Amérique, *ancien vice-président du Conseil supérieur de la Guerre; l'amiral Fournier et M. Etienne, vice-président de la Chambre; M. Paul Hervieu, de l'Académie française, et le sculpteur Rodin; M. Guillain, président de l'Union des Industries métallurgiques et M. Lucien Villars, président du Conseil d'administration de la Banque de l'Union parisienne; M. Boutroux, de l'Institut, vice-président de la Section des Etats-Unis du Comité* France-Amérique *et M. Alfred Croiset, de l'Institut, doyen de la Faculté des Lettres; le baron d'Estournelles de Constant, sénateur, vice-président de la Section des Etats-*

Unis du Comité France-Amérique, *et M. Cormon, président de l'Académie des Beaux-Arts. De nombreuses dames avaient honoré de leur présence notre dîner, à la fin duquel M. le président du Conseil R. Poincaré, ministre des Affaires étrangères, apporta à la mission les félicitations des pouvoirs publics.*

Je ne veux pas laisser se terminer ce charmant banquet sans acquitter envers le Comité *France-Amérique* une dette gouvernementale. *(Sourires.)*

Vous venez de donner une nouvelle preuve de ce que peut, pour le bien public, ce que vous appeliez tout à l'heure l'individuel dans l'international, c'est-à-dire, laissez-moi le définir autrement : la libre initiative de citoyens lorsqu'elle est provoquée et soutenue par un homme de haute intelligence et de grand cœur comme notre éminent ami M. Gabriel Hanotaux. (*Vifs applaudissements.*)

Dès que les États de New-York et de Vermont eurent entrepris d'ériger un monument commératif à propos du troisième centenaire de Champlain, notre ambassadeur à Washington, dont on faisait tout à l'heure un éloge si mérité, a, bien entendu, informé le ministère des Affaires étrangères de ce projet amical. Nous ne pouvions demeurer insensibles à cet hommage spontané que deux États de la grande République américaine se proposaient de rendre à l'un des plus illustres enfants de la vieille France.

Mais, vous l'avouerais-je, Messieurs, le ministère des Affaires étrangères, livré à lui-même, aurait été probablement fort embarrassé pour trouver une combinaison qui nous permît de nous associer dignement à cette commémoration. On tourna tout naturellement les yeux vers le Comité France-Amérique, qu'on savait toujours prêt à resserrer nos liens avec les nations du Nouveau Monde et qui, en effet, saisit avec empressement cette heureuse et nouvelle occasion de rapprochement et d'accord fraternel.

C'est ainsi, Messieurs, que fut ouverte, sous les auspices du Comité, cette fructueuse souscription, grâce à laquelle un chef-d'œuvre de notre génie national put être placé là-bas, sur les bords de ce lac Champlain dont Hanotaux faisait tout à l'heure une description si pittoresque, et y perpétuer l'image de notre Patrie. (*Applaudissements.*)

C'est ainsi également que fut recrutée cette mission volontaire qui est allée représenter aux États-Unis et au Canada — et y représenter avec quel éclat, vous le savez — l'esprit français, les lettres françaises,

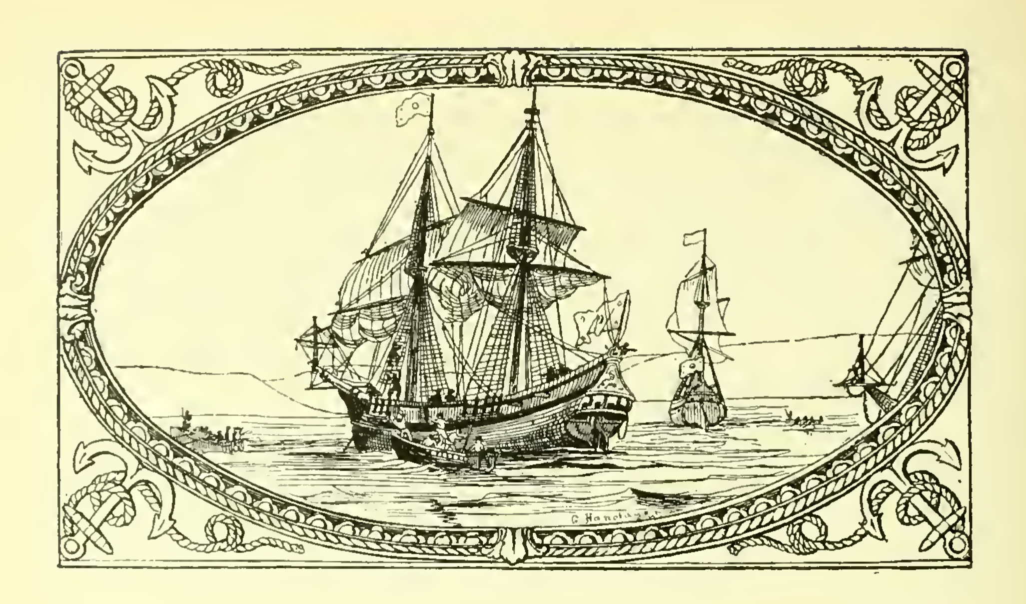
l'art français, l'éloquence française, le courage français, bref toutes ces vertus éternelles de la race à laquelle appartenait Samuel Champlain. (*Applaudissements.*)

Le gouvernement, Messieurs, ne pouvait que suivre d'une pensée sympathique, et malheureusement lointaine, cette brillante délégation. Et c'est avec une reconnaissance émue et un peu envieuse que j'ai reçu les radiogrammes et les câblogrammes qui me signalaient les étapes successives de ce voyage triomphal.

Maintenant, comme le disait Hanotaux, le rêve est terminé ; mais après le rêve, par bonheur, il reste la réalité, et la réalité, c'est une nouvelle œuvre d'union et de concorde, fécondée par le souvenir et consacrée par le culte commun des grands morts. (*Vifs applaudissements.*)

Je bois, Messieurs, à l'entente intellectuelle, morale et économique de la France et des nations américaines. (*Vifs applaudissements.*)





CHAPITRE II

L'ŒUVRE DE CHAMPLAIN, LES ÉTATS-UNIS ET LE CANADA

PAR E. LAMY

Champlain, en tout temps, mériterait tous les honneurs. Ils lui sont dus plus que jamais par une époque féconde surtout en hommes de parole : car il fut par excellence un homme d'action. Il le fut dans la plénitude et dans l'équilibre. Non seulement ce marin, sorti de Brouage, porta le drapeau de son roi Henri IV dans l'Amérique du Nord, mais il parcourut les immenses solitudes qu'une colonisation de trois siècles n'a pas encore achevé de peupler. Il expérimente la fertilité du Canada, il reconnaît une convenance entre les qualités naturelles de ces terres et les aptitudes agricoles de la race alors la plus nombreuse et la plus féconde de l'Europe. Après avoir appelé et établi autour de Québec les paysans de France, il descend vers le Sud,

ouvre les voies de pénétration, marque la place des villes qui sont aujourd'hui des cités reines. Il s'avance jusqu'où les deux Océans, après s'être tant écartés pour ceindre l'Amérique du Nord, se rapprochent au point de ne plus laisser entre eux que l'espace d'un isthme. Il prédit l'ouverture du canal de Panama et son importance à une époque où manquaient tous les moyens pour commencer une telle entreprise. L'heure où, trois siècles après, les États-Unis achèvent l'œuvre, rajeunit comme un anniversaire le souvenir du voyant. Et le nommer ainsi n'est pas amoindrir sa gloire, mais la couronner. Car la plus admirable puissance de l'homme n'est pas de transformer les choses à portée de sa main, c'est de connaître par avance même les inaccessibles, et d'être admis à une collaboration temporaire avec la puissance suprême qui s'est réservé les secrets de l'avenir.

Champlain croyait travailler pour la France. Sur les terres parcourues, sans être cultivées, par des peuplades sauvages, il voyait sa race établie : elle déborderait de proche en proche vers le sud, jusqu'aux limites de l'Amérique espagnole. L'événement lui donna d'abord raison : des glaces où s'aventuraient nos trappeurs, jusqu'aux régions de la Louisiane, jusqu'aux approches du canal prévu par son génie, ont régné notre langue et notre drapeau. Mais, après avoir cent cinquante ans porté ce colossal dessein, la France n'eut plus la force de le soutenir. Le Canada nous fut enlevé par l'Angleterre, et les États-Unis s'étendirent sur le reste. L'événement fut pour nous une perte sans compensation, mais un avantage pour les autres et pour le monde. L'Amérique fut séparée de nos destinées à la veille du jour où elles devenaient tumultueuses et stériles. Au Canada, l'œuvre essentielle était la mise en valeur de la terre par le travail d'une race féconde. Liés à notre sort durant la Révolution et l'Empire, les Canadiens auraient connu les fureurs politiques, puis les guerres continuelles qui nous ont affaiblis. Elles auraient, chez eux comme chez nous, fait leurs rouges moissons et arrêté le travail. Mais, tandis que l'Europe était un champ de bataille, les Canadiens ont pu, dans la paix, accomplir leur double mission : peupler le sol et l'ouvrir. De même au sud, le sol aussi étendu que le Canada, aussi solitaire, aussi plein de richesses futures, ne pouvait, sans dommage pour l'avenir, demeurer une dépendance d'un seul État, devenir l'excroissance démesurée d'un corps minuscule, être laissé en jachère par les calculs ou les inat-

tentions de la politique européenne. Il fallait un peuple autonome, tout entier à sa propre besogne, étranger aux querelles du vieux monde, pour suffire à l'énorme tâche. Elle fut accomplie parce que toutes les races s'unirent pour verser sur ce continent le surplus de leurs énergies. Les émigrants que le culte de leur liberté religieuse, la pauvreté, l'ambition de conquérir vite la fortune, l'attrait vers les hasards inconnus et le courage contre les épreuves certaines poussaient hors de leurs pays, étaient une aristocratie de vigueurs recrutée de toutes parts. Un goût inlassable de l'action, une confiance invincible en soi-même unirent ces arrivants en une société commune, devinrent leur caractère national et de tant de races firent l'Américain.

Champlain semble donc n'avoir pas travaillé pour nous. Même s'il eût connu l'avenir, il eût poursuivi son œuvre. Son amour de la France ignorait l'égoïsme. Les mains qui sèment ne sont pas toujours celles qui récoltent : il était un semeur, laissant à Dieu le soin d'attribuer la moisson. Il avait été conduit au Canada par l'espoir de découvrir au nord un passage vers la Chine; le chercher dans la mer qui n'appartient à personne, c'était le chercher pour tous les navigateurs. A une époque où, séduits par l'exemple de l'Espagne, les peuples tenaient pour les colonies enviables celles dont la fertilité naturelle épargnait à l'homme tout labeur sauf la fatigue de récolter, et surtout celles où les filons de métaux précieux offrent la richesse sous une forme plus prête et plus précieuse encore, il préféra, sans chercher de mines, une colonie dont le climat était rude et la terre bonne. Quand il refusait sa confiance aux gains de paresse et de hasard pour la donner aux gains lents, mais sûrs, d'un labeur obstiné, ce n'est pas seulement aux Français qu'il donnait une leçon, mais à tous. Et plus désintéressée encore était la maîtresse pensée qui le porta et le retint en Amérique. Il venait découvrir plus que des mers, il venait cultiver mieux que du sol, il venait découvrir et cultiver des âmes. Attiré par la misère morale des sauvages, il croyait que les élever à la civilisation était les convertir à l'Évangile. Certain que l'essentiel de la vie est de recevoir et de répandre la vérité sur la nature et le destin de l'homme, il tenait l'apostolat pour la plus haute des vocations. Cet explorateur fut avant tout un missionnaire; sans en avoir l'habit, il en eut le zèle. Seul ce zèle renouvelait un courage que le temps ni les obstacles n'épuisèrent, car ce

chrétien voulait plaire à Dieu et croyait que le plus sûr moyen d'être agréable à Dieu est d'être fraternel aux plus délaissées des créatures.

Champlain ne fut donc pas seulement un grand Français. Il fut un des rares ouvriers dont le travail a été utile à plusieurs peuples, un des ouvriers plus rares encore dont la gloire n'ait été onéreuse à personne. Ceux-là surtout la méritent qui ne servent pas une seule race, mais le genre humain. Ceux-là seuls n'ont à craindre ni les revanches des intérêts, ni le déclin de la fortune. Et, parmi eux, les plus dignes de mémoire sont ceux qui travaillent à rendre les hommes meilleurs. Faut-il achever ma pensée? Par son désintéressement plus encore que par ses ambitions pour la France, Champlain fut un grand Français.

C'est le sort, d'autres diraient le malheur, il faut dire le privilège, de la France, de travailler pour les autres. Il y a en nous une force qui dépasse nos frontières et nous pousse, pionniers des voies mondiales. Cette force nous sollicite en faveur des intérêts généraux qui unissent les peuples et parfois d'un idéal plus noble et plus impératif que l'intérêt. Celui-ci est un excitateur puissant de l'activité humaine, mais si chaque peuple et chaque individu ne vivait que pour son avantage, la terre serait le théâtre de luttes atroces, perpétuelles, et l'égoïsme ferait peser sur le monde une irrespirable bassesse. Il faut que parfois la vie monte au-dessus de cette nuée malsaine, qu'à l'âpreté du moi s'oppose la conscience de l'avantage commun, que l'homme s'anoblisse en s'oubliant. Un peuple, plus que les autres, a reçu le dépôt de ces générosités et le don de les rendre contagieuses. La France a pour fonction de restituer l'oxygène à l'atmosphère. Elle excelle à rappeler aux idolâtres de l'utile l'utilité du beau, la beauté du devoir et, pour porter au loin l'idéal, sa langue a des ailes.

Si la race, chargée de cette mission, ne s'écartait jamais des voies qu'elle ouvre, si elle associait sans défaillance ses initiatives d'intérêt universel au soin légitime de sa propre fortune, elle serait trop parfaite. Les peuples la jalouseraient trop pour la suivre, et peut-être aurait-elle d'autant moins d'autorité qu'elle aurait plus de génie. Hélas! dans ses élans, si elle met sa vigueur, elle met aussi sa légèreté; elle a plus d'inspirations que de suite dans les idées; sur les routes qu'elle trace, elle se laisse devancer par d'autres qui

ne les auraient pas trouvées sans elle, et il arrive qu'ils les lui ferment. Elle semble parfois la dupe des services qu'elle rend. Mais ce qui est malheureux pour sa fortune est heureux pour son influence. Notre inhabileté à mettre à profit pour nous-mêmes nos dons naturels dispose mieux le monde à admettre qu'ils soient utilisables pour lui et que son sens pratique à notre contact trouve son compte. La France est un peu comme ces inventeurs à qui l'on pardonne parce que leur intelligence ne fait pas fortune et qu'elle enrichit les autres. Là n'est pas la moindre cause de l'indulgence qu'obtiennent nos imperfections et de l'intérêt qu'excite notre intelligence chez les plus différents de nous.

Les États-Unis ne nous ressemblent guère. Ils ont le génie des intérêts matériels. Des observateurs inattentifs n'admirent en cette société que la plus puissante des machines, la jugent inapte à produire l'idéal et à estimer quelque chose ce qui ne rapporte rien. Pourtant, cette patrie de l'utile tient pour utiles ces êtres ailés qui, selon le mot de l'Évangile, ne tissent ni ne filent, mais sont vêtus magnifiquement d'idées. A Washington, dans ce Capitole élevé aux gloires nationales de l'Amérique, se dressent les statues de religieux français qui ne furent rien, sinon les apôtres des solitudes, et vécurent pour apporter à la sauvagerie des peuplades indiennes la morale la plus étrangère à l'esprit de gain. Eux-mêmes, les membres de la délégation, dans l'accueil qui partout leur fit fête, n'ont pas trouvé seulement de la splendeur, mais de la cordialité. Ils se sentaient accrédités auprès de l'intellect américain par cette puissance d'agir sans calcul et de se donner sans mesure qui fut le don de notre race. Ils ont compris ce que la générosité désintéressée des pères valait aux fils d'égards et d'estime.

Estime, sympathie, que pèse cela, dira-t-on, dans les balances de l'histoire? Le plus réaliste des politiques modernes, le même qui, dans ces balances, jeta les plus lourds « dés de fer », a proclamé lui-même la puissance des impondérables. Certes, elle ne dispense pas de tenir la poudre sèche et l'épée aiguisée. Mais quand ces impondérables sont une tradition de services rendus au monde par des hommes comme Champlain, cette tradition est, pour les peuples d'où sont nés ces hommes, une force, une sauvegarde. Pour honorer la gloire française de Champlain, l'Amérique a su trouver un admirable



M. Maurice MURET

symbole. Sur les bords du lac découvert par lui, elle pouvait donner le nom du grand homme aux terres fertiles d'une province, à l'une des villes où se forme la richesse, aux navires qui, en la transportant, la multiplient. L'Amérique sur une grève de sable, assemble des morceaux de granit. Avec la stérilité du sable et de la roche, elle bâtit un phare, ce que la langue anglaise appelle d'un beau nom, une demeure de lumière. La lumière immobile guide ceux qui se meuvent, improductive, défend contre les écueils la richesse, et veille d'autant mieux sur la terre qu'elle monte plus haut dans le ciel.

***

Quand les Français, compagnons de M. Hanotaux, eurent, en mai dernier, scellé un buste de la France à la base du phare qui s'élève sur les bords du lac Champlain, ils se trouvaient à la frontière du Canada.

Leur voyage ne pouvait se terminer à la place qui, sur les routes de Champlain, fut seulement une halte. Pèlerins du souvenir, il leur fallait pousser jusqu'au sanctuaire. Le sanctuaire est Québec. Ailleurs, Champlain passait; là il s'établit comme en la première et la préférée de ses découvertes. De cette cité, il n'a pas seulement choisi le nom et prévu l'importance, il lui a donné le meilleur de sa vie, ses dernières pensées, sa tombe. Ils sont donc entrés au Canada par Montréal, ville toujours nouvelle en sa croissance continue, et ils ont fini par Québec, ville où se garde intact le trésor des commencements.

Cette dernière partie du voyage fut la plus belle. Aux Etats-Unis, l'accueil n'avait pas cessé de réunir la bienveillance et la splendeur. Visiteurs et visités s'étaient redit la communion de leurs sentiments. Mais ces hommages de deux races à un homme qui appartenait à l'une d'elles étaient unanimes sans être semblables. Les différences de l'intellect américain et de l'intellect français transparaissaient dans le rapprochement et se disaient leur entente en deux langues. C'était assez pour rompre l'intimité qui était dans leur bon vouloir et empêcher que les pensées se pénétrassent : telle l'épaisseur d'une glace, si limpide soit-elle, entre ceux qui se sentent à la fois tout proches et séparés. Les Etats-Unis s'étaient ouverts à nous comme la plus hospitalière des demeures à des étrangers. Au Canada, il nous semblait

entrer dans notre propre maison. Sa parure avait moins d'éclat, sans avoir moins de beauté ; ses ors plus ternis étaient plus selon notre goût. Nous y trouvions nos habitudes, notre caractère, notre langue, notre race. Surtout, nous comprenions l'étendue de l'œuvre accomplie par Champlain. Nous étions venus saluer la gloire trois fois centenaire d'un mort, et à notre admiration s'imposait la grandeur vivante d'un peuple.

La première forme de sa puissance est sa fécondité. Les 60.000 Français que nous abandonnions avec le Canada, il y a un siècle et demi, ont aujourd'hui pour lignée trois millions d'hommes. Cette fécondité à son tour fut la cause première des explorations qui révélèrent à ces hommes leur domaine. Les terres défrichées d'abord autour de Québec ne suffisaient plus à la descendance de nos colons. La nécessité de vivre poussa les nouveaux venus toujours plus loin, vers l'ouest et le nord. Les régions qu'eux-mêmes croyaient « des arpents de neige » se trouvèrent être des plaines d'humus. La fertilité découverte par eux attira des émigrants. Ceux qui veulent changer de patrie affluent chaque année, par centaines de mille, au Canada, comme au siècle dernier, ils convergeaient vers les Etats-Unis, et déjà le Dominion dépasse sept millions d'habitants.

Ce peuple ne sait pas seulement croître. Ses premiers colons étaient formés aux saines habitudes qui, alors, régnaient en France partout, sauf à la cour. Ils les ont transmises à leurs fils, les émigrants d'autres races les ont trouvées établies et en ont reçu l'influence. La famille, par toutes ses disciplines, forme et garde tous ses membres. La solidité du lien conjugal défie le divorce. La décence d'habitudes qui enferme les époux dans la captivité volontaire et douce de la vie commune réprouve, comme une faiblesse humiliante, les écarts de conduite et, comme une rareté scandaleuse, la désunion des ménages. Une tendresse calme et profonde forme entre le père, la mère et les enfants de tout âge un indissoluble groupe où l'indépendance de chacun se concilie avec la solidarité de tous.

Cet ordre de la vie privée prépare l'ordre de la vie publique. Nul peuple ne possède une liberté plus efficace, plus étendue et plus réglée. Il a dû et il a su combattre pour elle tant que l'Angleterre la lui marchandait. Depuis, il respecte dans le gouvernement l'exercice de sa propre volonté. Les partis se disputent le pouvoir sans l'amoindrir.

Là, comme ailleurs, ils ont leurs passions intéressées et leurs audaces corruptrices, mais, là, ces maux trouvent leur limite dans la limite des services que ce peuple attend de l'Etat. Pourvoir aux intérêts que l'initiative privée ne saurait assurer, voilà toute la tâche dévolue à la puissance publique. C'est par le plein exercice de sa volonté et de son action personnelles que chacun dirige sa vie et la rend meilleure. C'est à ses propres mains qu'il confie les plus essentielles de ses ambitions. Les Canadiens sont les moins disposés des hommes à souhaiter que le gouvernement, pour les dispenser de l'effort, entreprenne sur leur indépendance.

Ces traditions ont seules la parole dans ce pays. La presse politique mène ardemment les campagnes, mais le principe d'autorité n'est jamais atteint par les coups portés aux hommes publics, le prestige du pouvoir plane hors de portée, au-dessus des batailles, et redescend tout entier sur les vainqueurs. Les journaux sont remplis de faits et à peu près vides de théories : on y cherche ce qu'on veut savoir et non ce ce qu'on doit penser. Cette curiosité pratique n'a pas la concupiscence du fruit défendu : l'étalage de la laideur morale dégoûterait les lecteurs au lieu de les attirer et la crainte de leur déplaire est la censure la plus efficace des feuilles publiques. Le théâtre ne trouverait pas plus de succès dans les indécences de scènes et de gestes ; on l'aime mieux insignifiant que scandaleux. Pas davantage les livres ne salissent la mémoire du Canadien par des impudeurs et des dépravations qu'il rougirait de transporter dans sa vie. Les mœurs ne se laissent pas déformer par la littérature; ce sont elles qui la contiennent.

Le libertinage de l'esprit et des actes est contagieux, surtout pour les oisifs en peine de combler, fût-ce avec de la boue, le vide de leur existence. L'imagination des Canadiens se laisse d'autant moins tenter par les mirages du mal qu'elle est remplie par une réalité saine, féconde, et que cette réalité tend sans cesse les efforts de tous vers l'action. Le Canada, par l'étendue, égale l'Europe ; il la surpasse, semble-t-il, par la variété des richesses minières qu'il cache dans les profondeurs de son sous-sol ; il étale sous le ciel la fécondité d'une plaine sans fin et qui, depuis le commencement du monde, attend le semeur. Avant que le vingtième siècle s'achève, la population du Canada, si l'effort actuel de peuplement continue, dépassera cent

millions d'hommes, et sa terre, incomparable multiplicatrice de grains, produira assez de blé pour sauver des famines l'univers. Remplir d'hommes les solitudes d'un continent, et abaisser, par un bienfait définitif, pour les pauvres de toutes races, le prix du pain quotidien, voilà la destinée glorieuse, libératrice, que la nature offre aux Canadiens, le devoir qui emplit de clarté leur horizon et de constance leur courage. Tous apportent à la terre les uns leurs bras, les autres leurs capitaux, les autres leur science, les autres leur témérité; ceux-ci la défoncent pour des moissons immédiates, ceux-là tentent de discerner les places privilégiées où sa valeur doit croître, achètent et vendent ses chances d'avenir. Colons, industriels, banquiers, spéculateurs sont les ouvriers différents d'une même œuvre : elle s'édifie par la patience et l'audace, le travail et le jeu. Cet effort multiforme que l'immensité de la tâche excite au lieu de le ralentir, cette confiance joyeuse que l'obstacle n'abat jamais et qui s'élève avec lui, sûre de le dominer, donnent un air de vaillance et de fête à la vocation du peuple canadien.

Dans ce peuple, les Canadiens français se croient des devoirs et des droits particuliers. Eux qui ont deux fois découvert ce pays, d'abord en y pénétrant, puis en devinant peu à peu sa richesse, eux qui l'ont deux fois peuplé, d'abord par la fécondité de leurs foyers, puis par l'appel fait aux immigrants des autres races, ont cessé d'être les plus nombreux. Les Américains, joints aux Anglais, forment la majorité des colons; cette majorité affirme son autonomie en ne parlant pas le français; elle domine par ses capitaux; et le gouvernement britannique, malgré l'habile équilibre de ses égards, ne saurait refuser la préférence de ses sympathies aux représentants de la race, de la langue, de l'intellect et de l'or anglais.

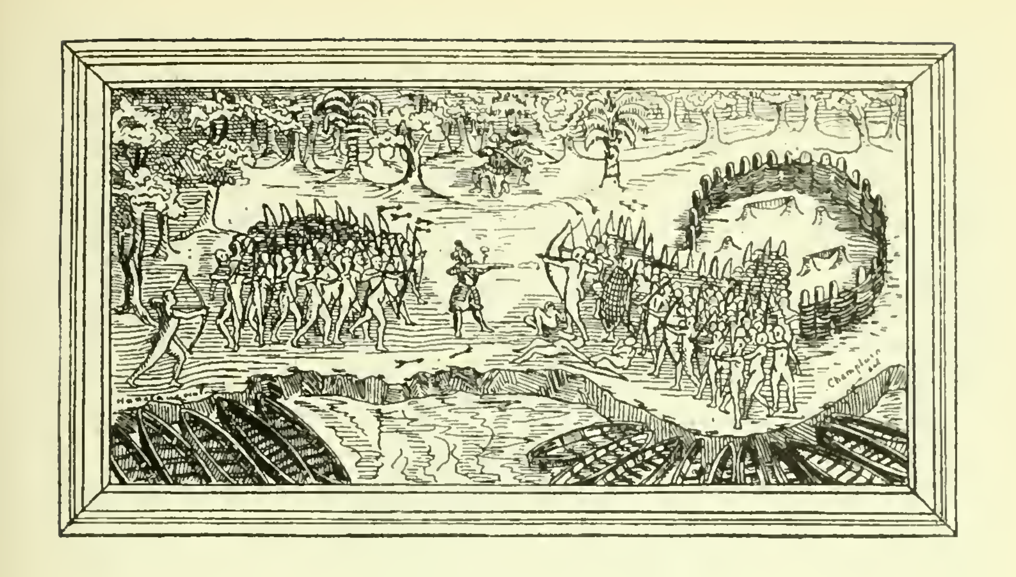
En maints pays on se demanderait ce qui reste à une cause si elle n'a pour elle ni la multitude, ni la richesse, ni le pouvoir. Il lui reste à les conquérir, pensent les Canadiens français. L'avenir, en effet, leur prépare des revanches aux épreuves du présent. Si les naissances ne suffisent plus à équilibrer, au profit de leur race, l'avantage que les immigrations apportent à la race anglo-saxonne, les familles des Canadiens français n'ont pas cessé d'être les plus fécondes. Il n'y a pas de motifs pour que cette fécondité diminue, et il y a des motifs pour que l'immigration décroisse. Elle est attirée par le vide; à mesure que les plaines désertes se peupleront, elle se ralentira, et l'on a droit

de prévoir le jour où le croît de la race la plus prolifique rendra à celle-ci la primauté du nombre. Celle de la richesse n'est pas plus immuable. Les Anglo-Saxons possèdent l'art d'attirer les grosses sommes aux vastes entreprises, mais il y a dans cet art une impuissance : ils ne savent ni voir petit, ni vivre avec peu, ni commencer avec rien. Au Canada, ils exploitent les industries les plus lucratives et les contrées les plus fertiles; mais ils ne sont les hommes ni des affaires ni des régions ingrates. Ils ne les disputent pas aux Canadiens français, qui, assez modestes pour ne mépriser aucun profit, assez ingénieux pour tirer parti de tout, moins ménagers de leurs peines et plus économes de leurs gains, demeurent et prospèrent où les Anglo-Saxons végètent et abandonnent. Or, si la terre, est aujourd'hui là, impatiente de répandre des richesses encore inexplorées, s'il suffit de l'ouvrir pour qu'elles jaillissent en moissons, elle se lassera peu à peu d'être prodigue : il faudra de plus en plus lui donner pour qu'elle rende. C'est dire que, peu à peu et de plus en plus, les Anglo-Saxons cèderont la place aux véritables cultivateurs, aux Canadiens français. Ceux-ci, par le nombre, l'occupation du sol, la richesse terrienne, auront alors reconquis l'influence politique. Tel est le changement qu'ils prévoient. Educateurs d'hier, héritiers de demain, ils ne se résignent pas à n'être qu'une minorité où ils ont droit d'aînesse et charge d'avenir. Ils croient toujours utiles la collaboration et l'hégémonie de leurs dons toujours vivants. Ils veulent garder leur part directrice dans les destinées communes, faire rayonner demain comme hier la lumière de Québec et de Montréal jusque dans les profondeurs de l'Ouest. La même étonnante, admirable confiance qui, en face de l'immensité inculte, unit les Canadiens de toute origine et possède d'avance le continent où leur petit nombre est comme perdu, la même calme et héroïque espérance soutient les Canadiens français en face de la majorité étrangère où eux aussi semblent se perdre, et leur interdit d'abandonner à l'enlisement anglais la langue, le génie, la primauté de leur race.

Si peu nombreux et si agissants, si menacés et si sûrs d'eux-mêmes, ils rappellent bien ces Normands dont ils sont les fils et qui, sortis eux aussi de France, allèrent, avec leur courage pour escorte, chercher en Europe des établissements, et finirent en rois les routes commencées en aventuriers. Si l'on mesure quelle minuscule place tous ces royaumes tiendraient dans le domaine où les Français canadiens prétendent

rester les premiers, on constate que jamais notre race n'a fourni une plus magnifique preuve de ses ambitions conquérantes. Puisse-t-elle défendre son hégémonie sur un continent qui deviendra le grenier du genre humain, et, doublement féconde, donner en même temps que du blé, des idées aux hommes qui ne vivent pas seulement de pain.





CHAPITRE III

LA DÉLÉGATION FRANÇAISE AU TRI-CENTENAIRE DE CHAMPLAIN

PAR M. LOUIS BARTHOU

M. Hanotaux a fait de nous, au cours de notre voyage en Amérique, des soldats disciplinés; quand il nous demandait de nous taire, il réussissait à peu près à obtenir satisfaction; quand il nous demandait de parler, nous cédions à ses ordres. Il n'a pas été difficile de nous plier à cette discipline avec un tel chef. L'état de sa réputation tenait à la fois aux fonctions qu'il a remplies avec tant de dignité dans le gouvernement du pays, et à tant de livres admirables, dont le dernier, *L'Histoire de Jeanne d'Arc*, passe à juste titre pour un chef-d'œuvre.

M. Hanotaux, comme chef de la délégation, a déployé d'autres qualités, et qui n'ont pas été une surprise pour ses amis. Il a, dans toutes les circonstances, montré la courtoisie la plus séduisante, un tact parfait, beaucoup d'esprit, et du meilleur, le sens le plus élevé des intérêts de la France. Aussi a-t-il eu rapidement fait de créer

l'union de la délégation dans les espérances, les idées et les pensées qui nous étaient communes. Nous étions les uns et les autres séparés par bien des choses, par nos opinions, par nos attitudes, par nos discours, par nos écrits; quelques-uns d'entre nous ne s'étaient jamais vus. Sur ce bateau *La France*, dont le nom étaient si admirablement choisi pour favoriser l'œuvre de la délégation, nous nous sommes très vite connus et, j'ose dire que nous nous sommes tout de suite reconnus. Nous n'avons eu qu'à parler de la France; c'est la France qui, tout de suite, a fait notre union.

On sait le caractère du Comité qu'il préside : ce Comité a pour mission de faire connaître la France à l'Amérique et l'Amérique à la France. Nous avons essayé de montrer à l'Amérique une France unie.

L'Amérique, de son côté, s'est fait connaître à nous. Sur le paquebot même, et avant le débarquement, nous avons été assaillis par des journalistes qui nous demandaient ce que nous pensions de l'Amérique. Nous avions plusieurs raisons, dont quelques-unes décisives, pour ne pas leur répondre, et peut-être, même à l'heure actuelle, serais-je bien embarrassé pour vous faire connaître notre sentiment. Notre voyage a été vraiment bien court pour un pays aussi immense.

A New-York, nous avons été frappés par l'activité extraordinaire du peuple américain, par son souci de faire dans le moins de temps possible le maximum des choses qu'il est possible de faire. Nous y avons été reçus délicieusement. Ceux qui parmi nous sont allés à Boston ont admiré l'éclat des Universités américaines. D'autres sont allés à Philadelphie saluer de grands souvenirs. Mais nous étions tous de ce voyage au lac Champlain et nous étions naturellement tous aussi à Montréal et à Québec.

Ce qui nous a touchés et ce qui nous a émus, ce qu'il faut dire ce soir, c'est l'accueil sympathique, chaleureux et cordial qui nous a été fait. Nous avons trouvé là-bas des amis dévoués et des amis fidèles. En parlant des réceptions de Montréal et de Québec, M. Hanotaux a exprimé les sentiments unanimes de la délégation, mais j'y ajouterai un souvenir personnel. Au cours de l'émouvante manifestation qui nous reçut à Saint-Jean, une femme, dans le peuple, vint à moi. Elle avait dans ses bras un enfant de sept ou huit ans. Elle ne con-



M. Gabriel LOUIS-JARAY

naissait pas mon nom, elle savait seulement que j'étais un membre de la délégation française, et elle me dit ces simples mots qui remuèrent en moi l'émotion la plus profonde : « Je vous en prie, monsieur, embrassez cet enfant, puisque vous venez de France. »

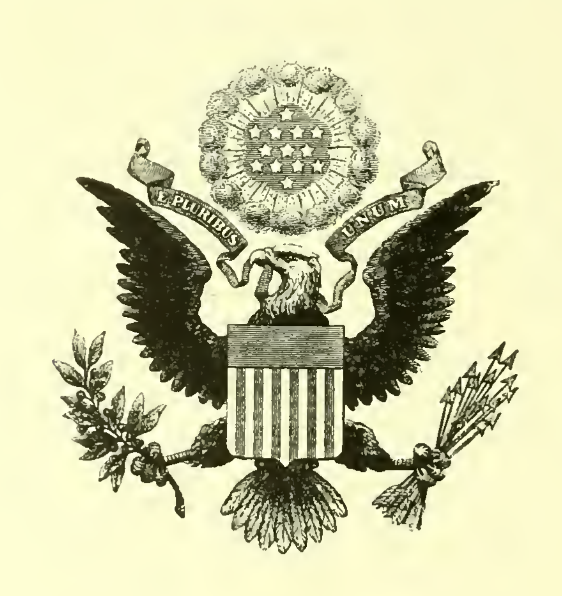
Ces sentiments, naturels au Canada, nous les avons éprouvés aux Etats-Unis. Partout on nous a parlé de la France, de ce qu'elle avait fait pour les États-Unis, pour leur indépendance, pour leur union. Les noms de La Fayette et de Rochambeau sont restés populaires, ils vivent dans les traditions et dans la gratitude inaltérable du peuple américain. Et ce n'est jamais nous qui les prononcions les premiers.

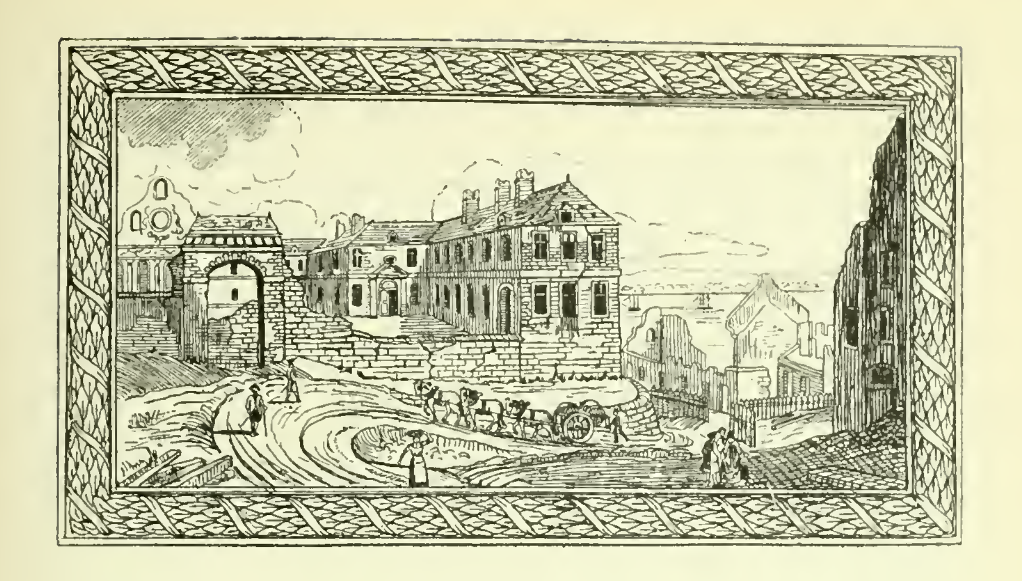
Nous pouvions prévoir cet accueil. Il y a deux ans, l'ancien président de la République des États-Unis, M. Roosevelt, prononçait, à la Sorbonne, des paroles retentissantes. Il en est une que je tiens à rappeler. Après avoir loué la France, après avoir parlé en termes émus de son passé et de son rôle dans le monde, à la tête des nations, M. Roosevelt disait : « Toute calamité pour vous serait une douleur pour nous. »

Au banquet Champlain, le maire de New-York, M. Gaynor, qui est d'un parti opposé, a affirmé une sympathie égale. Et là-bas, à la Maison Blanche, le président Taft, qui s'était dérangé dans un moment difficile pour faire accueil à la délégation française, nous a, au cours d'une réception exquise, parlé le plus cordialement de la France. C'est à dessein que je rapproche ces trois noms, et afin de marquer que malgré les luttes des partis, quels que soient les hommes, quelles que soient leurs nuances, qu'ils représentent le passé, le présent ou l'avenir, tous portent dans leur cœur le souvenir reconnaissant de la France, tous l'admirent, et tous l'aiment. Notre délégation aussi était composée d'éléments divers. Il y avait parmi elle des hommes relevant de tous les partis et de toutes les opinions. N'est-ce pas là la preuve que, là-bas et ici, l'union et l'entente cordiale des deux peuples sont indépendantes des vicissitudes de la politique intérieure, qu'elles les dépassent et qu'elles les dominent ? N'y eût-il eu d'autre résultat que cette constatation décisive, elle suffirait pour dire que notre voyage a été un heureux voyage.

Quelqu'un nous a donné cette grande joie d'aller là-bas au nom de la France, de la faire mieux connaître, et peut-être de la mieux faire

aimer. Il nous a donné la joie de connaître un peu de l'Amérique, de ses paysages, de ses hommes et de ses institutions. Il nous a représentés avec simplicité et avec fierté, avec éclat et avec fermeté. Permettez-moi, mon cher Hanotaux, de vous porter, au nom de la délégation unanime, le salut le plus reconnaissant et le plus affectueux.[1]





CHAPITRE IV

L'AMÉRIQUE DU NORD ET L'ACTION DE LA FRANCE

PAR G. HANOTAUX

LA "FRANCE" EN AMÉRIQUE

15 mai 1912, à bord de *La Provence*.

Maintenant, la délégation Champlain revient en France, et j'écris ces lignes à bord de *La Provence*, alors que nous avons passé la région des icebergs et que la proue du navire, orientée désormais sur le Nord, se dirige en droite ligne vers nos côtes. Quand nous aborderons au Havre dans deux ou trois jours, nous serons avides d'apprendre ce qui s'est passé au pays depuis un mois que nous l'avons quitté ! C'est à peine si les journaux américains, parcourus hâtivement, au cours de nos déplacements, et les « marconigrammes », publiés par le journal du bord, nous ont informés des faits les plus frappants, les insurrections de Fez et de Marrakesch, les incidents de la guerre italo-tur-

que, etc. Par contre, nous avons suivi là-bas, de plus près qu'on ne pouvait le faire en France, l'enquête sur le naufrage du *Titanic*, les péripéties de la lutte entre le président Taft et M. Roosevelt. Le monde nous a découvert une de ses faces, tandis que l'autre, celle à laquelle nous sommes accoutumés, s'estompait et s'amincissait, en quelque sorte, dans le lointain. Nous apprécions plus exactement la place que nous tenons sur la planète et celle que nos faits et gestes occupent dans le branle général des choses...

Ce n'est pas sans émotion que la délégation au grand complet s'embarquait sur *La France*, le 20 avril dernier. La catastrophe du *Titanic* était toute récente. Etait-il opportun, était-il convenable de provoquer en quelque sorte des fêtes dans un pays en deuil ? La terrible tragédie ne s'imposerait-elle pas à l'émotion publique et ne relèguerait-elle pas à l'arrière-plan les manifestations cordiales qui se préparaient? Jusqu'à la dernière heure, nous hésitâmes. Un avis formel nous décida : « C'est dans les épreuves que l'on reconnaît ses amis, nous disait-on. Venez ! En franchissant l'Océan, sur le beau bateau qui s'appelle *La France*, au moment où le *Titanic* vient d'y sombrer, vous accomplirez un acte de foi, cela sera compris comme un geste de réconfort et d'espérance. »

Et la chose a été comprise ainsi, en effet. L'accueil fait à la délégation aux Etats-Unis d'abord, et puis au Canada, fut si chaud qu'on y sentait une palpitation particulièrement vibrante, comme il arrive quand le cœur est touché.

L'arrivée du beau bateau en rade de New-York fut un événement. Des milliers de visiteurs se succédèrent à son bord pour admirer les aménagements intérieurs, où les plafonds et les fresques de La Touche voisinent avec les somptuosités décoratives empruntées à l'hôtel de La Vrillère, à Versailles et à Trianon. Le buste de la *France*, par Rodin, était aussi l'objet de la curiosité universelle. On nous interrogeait sur la traversée, sur l'état de la mer, sur les brumes de Terre-Neuve, et toujours la même question : « Avez-vous vu des icebergs ? »

Je n'entreprendrai pas un récit, si succinct soit-il, des journées encombrées et fécondes que nous venons de vivre. Nous sommes arrivés aux États-Unis avec un programme déterminé, voulu, réfléchi : c'est à l'exécution de ce programme que nous nous sommes consacrés et il me semble, qu'aidés par tant de bonnes volontés, nous l'avons rempli.

En apportant le buste de la *France* par Rodin, pour le sceller sur le monument élevé par les États-Unis à la gloire de Champlain, nous voulions témoigner de la gratitude de notre pays; nous voulions resserrer les liens d'amitié particulière et publique; nous voulions fonder, sous les auspices du comité France-Amérique, quelque chose de plus durable, une sorte de bureau permanent des relations affectueuses entre les deux peuples.

La mission n'avait aucun caractère officiel; elle s'était recrutée elle-même; elle ne tablait sur aucune subvention publique, particulière ou corporative. Les vingt personnes qui représentaient les diverses branches de l'activité française: mes confrères Etienne Lamy et René Bazin, Vidal de la Blache et Cormon; les membres du Parlement: Louis Barthou et d'Estournelles de Constant; les individualités marquantes, comme le général Lebon, le comte de Chambrun, Louis Blériot, le duc de Choiseul, le comte de Rochambeau, dal Piaz, Girard, Gabriel-Louis Jaray, Léon Barthou; les représentants de la presse, Gaston Deschamps, Gignoux, tous participaient à l'œuvre commune, de leur présence et de leur concours personnel. Ils allaient pour travailler à une initiative d'expansion amicale française : rien de plus, rien de moins. Et c'est précisément cela qui toucha au cœur ceux qui nous accueillirent. S'il est un mot qui se soit répété sur notre passage, de Washington jusqu'à Québec, c'est celui-ci : « Nous vous savons gré d'un tel effort; on n'avait jamais rien vu de tel en Amérique. »



Les étapes du voyage furent New-York, Washington, Philadelphie, Boston, les universités d'Harvard et d'Yale, le lac Champlain, Montréal, Québec, Toronto, Niagara Falls et enfin New-York, tout cela en quatorze jours! Ajoutez six jours pour le voyage aller, sept jours pour le voyage retour, cela fait un mois, et ce mois passa comme un jour qui serait un rêve.

L'ambassadeur, M. Jusserand, avait préparé notre réception aux États-Unis. Sa parfaite connaissance de la langue et du pays, la grâce prévenante de M[me] Jusserand nous ont particulièrement facilité la tâche. Les dames qui accompagnaient la mission, M[me] la comtesse de Rochambeau, M[me] Louis Blériot, M[lle] Girard et M[lle] Cormon ont trouvé de ces attentions particulièrement délicates et précieuses quand on

voyage, en toute rapidité, à l'étranger. Elles n'oublieront jamais, et nous n'oublierons pas la visite à Mount-Vernon, à la maison et au tombeau de Washington. Un navire de la flotte américaine nous y conduisit. Le canon tonnait, les pavois claquaient au vent, l'Hymne américain alternait avec la *Marseillaise.* Dans notre délégation figuraient les petits-fils de La Fayette et de Rochambeau; ces noms vénérés aux États-Unis étaient partout accueillis avec respect; ce jour-là, on sentait la profonde communion que le passé impose au présent, dans les relations franco-américaines. A Mount-Vernon, j'ai été admis à déposer une couronne, dans le caveau même, sur la tombe du héros si grand et si simple, et je me souvins, à cette heure, qu'à une autre époque, j'avais, au caveau de la Sorbonne, tenu dans la main le crâne du cardinal de Richelieu.

Le déjeuner qui nous fut offert, à la Maison Blanche, par le président Taft, fut, pour nous, une occasion de nous approcher de la politique américaine. Nous vîmes, là, les hommes considérables qui veillent sur l'avenir de ces cent millions d'hommes; le Président lui-même, les ministres, le généralissime Wood, le sénateur Root, le sénateur Loodge, le chief justice, et tant d'autres. Nous avons assisté à une séance de la Cour suprême; partout, nous avons senti le halètement prodigieux et contenu d'une grande démocratie qui, en pleine lutte et en plein développement, veut se connaître et se dominer elle-même, alors qu'elle découvre, chaque jour, devant elle, de nouveaux problèmes et de nouvelles voies.

Nous revînmes à New-York où les banquets et les réceptions succédèrent aux réceptions et aux banquets. A la Chambre de commerce de l'État de New-York, nous assistâmes à une séance solennelle et à la transmission annuelle des pouvoirs présidentiels ; assis près du président, nous délibérions. Les grandes forces américaines étaient réunies là; ce public qui « pèse » tant se groupait autour de nous pour nous dire à quel point on est impressionné, là-bas, par ce qui vient de France.

Le dîner offert à la délégation par le comité Champlain, la réception incomparable chez le président des Cincinnati, M. Alexander, le déjeuner de la Chambre de commerce, créèrent le contact avec ces hommes qui, étant les « maîtres de l'action », sont en même temps les « maîtres de la pensée » ; car la pensée américaine se réalise, selon le mot du philosophe, « en termes d'action ».

Notre voyage se précisait dès lors, et nous fondions, avec le concours de ces forces imposantes et sous la présidence de M. Bacon, — l'ambassadeur qui vient de quitter Paris, — la section américaine du Comité France-Amérique.

Au lac Champlain, une journée merveilleuse, un ciel d'aquarelle, des horizons de montagne puissamment dessinés et bleus, les rives du lac où courait le premier gazon du printemps, offrirent un cadre admirable à la cérémonie qui était la raison du voyage. Nous nous souviendrons toujours de l'hospitalité reçue à Fort-Ticonderoga et à Crown-Point. Partout, nous retrouvions les vestiges et les souvenirs des grands Français qui ont découvert, colonisé et défendu pied à pied, pendant deux siècles, ces paysages sublimes, Champlain d'abord, puis Vaudreuil, Burlamachi, Montcalm.

Le Canada nous attendait les bras ouverts. Nos amis de Montréal et de Québec, les gouvernements et les groupements, le comité France-Amérique canadien, ayant à sa tête le sénateur Dandurand, s'empressaient autour de nous. Dès Saint-Jean, la population entière était à la gare et faisait alterner, dans un enthousiasme populaire et grave, les strophes de la *Marseillaise* et celles de la *Canadienne*. Cependant, les yeux de France, sur les visages des femmes, évoquaient la chère terre maternelle.

Ce furent, ensuite, les belles journées de Montréal et de Québec, la couronne déposée sur le trou creusé dans le mur du couvent des Ursulines par une bombe, et qui sert de tombeau à notre héros à nous, Montcalm ; ce furent les paroles éloquentes de Louis Barthou, de d'Estournelles, d'Étienne Lamy, de René Bazin, si impatiemment attendues et si vigoureusement acclamées par des auditoires qui en saisissaient toutes les nuances. Enfin le majestueux et mugissant spectacle du Niagara, avec les prévenances si parfaites de l'accueil que nous réservait le général Greene.

Il faut finir ; ces quinze jours furent trop rapides. Mais les sentiments poussés à l'extrême ont leur accablement. Nous n'aurions pu supporter une plus longue tension de cordialité et d'émotion.

Maintenant, le calme puissant des flots succède à la puissance tumultueuse des foules. Nous nous reposons avant d'aborder de nouvelles tâches. Mais nous savons bien celle à laquelle nous obligent d'abord la gratitude, l'amitié et le souvenir.

Nous savons d'avance qu'on nous étouffera sous les fleurs Et nous

savons aussi que, quand la dernière flûte de champagne sera vidée et que la dernière lampe sera éteinte, tout ne sera pas fini.

Entre la démocratie française et la démocratie américaine il y a des sentiments et des intérêts communs ; il y a aussi des aspirations partagées, des positions prises, qui les ont rapprochées déjà souvent au cours de leur histoire, et qui les rapprocheront plus étroitement encore, si la politique sait comprendre et seconder le mouvement naturel des choses.

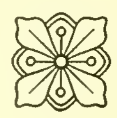
Sur le champ des concurrences mondiales, l'Amérique du Nord occupera de plus en plus un rôle d'arbitre, comme elle l'a fait lors du conflit russo-japonais. Selon qu'elle se portera vers un point ou vers l'autre, la balance penchera de ce côté. Inscrite entre les deux Océans, elle domine la ligne médiane planétaire.

Or, la fonction de la France, en Europe, n'est pas sans analogie avec celle de l'Amérique dans le monde. Elle aussi est placée au fléau de la balance ; elle départage. Sa politique est la politique de l'équilibre.

Les deux grandes démocraties trouvent, dans ces missions parallèles, un devoir mutuel ; la destinée les unit fatalement : la France tend vers l'Amérique la péninsule de Bretagne comme un bras : ce geste a un sens ; lui aussi, il rapproche. L'histoire tisse sa trame selon les lois obscures qui résultent des nécessités naturelles et qui se subordonnent les faits particuliers. Notre voyage est un de ces faits particuliers mêlés au travail séculaire et qui ne s'expliquent bien que plus tard, quand la tapisserie est retournée.

Pour le moment, il aura rempli son objet, si on le considère comme un acte de bonne volonté.

Pour tout résumer en un mot, nous avons débarqué sur le continent américain, non pas comme des missionnaires de la France, mais comme des volontaires de l'amitié.



L'AMÉRIQUE DU NORD ET LA FRANCE

Entre les deux continents les résonances se multiplient et se prolongent; les obstacles s'aplanissent en même temps; un progrès sensible se fait sentir dans la copénétration réciproque de la France et de l'Amérique du Nord; il était préparé par des causes anciennes, actives et durables.

Il y a, d'abord, de très hauts souvenirs historiques communs. Remontant à la découverte du nouveau continent et aux origines de la plupart des colonisations américaines, ils s'étaient atténués et comme effacés à la suite des défaites françaises, laissant la place à l'hégémonie britannique. Maintenant, ils se ravivent comme un pastel fané qui reprend ses couleurs.

Les communications se multiplient. Aux héros américains en France, aux héros français en Amérique, on élève des statues qui manifestent la survivance de ces sentiments traditionnels. Reconnaissons que, dans cette course au souvenir, nous sommes dépassés, comme en beaucoup d'autres choses, par l'Amérique. Aux États-Unis, le nom de La Fayette est, pour ainsi dire, constitutionnel; ce n'est pas sans une réelle émotion que le visiteur français voit, dans la salle de la Chambre des représentants, de chaque côté de la tribune présidentielle, deux portraits, pareils en grandeur et en importance, veillant sur les délibérations de l'assemblée, celui de Washington et celui de La Fayette.

Des monuments analogues sont conservés pieusement partout, aux États-Unis: on se refuse à oublier, là-bas, que deux des étoiles qui forment la constellation américaine sont françaises — le « Maine », la « Louisiane », dont le nom est celui d'une de nos provinces et d'un de nos rois, — que nombre de villes ont des origines françaises, que du sang et du ciment français sont partout à la base du magnifique édifice de l'Union.

Champlain, qui était déjà grand, grandit encore après trois siècles; il est appelé, au Canada, « le père de la patrie; » les États-Unis le considèrent comme l'initiateur qui marqua les premiers pas sur le sable,

— ou sur la neige. Il eut, en effet, la divination de tout ce que l'avenir devait réaliser, non seulement dans la région où il fondait un Empire, mais au delà des espaces et du temps, sur le continent septentrional tout entier.

Le premier, il a parcouru le continent septentrional américain depuis la baie d'Hudson jusqu'aux lieux où devaient s'élever Boston et New-York; il fit une pointe à l'intérieur jusqu'à la ligne des Grands Lacs et comprit l'avenir du Mississipi comme artère centrale d'une vaste domination. Dans sa jeunesse, il avait parcouru le Mexique et l'isthme de Panama, pronostiquant le percement du canal qui devait mettre en communication les deux Océans; pareil à ces hommes qui trouvent les sources, il lisait, selon la disposition des lieux, la fondation et la prospérité des futures métropoles ; il traça le dessin de la domination qui devait être celle des États-Unis, et qu'il espérait française; il fonda Québec et désigna l'emplacement de Montréal ; il débarbouilla les esprits du préjugé de l'or et enseigna que toute colonie, dans l'Amérique septentrionale, devait s'appuyer avant tout sur le travail de la terre et se suffire à elle-même; il eut le très rare bon sens de voir toujours les choses, non seulement comme elles étaient, mais comme elles devaient être dans le présent et dans l'avenir.

Cet homme, d'une imagination si puissante, était un piéton infatigable, arpentant le terrain avec la même lenteur et les mêmes précautions minutieuses que s'il n'avait pas eu un monde à ouvrir et un empire à fonder. Après avoir établi la ville de Québec au milieu des sauvages, il dut la défendre contre les Anglais; il la perdit après un long siège et il la recouvra après une pénible négociation dont il fut l'âme et où il conduisit la volonté et la main de Richelieu.

Champlain fut tel; et ceux qui ont lu son histoire dans le livre charmant et naïf où il la raconta et la dessina, tout à la fois, savent qu'il y avait autour de lui beaucoup d'hommes pareils à lui; il n'est pas exceptionnel en son temps. Ces générations ont répandu, dans le monde, le bon renom de la France; il ne s'effacera pas en Amérique, tant que leurs œuvres resteront, et, comme elles sont confiées au sang des races, elles sont impérissables.

Le discrédit dont souffrirent les œuvres françaises en Amérique du Nord est frappant, quand il s'agit de la part qui revient aux philosophes français du XVIIIe siècle dans les origines de la Constitution américaine. Il suffit de lire l'acte lui-même, il suffit de parcourir la

Fédéraliste et les écrits laissés par les auteurs de la Constitution, pour constater, selon la remarque de M. Esmein, que « Montesquieu était leur oracle », non pas seulement comme on l'a dit, en tant que disciple de la Constitution anglaise, mais comme génial et pénétrant enquêteur de l' « esprit des lois ». Quand ils lui empruntent des raisonnements et des exemples sur l'organisation des fédérations, sur l'origine de la souveraineté populaire, sur la séparation des trois pouvoirs, c'est bien de son autorité philosophique et théorique qu'ils recherchent et acceptent les leçons.

Jean-Jacques Rousseau, Mably, Delorme, Raynal étaient étudiés, par eux, avec une même attention et, s'il s'agit du premier, ils étaient comme le siècle tout entier, sous l'impression de son génie. L'idée du « contrat social » réjouissait l'âme de ces « insurgens » qui venaient de rompre le contrat traditionnel les liant à la royauté britannique. L'une des premières constitutions particulières d'Etat, celle de la Virginie, promulguée le 12 juin 1772 (et l'on sait quelle influence eut l'État de la Virginie sur les destinées de la future fédération), commence par une déclaration des Droits de l'homme qui n'est rien autre chose que l'application des théories du Contrat social.

Ce n'est pas le lieu de pousser une démonstration qui demanderait une étude plus détaillée : il suffit de rappeler un fait précis, à savoir, qu'en 1776, au moment où la France se décidait à intervenir dans la querelle et apportait ainsi, aux colonies révoltées, un concours moral non moins appréciable que l'appui militaire et pécuniaire, Paris, — le Paris des fils de Jean-Jacques, gros lui-même d'une Révolution, ne rêvait que de la Constitution américaine : « Toutes les têtes étaient exaltées, écrit M[me] Campan ; il n'y avait point de cercle où l'on n'applaudît avec transport à l'appui que le gouvernement français apportait à la cause de l'indépendance américaine. *La constitution projetée pour cette nation se rédigeait à Paris*, tandis que la liberté, l'égalité, les droits de l'homme faisaient le sujet des délibérations des Condorcet, des Bailly, des Mirabeau, etc.

Certes, d'autres influences se sont exercées : ni la Hollande, ni l'Allemagne, ni la Suisse n'ont été tout à fait absentes de l'esprit des hommes qui fondaient, en pleine maturité et conscience, une république démocratique et fédérative ; encore moins saurait-on nier l'empreinte britannique : elle est partout ; mais, de dire qu'elle ait été prédominante dans la constitution elle-même, c'est un singulier abus

des mots. On pourrait affirmer, au contraire, qu'il y eut, chez les rédacteurs de l'acte constitutionnel, un dessein bien arrêté de prendre le contre-pied du système anglais : au lieu d'une royauté, ils fondent une république ; rejetant le principe héréditaire, ils soumettent tout le système constitutionnel à l'élection ; au lieu d'un régime parlementaire, ils affranchissent autant que possible le chef du pouvoir exécutif de l'autorité du Parlement ; pas de ministres responsables, pas de cabinet ; une fédération de parlements locaux rognant les ongles au Parlement fédéral.

Ces grands propriétaires, ces maîtres d'esclaves, ces hommes considérables qui sont à la tête du mouvement, ne songent nullement à créer des castes et à consolider des privilèges ; ils entrent, à pleines voiles, dans le principe, presque uniquement théorique alors, de l'égalité. Non, ce n'est pas ici une vieille civilisation qui se prolonge, c'est une nouvelle civilisation qui se crée !

Précisément à l'heure où le peuple des États-Unis, en pleine possession de lui-même, commence à remplir son vaste territoire, au moment où il se met à déborder sur le dehors, au moment où le percement de l'isthme de Panama va faire, de lui, l'arbitre des deux Océans, au moment où, autour de lui, toutes les républiques latines et le Dominion voisin du Canada évoluent vers un avenir qui paraît devoir être très rapide et très brillant, il est particulièrement opportun de rechercher ce que l'esprit américain offre d'original au vieux monde et ce qu'il peut, d'autre part, emprunter encore à celui-ci. On ne s'étonnera pas, si, dans cet examen, nous avons surtout en vue les relations de l'Amérique du Nord et de la France.

La France a beaucoup à apprendre de l'Amérique. On parle de faire venir les étudiants américains en France : nos jeunes gens gagneraient à passer l'Océan et à séjourner quelques mois ou quelques années en Amérique. Je ne demande pas l'impossible ; je sais combien la vie est pressée, combien les longs sacrifices qu'exigent l'éducation des enfants accablent nos modestes fortunes : je ne crois pas qu'un futur notaire, un futur avocat, même un futur médecin praticien, aient beaucoup à gagner dans des études poursuivies à l'étranger, mais, pour ceux qui ont quelque loisir, et qui, moins traqués par le besoin immédiat, cherchent, surtout, à devenir *des hommes*, un séjour en Amérique serait la plus tonifiante des cures d'air. Les exemples, la connaissance de certains usages et de certains tours d'esprit, une

façon nouvelle d'envisager l'existence, cela, comme on dit, vaut le voyage. Ces voyageurs, s'ils se multiplient, rapporteraient aux sédentaires quelque chose de l'atmosphère d'outre-Atlantique, dans notre pays un peu renfermé et qui aurait tant d'avantages à ouvrir si largement les fenêtres.

Le bénéfice de cette « ventilation », il est facile de l'indiquer : d'abord, se dépouiller du « préjugé européen », secouer la veulerie béate qui amollit les nerfs de notre jeune bourgeoisie, devenir, par le simple fait du déplacement, des observateurs et des hommes d'action. L'indifférentisme résulte du trantran d'une existence sans surprise, toute réglée et prévue d'avance : du jour où l'œil vif de nos éphèbes aurait découvert des raisons d'agir réelles et immédiates, observé des exemples convaincants, ils ne seraient pas les derniers à l'œuvre et à la peine.

Je voudrais que nos jeunes filles pussent faire le même voyage et les mêmes séjours : des institutions de toute sécurité et repos pour la santé morale et physique abondent aux États-Unis et au Canada, et j'ose dire, qu'aux États-Unis notamment, l'entraînement intellectuel de la jeune fille est infiniment supérieur à tout ce que nous pouvons supposer en France, en Belgique, en Angleterre. La volonté « d'être soi » est non moins affirmée dans un sexe que dans l'autre; les méthodes d'éducation de la femme ont un caractère très original et très pratique. La femme américaine est, peut-être, le produit le plus remarquable de la transplantation des vieilles races sur le jeune continent. Un jeune femme du monde française, ayant reçu une légère teinture de l'exotisme américain, ne perdrait rien de son charme et gagnerait en saveur, en richesse intellectuelle et en possession de soi-même.

C'est cette qualité, le *self control*, qui serait pour les jeunes Françaises, et pour tous les Français en général, le principal bénéfice d'un contact plus étroit avec l'Amérique du Nord : la surveillance du « moi » est l'objet constant des soins éducatifs, soit dans la famille, soit dans les écoles. Habituer les gens à réfléchir sur les conséquences de leurs actes, n'est-ce pas les adapter à la vie ?

Une anecdote donnera l'idée de la vigilance des parents et de la tendance naturelle des enfants à ce sujet : en visite à New-York chez des amis, je trouvai la mère dans une inquiétude mortelle. Ayant à s'absenter pour l'heure du déjeuner, elle avait envoyé son fils, un

bambin de neuf ans, prendre son déjeuner dans sa propre famille, à quelques pas de la maison. Elle rentre chez elle à la fin de l'après-midi, au moment où l'enfant est d'habitude revenu de ses classes. Il n'est pas là. Elle téléphone. L'enfant est parti après le repas ; on ne sait rien de plus. La pension est fermée, pas de nouvelles à obtenir de ce côté. L'enfant n'arrive pas, l'inquiétude s'accroît, on envoie les domestiques. Tout à la fin de l'après-midi, l'enfant se présente tranquillement. On le questionne. Que s'est-il passé ? — La chose la plus simple du monde. En sortant de l'école, supposant que la maman ne serait pas encore rentrée, il est allé jouer chez un ami. La mère gronde. L'enfant ne dit mot, ne pleure pas, ne boude pas. Enfin, il se retourne vers sa mère et lui dit : « A l'avenir, pour ne pas vous faire de la peine, j'aurai un meilleur contrôle sur moi-même. Mais vous aussi, vous êtes avertie et vous ne vous donnerez pas tant d'émotion. »

Il ne faut pas croire que ces gens réfléchis soient nécessairement des gens graves et tristes : il y a, au contraire, dans le caractère américain, une gaieté, une belle humeur qui tiennent certainement à l'habitude constante de l'entrain et de l'action : le chagrin et l'ennui sont fils de la paresse.

Et, dans ce sens encore, combien n'avons-nous pas à imiter des Américains ? Qu'elles sont vides, nos existences bourgeoises ! L'esprit d'initiative, l'esprit d'organisation, le goût du risque, cet élan qui saisit l'avenir et force la destinée, cette allégresse active qui caractérisa, si longtemps, la race française, deux causes, la pusillanimité des mères et l'étroitesse bornée de l'enseignement, les ont entravés et comme figés.

Si nous voulons reprendre la tradition qui sema le continent américain, lui-même, des initiatives françaises, retournons en Amérique. Le président Roosevelt rappelait, quand il parla à la Sorbonne, que, s'il est quelque part, sur le nouveau continent, au front de la forêt défrichée, une maison, une ferme exposée et construite, pour ainsi dire, en avant-garde, un établissement qui s'appelle la *Folie* ou l'*Aventure*, cette demeure, souvent, a été celle d'un Français. Revenons à cette tradition ; allons mettre les pas sur les pas de nos ancêtres. Que le culte d'un Champlain ne soit pas purement verbal ; mais qu'il remue notre âme. L'Amérique devrait bien nous rendre, après des siècles, l'élixir d'action qu'elle nous a emprunté à nous-mêmes.

Un effort plus intense, un travail plus soutenu, une réflexion plus sérieuse, une tenue physique et morale plus droite et plus fière, telles sont les hautes leçons que le peuple américain peut donner à une race qui, fort heureusement, ne craint pas de multiplier ses tâches et ses devoirs.

Qu'en moins d'un siècle et demi, une grande civilisation originale se soit développée sur le sol américain et que cette civilisation puisse donner des leçons ou des exemples même à la civilisation européenne dont elle est la fille, ce fait une fois reconnu permet d'envisager, en toute sincérité, les points par lesquels l'Amérique peut emprunter encore quelque chose à l'Europe et notamment malgré le préjugé courant là-bas, à la France.

La France a besoin d'être défendue devant l'Amérique. Diverses raisons nous ont diminués dans l'idée qu'elle se fait de nous : les unes réelles, les autres erronées ou singulièrement exagérées. Les Américains, eux-mêmes, paraissent avoir, depuis quelque temps, le vague sentiment d'une injustice ou d'une incompréhension; ils s'efforcent d'être plus équitables et mieux avertis. Quel indice plus significatif que l'échange de professeurs qui s'est produit presque spontanément entre les universités françaises et les universités américaines ? C'est entrer dans ce mouvement que de présenter, à des esprits bien disposés, certains faits ou certaines interprétations sous un jour nouveau et peut-être plus clair.

Le peuple français est en décadence; la France est une espèce de « Pologne » vouée à un prochain démembrement, telle est l'opinion assez généralement répandue en Amérique, au sujet de notre pays.

Il est facile de savoir d'où vient cette appréciation si sévèrement pessimiste. La guerre de 1870, suivant de près la guerre du Mexique (où la France s'était trouvée presque en antagonisme avec la nationalité américaine en péril), fut considérée par les puritains d'outre-Manche et d'outre-Océan, influencés par la presse allemande et des autres pays protestants, comme un châtiment de la Providence se prononçant contre le catholicisme et les races latines. Les longues difficultés politiques et diplomatiques qui, après la guerre de 1870, mirent la nation française aux prises avec l'Angleterre, entretinrent une animosité constante et une propagande perfide dans la presse et dans l'opinion. La nécessité où fut la France de constituer rapidement son nouvel Empire colonial (sous peine de déchoir de son rang dans le

monde) prolongea, pendant un quart de siècle, cet antagonisme franco-anglais qui eut naturellement ses répercussions dans tous les pays anglo-saxons. Ajoutons que la France, accablée sous le fardeau de ses défaites et de ses tâches urgentes, s'absentait, en quelque sorte, du reste du monde, tandis que les peuples concurrents s'installaient à l'aise et prenaient possession de l'Univers.

Et puis, comme je le disais en commençant, la France s'est beaucoup déconsidérée elle-même : Taine a été le chef d'une école démesurément pessimiste. Le livre de Demolins, sur la supériorité des Anglo-Saxons, a marqué le point culminant d'une campagne où s'attardait le désenchantement de la défaite. La littérature se plut à se déclarer « décadente ».

La France ne s'apercevait pas qu'elle se relevait au moment où l'on criait, — où elle criait elle-même, — à sa chute définitive. Les œuvres témoignaient pour elle à contre-pied des paroles. Loin d'être sur le penchant de la ruine, elle se redressait, jeune, prospère et bien vivante.

La preuve la plus frappante de la vitalité française fut donnée au monde par l'entrain et la résolution avec laquelle la population accepta les charges militaires, imposées par la défaite et par la paix armée. Les puissances libérales, et notamment les races anglo-saxonnes, savent combien il est difficile d'obtenir, d'une population démocratique, maîtresse de ses propres destinées, l'adhésion *volontaire* au service militaire *obligatoire*.

Car le mot *obligatoire* n'est qu'un mot : si le peuple ne voulait pas servir, qui donc l'y forcerait ? C'est donc, par un sacrifice spontané, constant, incessamment renouvelé de génération en génération, sacrifice personnel, sacrifice pécuniaire, sacrifice de la part des pères et de la part des enfants, que la France se maintient, depuis quarante ans, à l'état de « nation armée ».

Ni exceptions, ni privilèges, tous portent l'uniforme ou le sac ; les chances d'avancement sont pareilles pour tous et les chances de vie ou de mort le sont aussi, à la caserne et sur le champ de bataille. L'armée est une école d'égalité, de discipline, de tenue physique et morale ; elle prend à l'homme plusieurs années de son existence pour les porter au compte de la survie du pays. Quelle conception plus noble du devoir social ?

Ainsi, la France s'est préparée et entraînée de telle façon, qu'au

premier de tous les sports, le sport des armes, aucune puissance, même militaire, même impériale, n'est sûre de la dépasser : canons, fusils, forts, procédés techniques, enseignement, capacité, valeur, courage, elle a su tout mobiliser. L'armée française est la seule grande armée démocratique capable de lutter pour l'indépendance du pays. Le signe le plus frappant du vouloir vivre chez un peuple, n'est-il pas l'organisation et l'entretien d'une armée défensive où le peuple lui-même, *tout le peuple*, soit prêt à verser son sang ?

Non, ce n'est pas une nation en décadence que celle qui dispose de quatre millions d'hommes armés, exercés et commandés, celle vers qui viennent les autres peuples et sur laquelle ils comptent. Pour rompre l'équilibre international, il faudrait passer sur le corps de la France, et c'est bien là, pour le reste de l'univers, une sécurité. L'une des principales raisons pour lesquelles la France a reconquis un rang des plus honorables parmi les nations modernes, c'est la vaillance avec laquelle elle a supporté et supporte la charge du service militaire. Avant de s'apitoyer sur son sort, que d'autres imitent d'abord son exemple !

Une certaine tendance, toute matérialiste, de la civilisation actuelle, porte les esprits à juger la valeur des peuples d'après leur puissance économique : à ce sujet encore, combien de jugements erronés circulent sur le compte de la France ! Son activité économique serait réellement en recul qu'il ne faudrait pas en conclure à une chute irrémédiable. Les peuples à commerce peu développé ne sont pas toujours les plus proches de la décadence. Cependant, même à ce point de vue, il convient de voir les choses comme elles sont et de se méfier des jugements tout faits.

Personne ne nie, d'abord, que la France soit le pays du monde qui possède le plus de fonds disponibles. La France intervient, par ses placements ou les mouvements de ses capitaux, chaque fois qu'une crise menace les affaires générales, ou chaque fois qu'un pays en voie de développement a besoin de ressources. Ainsi, elle s'est acquis, dans l'économie internationale, une situation aussi forte que celle qui lui appartient dans les questions militaires. Les alliances commerciales et financières viennent vers elle comme les alliances politiques, parce qu'elle dispose, de part et d'autre, de forces acquises également prééminentes : son armée et sa richesse.

Cette richesse, est-elle due uniquement aux habitudes d'épargne,

invétérées dans la nation française? L'épargne suffirait-elle à enrichir un peuple?... Le proverbe français dit, d'un homme économe: « Il tond sur un œuf. » Tondre sur un œuf est d'un bien médiocre profit. « Où il n'y a rien, le roi perd ses droits, » dit un autre proverbe.

La richesse française a une source plus large, plus abondante et plus féconde: c'est l'activité constante de la production nationale, c'est la prospérité, sans cesse accrue et si mal comprise du commerce français.

En général, les statistiques sont contre nous. La mer ne nous aide pas; elle ensable nos ports et favorise nos concurrents: de même la statistique.

Incontestablement, notre marine marchande est en diminution; sans doute que cette sorte d'entreprises ne présente pas, aux capitaux français et à la main-d'œuvre française, des avantages suffisants; il semble aussi que le système de l'inscription maritime, bon sous Colbert, n'est plus qu'une entrave et a fait son temps. Quoi qu'il en soit, nous ne voiturons pas nous-mêmes nos produits au delà des mers; et, du côté de la terre, nous sommes également obligés de passer par les territoires qui nous enserrent de toutes parts.

Il résulte de là que les produits français, embarqués sur les navires ou chargés sur les convois de nationalité non française, figurent trop souvent, dans les statistiques, sous une rubrique étrangère. D'autre part, la vente directe des produits au consommateur qui visite la France, et qui fait lui-même ses emplettes, apporte à l'activité nationale un profit extrêmement rémunérateur, mais qui échappe également aux relevés officiels. Ainsi des fuites ou des altérations très importantes se produisent.

En général, les tableaux statistiques comparatifs sont conçus selon le type anglais : or, certains articles ont, dans le commerce anglais, une importance énorme: le charbon, le fer, les tissus, tandis que les articles particulièrement français, comme les fruits, les vins, les objets de luxe sont relégués sous la mention: divers. J'ai eu sous les yeux des tableaux officiels qui indiquaient le commerce de la France avec la Chine comme à peu près nul, tandis, qu'en fait, lui vendant le riz de l'Indo-Chine, et lui achetant les soies pour notre industrie lyonnaise, nous sommes parmi ses plus forts clients. Mais, sur les statistiques, les soies embarquées à Hong-Kong étaient inscrites

au compte de l'exportation en Angleterre, et les riz d'Indo-Chine étaient mentionnés sous la rubrique: « Produits divers d'origine asiatique. » La France ne perdait pas un centime de son trafic ni de son bénéfice, mais sa face commerciale était atteinte.

Les forts tonnages sont mentionnés avec emphase par les tableaux officiels, alors qu'ils ne sont pas, d'ordinaire, l'objet du commerce le plus avantageux. Les marchandises françaises, souvent de médiocre tonnage, assurent de grands bénéfices, et c'est ce qui importe. Un chargement de charbon, par exemple, est de poids énorme et de médiocre profit, si on le compare à une affaire de diamants, autre charbon, de petit tonnage, mais de gros bénéfices. Un chapeau de la rue de la Paix est un article à petit tonnage et à gros bénéfice; un tableau de maître, un bijou, une bouteille de champagne, une garniture de plumes: petit tonnage, gros bénéfice. Le commerce français se consacre de préférence à un genre d'affaires qui chiffre moins, tout en rapportant davantage. De telle sorte que les gains réels du commerce français sont, pour ainsi dire, inaperçus quand, en fait, ils existent et qu'on les retrouve au fond du fameux bas de laine.

Ces exemples pourraient se multiplier; ils suffisent pour fortifier cette observation de simple bon sens que, si la France peut disposer de capitaux considérables, c'est qu'elle est riche, et que, si elle est riche, c'est que sa puissance économique est grande et ses facultés commerciales aptes à tirer profit de ses richesses et de ses ressources naturelles ou industrielles. La France a une clientèle de luxe, élégante et payant bien, la fleur de la clientèle universelle. Voilà la vraie source de sa prospérité: qui ne la lui envierait?

La France touche, par les revenus de ses capitaux, placés à l'étranger, une rente annuelle égale à la somme du budget national. Elle pourrait vivre en rentière, n'ayant d'autre peine que de détacher ses coupons. Mais elle travaille sans cesse, s'ingénie continuellement, se critique parfois très sévèrement, parce qu'elle n'est jamais contente d'elle-même. Elle est, dans l'ordre économique, comme dans l'ordre militaire, scientifique, artistique, littéraire, toujours à l'ouvrage et toujours sur le pont.

Son entrain et sa belle humeur donnent le change: elle porte le poids du travail si aisément qu'on ne la voit jamais ni affairée, ni lasse; et sa richesse même ne lui est pas à charge: elle l'augmente, mais sans hâte et sans essoufflement. L'économie française est une prudence

réfléchie, non une âpre convoitise. Elle profite aux autres autant qu'au pays lui-même. La France administre sagement cette fortune qui n'est, entre ses mains, qu'un dépôt servant au développement du bien-être universel; il n'est guère d'entreprise mondiale que la France n'ait soutenue de ses subsides.

En présence de ces faits, dire et répéter, comme une leçon apprise, que la France économique est en décadence, c'est un ridicule abus des mots, une aveugle adhésion à une campagne de dénigrement intéressé. Le quotient économique de la France est, proportionnellement au chiffre de ses habitants, l'un des plus hauts du monde : des statistiques bien faites l'établissent, et la prospérité générale du pays le prouve, étant entendu, d'ailleurs, que le commerce n'est jamais que le commerce, et non, à aucun degré, la pierre de touche de la civilisation.

J'ai examiné en toute sincérité et bonne foi la plupart des critiques portées habituellement contre la France : mais je n'ai nullement la prétention de laver notre pays de tout reproche. Il a des défauts graves, des faiblesses insignes, des tares fâcheuses dont il devrait se débarrasser, se corriger ou se guérir. Mais les autres peuples ne sont pas non plus infaillibles, et le nôtre a, du moins, pour le réconforter, le souvenir de l'existence vingt fois séculaire dont il a parcouru bravement les étapes périlleuses.

La naissance de la France coïncide avec l'époque où le Christ parut. La France est entrée dans l'histoire, — par la conquête de César, — au moment où les temps modernes s'ouvraient. La France travaille, depuis bientôt deux mille ans, à l'œuvre de la civilisation. De quel peuple vivant peut-on en dire autant ?

Sans la France, la France de Charles Martel, de Charlemagne, de Guillaume le Conquérant, de Godefroy de Bouillon, de saint Louis, de Jeanne d'Arc, de Calvin, d'Henri IV, de Champlain, de Louis XIV, de Voltaire, de Napoléon, de Pasteur, quel déficit dans l'acquis de l'humanité ! Or, pourquoi dénier, à la France de l'avenir, les facultés qui ont fait sa grandeur et sa force pendant de si longs siècles ?

Aujourd'hui, ne reste-t-il rien de bon à apprendre de cette nation qui a donné au monde l'évangélisation par la croisade et par l'enseignement scolastique, l'art gothique, le doute de Montaigne, la philosophie de Descartes, l'art et la littérature du XVIIe, la philosophie du XVIIIe siècle, la déclaration des Droits de l'homme, le Code civil,

le système métrique, l'art moderne, tant de grandes découvertes et d'œuvres dignes de l'immortalité?

La France a fait, souvent à ses dépens, des expériences dont les autres peuples ont profité. Elle est hardie, imprudente, téméraire : mais la source des dévouements et du prosélytisme n'est pas tarie en elle. Dès qu'il y a un risque à courir, un péril à braver, sa jeunesse se présente. Hier, la conquête de l'Afrique; aujourd'hui, l'escalade du ciel.

Ces « imprudences » ne sont pas déraison; ces « folies » sont très sages, parce qu'elles sont conçues, selon le mot de Spinoza, sous l'aspect de l'Éternité. Une nation qui met la loi de sa survie si haut et qui, dans tous ses actes, depuis le plus glorieux jusqu'au plus familier, sacrifie toujours le présent au futur, n'est pas de celles que l'histoire efface de la liste des vivants. Il n'est pas possible qu'elle n'ait pas l'avenir devant elle, elle qui pense sans cesse à l'avenir.

Il est permis de penser qu'entre les diverses civilisations européennes et chrétiennes, le conflit est clos en Amérique. Toutes travaillent pour l'honneur d'un même passé, pour le triomphe d'un même idéal. Qu'importent les différences de formes, de dogmes ou de rites? La même parole évangélique s'adresse à tous : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté! »

Mais, la paix ne dépend pas uniquement de la volonté des hommes; elle est à la merci de leurs passions, et, pour les contenir, l'équilibre des forces est nécessaire. Les démocraties américaines seront, aux âges prochains, les puissances d'équilibre, par excellence.

Entre l'océan Atlantique et l'océan Pacifique, le nouveau continent, ouvert par le canal de Panama, deviendra le régulateur des rapports planétaires. Le peuple qui l'habite, fils de toutes les races, héritier de toutes les civilisations, respectueux de toutes les croyances, les abrite et les pondère dans son sein.

Abri du monde, toi, dans la mante ouverte de qui
Les races errantes se reposent.

Selon le rêve des vieux navigateurs, les routes américaines ont porté l'Europe vers l'Asie : l'Extrême-Orient et l'Extrême-Occident sont un. Le nouveau continent les unit, et, en même temps, il les arbitre (on l'a bien vu quand il s'est agi de clore la guerre russo-japonaise). L'axe de la terre s'est déplacé. L'horizon s'est élargi; et

sur cet horizon, toute puissance conquérante apercevra, désormais, le sommet sourcilleux de la grandeur américaine.

La France est, aussi, une puissance d'équilibre. Située au carrefour des routes européennes, elle a lutté, au cours de sa longue histoire, contre toutes les hégémonies et contre toutes les barbaries, qu'elles vinssent du Midi ou qu'elles vinssent du Nord. Atlantique et méditerranéenne à la fois, elle aussi relie les deux mondes, l'Occident et l'Orient. Conformément à cette destinée, elle a ouvert le canal de Suez et donné le premier coup de pioche au canal de Panama.

Elle tend la péninsule de Bretagne comme une arche de pont, vers l'Amérique du Nord. De Québec et de New-York à Brest, c'est la plus sûre traversée et le plus proche atterrissement. La géographie et l'histoire dictent, entre la France et l'Amérique du Nord, des contacts de plus en plus fréquents et de durables ententes. États-Unis, France, Canada, une telle trilogie a un sens profond. Ces rapprochements féconds auront de longs retentissements sur l'avenir, si l'homme sait en saisir la portée et s'il ne contrarie pas l'œuvre du temps.



APPENDICES



COMPOSITION

DE LA

DÉLÉGATION CHAMPLAIN

MM.

Gabriel Hanotaux, de l'Académie française, ancien ministre des Affaires étrangères, président de la Délégation.

Louis Barthou, député, ancien ministre de la Justice.

Baron d'Estournelles de Constant, sénateur, membre de la Cour de La Haye.

René Bazin, de l'Académie française.

Le général Lebon, ancien membre du Conseil supérieur de la Guerre.

Etienne Lamy, de l'Académie française.

Fernand Cormon, président de l'Académie des Beaux-Arts et Mlle Cormon.

Comte Charles de Chambrun, secrétaire d'ambassade, représentant M. le Président du Conseil des Ministres.

Vidal de la Blache, membre de l'Institut, représentant l'Université de Paris.

Le comte et la comtesse de Rochambeau.

Le duc de Choiseul.

Dal Piaz, directeur général de la Compagnie générale transatlantique.

Louis Blériot, ingénieur-aviateur, et Mme Blériot.

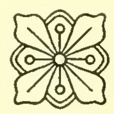
Léon Barthou, délégué de l'Aéro-Club de France.

Antoine Girard, commerçant exportateur, et Mlle Girard.

Gaston Deschamps, du journal *Le Temps*.

Régis Gignoux, du journal *Le Figaro*.

Gabriel Louis Jaray, membre du Conseil d'État, secrétaire général du Comité France-Amérique et de la Délégation.



LA PROMOTION CHAMPLAIN

Le président du Conseil, ministre des Affaires étrangères, a fait connaître au président du Comité France-Amérique que le Gouvernement français avait décidé de décerner des distinctions honorifiques ou d'offrir des objets d'art aux personnalités suivantes, à l'occasion du voyage de la Délégation du Comité France-Amérique aux fêtes du 3e centenaire de Champlain aux États-Unis et au Canada :

M. le président Butler, président de l'Université Columbia, membre du Conseil de direction du Comité France-Amérique de New-York, qui a travaillé au développement des relations intellectuelles entre les États-Unis et la France, officier de la Légion d'honneur, est promu commandeur de la Légion d'honneur.

L'Hon. Sénateur Dandurand, président du Comité France-Amérique de Montréal, ancien président du Sénat canadien, officier de la Légion d'honneur, est promu commandeur de la Légion d'honneur.

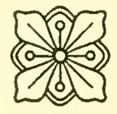
Au nom du Gouvernement français, des objets d'art, provenant de la manufacture nationale de Sèvres, sont offerts à M. Chandler Hale, secrétaire adjoint du ministère des Affaires étrangères, désigné par M. le Président Taft pour accompagner la Mission à Washington, et à Sir Montagu Allan, vice-président du Comité France-Amérique de Montréal.

M. A. Barton Hepburn, ancien président de la Chambre de Commerce de New-York, qui reçut la Délégation à la réception organisée par cette Chambre en l'honneur de la Mission, est nommé officier de la Légion d'honneur. M. Frank S. Witherbee, un des principaux organisateurs des fêtes de Champlain, et M. John-H. Finley, président du Collège de la Cité de New-York, président de la Commission de réception des fêtes du troisième Centenaire de Champlain, chargé de conférences à la Sorbonne en 1911, membre du

Conseil de direction du Comité France-Amérique de New-York, sont nommés chevaliers de la Légion d'honneur.

Un vase de Sèvres est offert par le Gouvernement français à M. Ch. Beatly Alexander, qui au nom de l'illustre Société des Cincinnati reçut la Délégation française.

Les palmes d'officiers de l'Instruction publique sont décernées à Mgr Gauthier, évêque auxiliaire de Montréal, qui était chanoine et curé de la cathédrale au moment du passage de la Délégation, à M. Ferdinand Roy, président de l'Institut canadien de Québec, qui organisa à Québec la réception de la Délégation, à M. Edouard Montpetit, secrétaire général du Comité France-Amérique de Montréal, et à M. Revol, président de la Chambre de Commerce française lors du séjour de la Mission au Canada et membre du Conseil de direction du Comité France-Amérique de Montréal.



LISTE GÉNÉRALE DE SOUSCRIPTION
A "LA FRANCE" DE RODIN

Offerte aux États-Unis
pour faire participer la France à la Commémoration
du troisième centenaire de Champlain.

MM

	Francs
A. Fallières, Président de la République (1)	2.000
A. Dubost, président du Sénat.	250
H. Brisson, président de la Chambre	250
De Selves, ministre des Affaires étrangères.	1.000
Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts (1).	1.000
Jusserand, ambassadeur de France aux États-Unis	500
Marquis de Vogüé, de l'Académie française, membre du Comité de patronage du Comité F.-A.	100
Alexandre Ribot, de l'Académie française, membre du Comité de patronage du Comité F.-A.	100
Etienne Lamy, de l'Académie française, membre du Comité de patronage du Comité F.-A.	100
Raymond Poincaré, de l'Académie française, membre du Comité de patronage du Comité F.-A. (2).	100
Paul Deschanel, de l'Académie française, membre du Comité de patronage du Comité F.-A.	100
Paul Hervieu, de l'Académie française, membre du Comité de patronage du Comité F.-A.	50
Gabriel Hanotaux, de l'Académie française, président du Comité France-Amérique	100
Général de Lacroix, ancien vice-président du Conseil supérieur de la Guerre, membre du Comité de patronage du Comité F.-A..	30
Le général Brugère, ancien vice-président du Conseil supérieur de	

(1) A l'époque de l'ouverture de la souscription.
(2) Aujourd'hui Président de la République.

la Guerre, président de la section des États-Unis du Comité France-Amérique	100
Comte de Rochambeau, membre du Comité de patronage du Comité F.-A.	100
Compagnie générale transatlantique	2.000
James H. Hyde, membre du Conseil de la section des États-Unis du Comité F.-A.	500
Gabriel-Louis Jaray, secrétaire général du Comité F.-A., membre du Conseil d'État	100
Banque Morgan, Harjes et Cie	500
Poirrier, sénateur	20
A. Calvet, sénateur	100
Georges Leygues, député	500
Alexandre Millerand, député	100
Banque de l'Union parisienne	500
Piccioni, ministre plénipotentiaire, membre du Conseil de direction du Comité F.-A.	100
Demellette, président du Syndicat général de l'industrie hôtelière	100
Leroy-White, président de la Fédération de l'Alliance française aux États-Unis	100
Saudray, président de la Chambre des agents et représentants pour l'exportation	100
Abbé Félix Klein	10
Heurteau, délégué général du Conseil d'administration de la Compagnie d'Orléans, vice-président du Comité France-Amérique	25
Pierre de Nolhac, conservateur du Musée de Versailles	20
Alfred Mayen	200
G. de C.-M.	250
Henri Froidevaux, rédacteur en chef de *France-Amérique*	10
Vicomte de Foucauld, administrateur du Comité	10
Fernand Paris, chef du service de propagande du Comité	10
Willy Blumenthal	10
Hôtel de Crillon, place de la Concorde	100
Baron d'Anthouard, ministre de France	20
André Benac, administrateur de la Banque de Paris et des Pays-Bas, membre du Conseil de direction du Comité F.-A.	100
Guenard, secrétaire général de « La Canadienne »	10
Ed. Noetzlin, président du Conseil d'administration de la Banque de Paris et des Pays-Bas	200
Boutroux, de l'Académie française, vice-président de la section des États-Unis du Comité France-Amérique	100
Edward Tuck, vice-président de la section des États-Unis du Comité France-Amérique	500

Fernand Laudet, directeur de la *Revue hebdomadaire*, membre du Conseil de direction du Comité F.-A. 20
Ed. Fabre-Luce, vice-président du Conseil d'administration du Crédit Lyonnais, membre du Conseil de direction du Comité F.-A. 100
Mme J. Bogelot, membre du Conseil supérieur d'assistance et d'hygiène publiques 5
Edouard Julhiet, membre du Conseil de la section des États-Unis du Comité F.-A 50
Appell, de l'Institut, doyen de la Faculté des Sciences, président de la Commission de la Ligue française de propagande du Comité. 25
Léon Grunbaum 100
Houbigant, parfumeur 100
Antonio Dellepiane, professeur à l'Université de Buenos-Ayres, agréé à l'Université de Paris. 100
Fernand Devise, administrateur de la Compagnie générale transatlantique 50
Vidal de la Blache, de l'Institut, professeur à la Sorbonne, membre du Conseil de la section des États-Unis du Comité F.-A . . . 20
Henri Cachard, ancien président de la Chambre de Commerce américaine de Paris, membre du Conseil de la section des États-Unis du Comité F.-A. 100
Lequime. 20
Banque internationale du Canada 500
Caisse hypothécaire canadienne 200
Maison d'orfèvrerie Christofle et Cie. 200
Girard, fabricant de produits pharmaceutiques. 100
Shoninger, président de la Chambre de Commerce américaine, vice-président de la Section des États-Unis du Comité F.-A. . 100
Maison d'édition Hachette et Cie. 100
A. Legallet, président de la French-American Bank de San-Francisco 100
Gaston Liégeard 25
Charles Lamy, président de la Chambre de Commerce de Limoges. 20
André Hallays 50
Alfred S. Heidelbach, vice-président de la Chambre de Commerce américaine 100
Maison de Champagne Pommery et Greno. 500
Izoulet, professeur au Collège de France. 100
Charles de Lesseps 50
Duc et duchesse de Choiseul. 100
Percy Peixotto 100
J.-C. Duval 100
Raphaël-Georges Lévy, banquier, professeur à l'École des Sciences politiques, membre du Conseil de direction du Comité F.-A. . 100

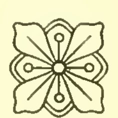
La Canadienne 25
Comte Michel de Pierredon, membre du Conseil de la section des États-Unis du Comité F.-A. 100
Kleczkowski, ministre de France, membre du Conseil de direction du Comité F.-A 50
Guillemin, ministre plénipotentiaire 50
Joseph Willermoz. 10
E. Sacquet, ingénieur. 5
R. Koch, chef du bureau des étrangers au Crédit Lyonnais . . . 20
Sidney B. Veit, membre de la Chambre de commerce américaine de Paris. 25
Georges Aubert, banquier 100
Gauger 10
Léon Lévy, directeur de Châtillon-Commentry. 25
V. Faga. 20
Henri Vignaud, ancien conseiller de l'ambassade des États-Unis, membre du Conseil de la section des États-Unis du Comité F.-A. 26
Maurice Fenaille 500
Marcel Proust et le Dr Proust. 100
L'Action française 100
H. Vaugeois, L. Daudet, Ch. Maurras, L. de Montesquiou, L. Moreau, M. Pujo, P. Robain, R. de Boisfleury, J. Rivain, B. de Vésins : en souvenir de la revanche militaire et maritime de Louis XVI, moins de vingt ans après que Louis XV eut perdu l'empire colonial fondé par Louis XIII et Louis XIV 50
S. de Jonge 100
Le Comité de patronage des étudiants étrangers, près l'Université de Grenoble. 50
Maison d'édition Larousse. 200
Comtesse de Saint-Romans, née Slidell. 100
Colonel Marchand et Madame, née de Saint-Romans 100
Adolphe Carnot, de l'Institut. 20
Chambre de commerce de Lyon 100
Henri Grogniez 10
Louis Arnould, professeur à la Faculté de Poitiers 10
Maison de fourrures Révillon frères 200
Chambre de commerce de Reims 20
Leau, de « la Canadienne ». 10
La baronne d'Erlanger, née Slidell 100
Toutain (Jean Revel) 100
Brière, ancien commissaire de la Marine. 100
Dorizon, directeur général de la Société générale 100
Maurice Léon, du barreau de New-York. 50

De Grandmaison, député. 20
F. Guillain, ancien ministre, membre du Conseil de direction du Comité F.-A 50
Darboux, secrétaire perp. de l'Académie des sciences, membre du Conseil de direction du Comité F.-A 25
Alexis Rostand, président du Conseil d'administration du Comptoir national d'Escompte 100
Eugène Étienne, député, membre du Comité de patronage du Comité F.-A. 100
Louis Brunschwig, vice-président de la Chambre de Commerce française de la Havane 25
Émile Dupont, sénateur, président du Comité français des expositions à l'étranger. 100
Pierre Saint-Girons, avocat à la Cour d'appel. 10
Aynard, député, membre du Comité de patronage du Comité F.-A. 100
Francastel, consul général de France à la Nouvelle-Orléans. . . . 25
C. Inman Barnard, correspondant du *The New York Tribune* . . 50
Mac Dougall Hawkes, vice-président de l'Institut français aux États-Unis 100
Xavier Charmes, de l'Institut. 100
La Chambre de Commerce de Paris. 200
Max Leclerc, éditeur (maison Armand Colin), membre du Conseil de la section des États-Unis du Comité F.-A 100
Anatole Leroy-Beaulieu, de l'Institut, directeur de l'École des sciences politiques, vice-président du Comité F.-A. 50
Jean de Pulligny, directeur de la Mission française d'ingénieurs aux États-Unis 100
Gustave Benoist, ex-mécanicien de la Marine, promoteur du monument de Liniers à Niort 5
Un groupe de Français de Santiago du Chili 100
Luis J. Supervielle, président de la Banque d'assurances d'État, à Montevideo 100
La Chambre de Commerce française de Rio de Janeiro. 50
Comte de Reganhac 5
Jean Guiffrey, en mission au musée de Boston 50
Firmin Roz, secrétaire de la section des États-Unis du Comité F.-A. 10
Mme Depew. 100
Paul Desprez, ministre de France. 20
Thurwanger, président du Cercle français de Boston. 10
Léon Bocqueraz, président de l'Alliance française à San-Francisco. 250
Roger Bocqueraz 250
P.-A. Bergerot, ancien président de l'hôpital français de San-Francisco 500
Charles Carpy, ancien président de la French Bank of Savings. . . 250

J.-M. Dupas, ancien président de l'Alliance française à San-Francisco	250
Willis Folk	250
G. Fouchan, ancien président de l'hôpital français	250
H. Mérou, consul général de France à San-Francisco	25
C. de Cazotte, consul de France à San-Francisco	25
L'Echo de l'Ouest, à San-Francisco	50
Raphaël Weill, propriétaire de *l'Echo de l'Ouest*, à San-Francisco	500
Léon L. Rey	5
Dr Georges Juilly	12
Alfred Blanc	2.50
Marius Mathieu	2.50
Emile Raas	12
Louis Savart	5
E. Féret	5
Un ami	5
A.-M. Rolland	12
Géo Tessier	5
J. Delabriandais	2.50
P. Viguié	2.50
A. Helip	5
Un Français	25
Louis Baylacq	5
Pierre Barbé	2.50
A. Lompré	5
Henri Ruellan	2.50
Laurence Vergez	2.50
Simon Toulouse	2.50
J.-L. Bourdieu	2.50
L.-L.	2.50
Joseph Barbé	5
Justin Carruol	5
Un Béarnais	2.50
Abel Chevalley, ministre plénipotentiaire, sous-directeur d'Amérique au ministère des Affaires étrangères, membre du Conseil de direction du Comité	50
Le général Lebon, ancien membre du Conseil supérieur de la Guerre, membre du Conseil de direction du Comité	30
Paléologue, ministre plénipotentiaire, directeur des Affaires politiques au ministère des Affaires étrangères	30
André Michel, conservateur des Musées nationaux, membre du Conseil de la section des États-Unis du Comité	20
Prosper Bouneault, promoteur du monument Liniers à Niort	10
Le professeur Grasset, professeur à l'Université de Montpellier	50

Commandant Léonce Abeille	10
Comte Fernand de Montebello	20
J.-C. Duval	100
Gaston Bouzanquet, promoteur du monument Montcalm	20
Béthune	20
Paul W. Bartlett, président de l'*American Art Association*, membre du Conseil de la section des États-Unis du Comité	50
Francis Vielé-Griffin, membre du Conseil de la section des États-Unis du Comité	100
Walter Gay, membre du Conseil de la section des États-Unis du Comité	100
Lazare Weiller, membre du Conseil de la section des États-Unis du Comité	100
Paul Doumer, sénateur, membre du Comité de patronage du Comité	20
Croiset, doyen de la Faculté des lettres de Paris, membre du Conseil de direction du Comité	20
André Thome, membre du Conseil de direction du Comité	100
J. Gauguier, président du tribunal civil à Meaux	20
Mme Juliette Adam	25
Amiral Gervais, membre du Comité de patronage du Comité	5
André Javey, membre du Conseil de la section des États-Unis du Comité	100
Le Crédit algérien	100
Méline, sénateur, ancien président du Conseil	20
D'Eichthal, de l'Institut	25
Frank-Mason, consul général des États-Unis, membre du Conseil de la section des États-Unis	100
L. Marie, délégué du chemin de fer du Nord au Congrès de Washington	25
Louis Barthou, député des Basses-Pyrénées	100
Jean Dupuy, ministre des Travaux publics	100
Jules Corréard, inspecteur des Finances	10
Auguste Isaac, président de la Chambre de Commerce de Lyon	25
Major Mahan	50
Steeg, ministre de l'Intérieur	100
Dr Charcot	50
Morel, sculpteur	10
Bibliothèque d'art et d'archéologie	100
Comte J. de Pourtalès	25
Léon Barthou, maître des Requêtes honoraire au Conseil d'État	50
Mazery	10
L. Klotz, ministre des Finances	100
Léon Lhermitte, de l'Institut	20
René Bazin, de l'Académie française	50

Briand, ministre de la Justice	100
Paul de Rousiers	100
Lebrun, ministre des Colonies	100
Guirot	2
Constantin Mennesson	20
Magenties	10
Macaigne	5
Prince Pierre d'Arenberg	20
Jeanniot	5
Lefèvre-Pontalis, ministre plénipotentiaire	50
Fontaine	2
Louis Levé, sous-préfet de Sedan	10
André Tardieu, premier secrétaire d'Ambassade honoraire	25
Georges Duruy, professeur à l'École polytechnique	20
D'Estournelles de Constant, sénateur	20
La Société de Conciliation internationale	50
Pugibet	50
Chazal, conseiller du commerce extérieur, à Las Palmas	25
Em. Ferré	100
Professeur Baldwin, à New-York	100
La duchesse d'Uzès	10



L'ŒUVRE
DU COMITÉ " FRANCE-AMÉRIQUE "

Le Comité France-Amérique, sous les auspices duquel s'est préparée la manifestation en l'honneur de Champlain, a été fondé à la fin de 1909 par un grand nombre de personnalités; elles ont lancé l'appel suivant, qui résume le programme du Comité:

Les Français qui signent cet appel viennent de fonder une institution qui se consacre à une œuvre urgente de rapprochement et de sympathie entre la France et les nations américaines; c'est le Comité France-Amérique.

Travailler au développement des relations économiques, intellectuelles, artistiques, entre les nations du Nouveau Monde et la nation française; fonder une Revue mensuelle et coordonner les renseignements les plus complets sur la vie économique et intellectuelle des peuples américains; attirer en France des étudiants et des voyageurs des deux Amériques et leur préparer un accueil cordial; encourager toute œuvre ou toute action qui fera connaître l'Amérique en France ou la France en Amérique, telle sera la direction donnée à nos efforts.

Les soussignés font appel au concours généreux et au dévouement actif de ceux qui, en France, s'intéressent aux Amériques et de ceux qui, dans les Amériques, s'intéressent à la France.

Le Comité s'est consacré, depuis lors, à une œuvre urgente de rapprochement et de sympathie mieux éclairée entre la France et l'Amérique; son nom résume la pensée qui a présidé à sa fondation.

Cette fondation a été accueillie avec tant de faveur que, dès 1911, le nombre de ses membres actifs et de ses adhérents dépassait le millier. A cette date, après avoir organisé en France une base solide, il a commencé à fonder des comités correspondants en Amérique.

Dans l'Amérique du Nord, ceux de New-York et de Montréal fonctionnent sous la présidence à New-York de M. l'ambassadeur Bacon, et à Montréal de M. le sénateur Dandurand. Le Comité de New-York a pour vice-président M. Barton Hepburn, pour trésorier M. Pierpont Morgan jr. et pour secrétaire général M. Paul Fuller jr. Une maison française a été

créée sous ses auspices, grâce à la générosité du vice-président du comité de New-York, M. Barton Hepburn, et installée aussitôt grâce à une libéralité de M. l'ambassadeur Bacon. A Montréal, le Comité a pour vice-président sir Montagu Allan, pour secrétaire général M. Ed. Montpetit, professeur à l'Université Laval, pour trésorier, M. de Crèvecœur, bibliothécaire à l'Institut Fraser.

Le Comité a installé à Montréal un bureau spécial où une permanence est établie. Une collaboration féconde s'affirme entre ces Comités et le Comité central.

D'autre part en France une section spéciale, dite Ligue française de propagande, a organisé un service de renseignements et de propagande en Amérique sur le tourisme en France, l'art français, l'enseignement français et les produits de l'industrie française.

Enfin depuis le mois de mars 1912 des sections nationales ont été fondées; celle des États-Unis a comme membres de son bureau le général Brugère, M. E. Tuck, le président de la Chambre de Commerce américaine (M. Shoninger), M. Boutroux et M. d'Estournelles de Constant. Une section du Canada est en préparation à Paris et se formera aussitôt après diverses manifestations que le Comité central prépare en accord avec le Comité de Montréal.

Le Comité central de Paris, qui a son siège social 21, rue Cassette, se compose d'un bureau, d'un conseil de direction, de membres actifs et d'adhérents. Le bureau de *France-Amérique* est actuellement formé des personnes suivantes :

Président du Comité : M. Gabriel Hanotaux, de l'Académie française, ancien ministre des Affaires Étrangères. — Président de la Section des États-Unis : M. le général Brugère. — Président de la Ligue française de Propagande : M. Heurteau, délégué général du Conseil d'administration de la Compagnie d'Orléans. — Président de la Section de l'Amérique Latine : M. François Carnot, député. — Président de la Section du Canada : Vicomte R. de Caix de Saint-Aymour. — Président d'honneur de la Ligue française de Propagande : M. Georges Pallain, gouverneur de la Banque de France. — Président de la Commission de l'Enseignement : M. Appell, de l'Institut, doyen de la Faculté des Sciences. — Président de la Commission des Beaux-Arts : M. Carnot, président de l'Union des Arts décoratifs. — Président de la Commission de l'Industrie et du Commerce : M. de Ribes-Christofle, trésorier de la Chambre de Commerce de Paris. — Président de la Commission du Tourisme : M. Edmond Chaix, président de la Commission du Tourisme de l'Automobile-Club. — Trésorier : M. le comte R. de Vogüé. — Secrétaire général : M. G.-Louis Jaray, membre du Conseil d'État.

Le Comité publie depuis le 1er juin 1910 une revue mensuelle, *France-Amérique*, qui est la propriété du Comité. Cette revue étudie la vie des nations américaines dans toutes leurs manifestations, politiques, nationales,

économiques, financières, sociales, intellectuelles, artistiques, etc... Elle a publié régulièrement des articles et chroniques dus aux auteurs les plus compétents. C'est une revue de luxe, qui paraît sur 92 pages de grand format; elle publie chaque mois des gravures ou cartes en planches hors texte, avec un supplément mensuel consacré au Canada.

Le Comité édite, d'autre part, une bibliothèque, dans laquelle ont déjà paru l'*Histoire du Canada* de Garneau, les *Promesses de la vie américaine* du professeur Croly (traduction Firmin Roz et Fénard), *Les États-Unis et la France*, par MM. Boutroux, ambassadeur Hill, etc...

Telle est l'œuvre récemment entreprise par un Comité dont le programme est fait de dévouement désintéressé, de souci patriotique, d'amitié franco-américaine, de conciliation des intérêts et des sentiments entre les nations américaines et la France.



TABLE DES GRAVURES

—

GRAVURES DANS LE TEXTE PAR M. GABRIEL HANOTAUX FILS
CULS-DE-LAMPE ET ORNEMENTS PAR Mme CAMILLE HANOTAUX

PRÉFACE

En-tête : *Le phare de Champlain.*
Cul-de-lampe : *Fleuron.*

LES ÉTAPES DE LA MISSION
CHAPITRE PREMIER

En-tête : *La France.*
Cul-de-lampe : *Ecusson France et Amérique.*

CHAPITRE II

En-tête : *La Maison blanche.*
Cul-de-lampe : *Armes de la ville de New-York.*

CHAPITRE III

En-tête : *Mount-Vernon.*
Cul-de-lampe : *Armes de la ville de Washington.*

CHAPITRE IV

En-tête : *Une rue à New-York.*
Cul-de-lampe : *Armes de la Chambre de Commerce de New-York.*

CHAPITRE V

En-tête : *Le Capitole de Washington.*
Cul-de-lampe : *Armes de l'Université Harvard.*

CHAPITRE VI

En-tête : *Le lac Champlain.*
Cul-de-lampe : *Ecusson du Comité Champlain.*

CHAPITRE VII

En-tête : *Le fort Ticonderoga.*
Cul-de-lampe : *Armes de Québec.*

CHAPITRE VIII

En-tête : *Château Ramsay à Montréal.*
Cul-de-lampe : *Armes de Montréal.*

CHAPITRE IX

En-tête : *Vue générale de Québec.*
Cul-de-lampe : *Armes de l'Université Laval.*

Chapitre X

En-tête : *Vue du cap Diamond.*
Cul-de-lampe : *Armes de Toronto.*

Retour de la Mission

Chapitre Premier

En-tête : *L'entrée du port du Havre.*
Cul-de-lampe : *Ecusson du Havre.*

Chapitre II

En-tête : *L'arrivée de Champlain à Québec* (d'après un dessin du temps).
Cul-de-lampe : *Ecusson de Québec.*

Chapitre III

En-tête : *Bataille de Champlain contre les Iroquois* (dessinée par Champlain).
Cul-de-lampe : *Ecusson des États-Unis.*

Chapitre IV

En-tête : *Ruines de l'ancien palais épiscopal de Québec.*
Cul-de-lampe : *Drapeaux des États-Unis, du Canada et de la France.*

Appendices

En-tête : *Motif décoratif.*
Cul-de-lampe : *Un fleuron.*

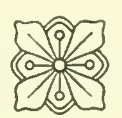


TABLE DES MATIÈRES

LA MISSION CHAMPLAIN
AUX ETATS-UNIS ET AU CANADA

AVRIL ET MAI 1912

CHAPITRE IV

NEW-YORK

CHAPITRE V

AUX UNIVERSITÉS AMÉRICAINES

CHAPITRE VI

LA JOURNÉE DE CHAMPLAIN : 3 MAI 1912

CHAPITRE VII

L'ENTRÉE AU CANADA

Chapitre VIII

Montréal

Chapitre IX

Québec

Chapitre X

A travers le Canada

AU RETOUR DE LA MISSION

Chapitre premier

Les Fêtes du Retour

Chapitre II

APPENDICES

